



BRIGITTE
VAILLANCOURT

Ta mère
est folle

ROMAN

RECTO
VERSO



BRIGITTE
VAILLANCOURT

Ta mère
est folle

ROMAN

RECTO
VERSO

OceanofPDF.com

BRIGITTE
VAILLANCOURT

Ta mère
est folle

ROMAN

RECTO
VERSC

Une société de Québecor Média

OceanofPDF.com

*À Maxime, ma plus grande folie. Pour tout et surtout pour la rigolade.
À mon père, lecteur chevronné qui m'a transmis un peu de son humour grinçant.*

À Loulou, qui a été beaucoup plus qu'une «amie».

OceanofPDF.com

Remerciements

Un merci particulier à ma tante Anne pour nos conversations sur l'écriture et autres confidences.

Merci à mes copains et encore plus à mes copines pour leur soutien multiforme: Julie-Anne, Elsa, Eveline, Rachelle, Elise et Maude. Merci à Pascale, mon éditrice, pour son enthousiasme et ses commentaires judicieux.

OceanofPDF.com

LA BOMBE

Tout était prêt. Il ne restait plus qu'à boucler la grosse valise à roulettes de sa mère. L'avion décollait dans moins de vingt-quatre heures. Alex avait hâte de quitter le continent africain et de rentrer chez elle, à Montréal, où l'attendait Sébastien. De Lomé, la capitale du Togo, en vérité un trou minuscule où il n'y avait pas grand-chose à faire, elle repartait la tête pleine de souvenirs. Des images en contraste avec l'hiver qui battait son plein de l'autre côté de l'Atlantique.

On cogna à la porte. Trois coups fermes.

— Alex, tu peux descendre un moment? J'ai à te parler, lui dit son père.

— J'arrive tout de suite.

Elle enfila un short en jeans et descendit l'escalier. Le dos droit, le père d'Alex patientait sur le divan. Il affichait une mine sérieuse. Les doigts de sa main gauche pianotaient nerveusement sur l'accoudoir. La maison était plongée dans un silence inaccoutumé. Alex chassa une mouche qui bourdonnait autour de son oreille et rejoignit son père. Ce dernier attendit qu'elle soit installée dans le fauteuil qui lui faisait face avant de lâcher la bombe qui allait faire exploser sa vie.

— Il n'y a pas de billet de retour.

Une phrase en tout point inintelligible. Alex haussa les sourcils, perplexe, tout en se demandant si son père testait son sens de l'humour.

Il poursuivit: «Je te garde en Afrique jusqu'à la fin de l'année scolaire.»

— De quoi tu parles? J'ai un billet Lomé-Montréal pour le 3 janvier. Sébastien vient me chercher à l'aéroport à seize heures. Tout le monde m'attend là-bas.

— Les plans ont changé. Alex, regarde la réalité en face: tu ne vas plus à l'école, tu n'es jamais à la maison, ta mère ne s'occupe pas de toi. Ce n'est pas normal pour une fille de quinze ans. Je t'aime trop pour te laisser partir, même si je sais que tu vas m'en vouloir.

— Ce n'est pas vrai. Tu ne connais rien de ma vie. RIEN! Tu ne peux pas décider pour moi. C'est fini ce temps-là. Je n'ai plus dix ans.

— Je regrette, mais c'est comme ça.

— Menteur!

— Alex, je n'ai jamais été aussi sérieux. Même si tu ne veux pas, tu es obligée de rester ici. Il faut que tu te fasses à l'idée. Il n'y a pas de billet de retour avant juillet. Je suis désolé, mais c'est comme ça.

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE
MONTRÉAL
Un an plus tôt

OceanofPDF.com

ALLER SIMPLE

L'avion atterrit dans une secousse. La respiration d'Alex s'accéléra. L'hôtesse de l'air donna les consignes pour le débarquement avant d'annoncer que la température extérieure oscillait autour de moins vingt degrés Celsius. Alex jeta un regard à ses souliers de course en frissonnant. Elle bouscula quelques passagers qui prenaient leur temps, pressée de sortir de l'appareil.

Cela faisait maintenant un an et demi qu'elle vivait à l'autre bout du monde. Son père l'avait convaincue de le suivre à Niamey, capitale du Niger, un pays qui n'avait absolument rien à voir avec Montréal en décembre. Faisaient aussi partie de l'aventure Maryse, la belle-mère d'Alex, et Lucas, son demi-frère. Après cette longue absence, elle avait fait le voyage en sens inverse pour retrouver sa mère à l'occasion des vacances de Noël.

Elle se dépêcha de récupérer sa valise et poussa son chariot vers la sortie. À travers les portes coulissantes, elle aperçut sa sœur, Mireille, une puce de dix ans qui sautait sur place en agitant les mains. Alex aussi devait réfréner son excitation. Aussitôt qu'elle franchit les portes, elle vit sa mère courir vers elle en poussant des hurlements de joie. En temps normal, pareil comportement l'aurait accablée de honte, mais les retrouvailles la ramollissaient.

À l'extérieur, le froid était mordant. Il piquait la peau, obligeant Alex à accélérer le pas pour rejoindre la voiture.

Sa mère lui enfonça une tuque sur la tête et parla météo:

— On a eu notre première bordée de neige pendant la nuit. Juste à temps pour ton arrivée! J'espère que tu as apporté des vêtements chauds...

Alex avait les dents qui claquaient de froid. Impossible de parler. Elle s'engouffra dans la voiture et poussa le chauffage au maximum. Sur l'autoroute, elle laissa sa mère lui prendre la main tout en souriant à

Mireille, qui babillait sur le siège arrière. La ville était couverte de neige et enrubbannée pour les Fêtes. Le Niger lui semblait irréel.

Niamey. Montréal. Deux mondes aux antipodes qui correspondaient à ses deux familles. D'un côté, la famille de son père qui, même si elle sortait un peu de l'ordinaire, était régie par des règles strictes et ordonnées. De l'autre, celle de sa mère, imprévisible et éclatée, où tout semblait possible, le meilleur comme le pire. Pour l'heure, elle décida de miser sur le meilleur.

Ils arrivèrent à destination. La mère d'Alex habitait une grande maison qu'elle partageait avec Paul, son amoureux des deux dernières années. Alex l'aimait bien, mais il lui manquait des galons pour être promu au titre de beau-père. Paul avait deux garçons, Jules et Arthur, qui vivaient en garde partagée. Quant à Mireille, elle était en vérité la demi-sœur d'Alex et son père n'était plus dans le portrait.

La maison sentait bon le sapin. La mère d'Alex était raide dingue de Noël. Cela lui venait peut-être de son nom: Nora Noël. Un nom étrange qui avait toujours évoqué, pour sa fille, un monstre hybride. Elle respira à pleins poumons, heureuse de réintégrer ce clan qui constituait aussi une partie d'elle-même. Le téléphone sonna.

C'était Charlie. La complice d'Alex depuis la maternelle. Une amitié qui fonctionnait malgré leurs différences. Fille unique, Charlie était douée à l'école, surtout en mathématiques, et elle excellait dans les sports de compétition. Un physique athlétique, des cheveux qui tombaient toujours bien et une paire de jambes élancées que lui jalousait son amie. Le curriculum d'Alex était tout autre. Petite, maigrelette, un tempérament lunatique, elle n'était pas prisée dans les cours d'éducation physique, en plus d'être totalement inapte en calcul.

— Charliiiiiie!

— Aleeeeeeeex!

Même si la conversation coulait de source, Alex décela un changement dans la voix de son amie. Il y avait là un mélange d'assurance et de désinvolture qu'elle ne lui connaissait pas.

— Tu es revenue juste à temps pour venir à mon party. En plus, c'est chez moi, alors ta mère ne pourra pas faire d'histoires.

La mère d’Alex était pourtant d’un autre avis: «Tu viens tout juste d’arriver», argua-t-elle.

Il fallut insister.

— Allez, maman! Je reste à Montréal trois semaines, je peux bien dormir UNE nuit chez Charlie.

La mère d’Alex finit par céder: «D’accord pour une nuit, mais après, c’est Charlie qui se déplace.»

Deux jours plus tard, Alex se rendit chez son amie. Le party n’avait rien à voir avec les «boums» de Niamey. Personne ne dansait, ce qui était plutôt une bonne nouvelle. Des bouteilles de bière circulaient librement et des volutes de fumée flottaient au-dessus des groupes dispersés. La musique résonnait dans les haut-parleurs du salon.

Alex rejoignit Charlie. Elles tombèrent dans les bras l’une de l’autre. Son amie avait effectivement changé. Ses cheveux teints en noir de jais étaient coupés à la nuque. Des mèches courtes et désordonnées lui tombaient sur les yeux. Elle portait un jeans noir serré aux chevilles avec une paire de Converse, un t-shirt noir et un kangourou. Alex se serait volontiers changée. Charlie lui présenta ses nouveaux amis: Béatrice, Thomas et François.

Sans plus attendre, son amie sortit de sa poche un sachet en plastique contenant des comprimés roses qu’elle distribua au groupe.

— J’en ai prévu un pour toi! lui lança Charlie, tout sourire.

— Un quoi? interrogea Alex d’une voix qu’elle aurait voulue plus assurée.

Elle resta évasive: «Tu vas voir, ce n’est pas dangereux. Je te promets que tu vas aimer ça.»

Thomas, le grand blond, lui lança un regard qui finit de la convaincre:

— Promis, on reste avec toi. Il ne peut rien t’arriver.

Alex accepta. Après tout, elle était en vacances. Elle avala le comprimé avec une bonne rasade de bière, la gorge serrée. Ne restait plus qu’à attendre qu’il se passe quelque chose. Charlie avait parlé d’une trentaine de minutes.

Il y avait bien ce picotement au niveau de la mâchoire. Alex pencha la tête pour observer ses mains parsemées de lignes mouvantes. Charlie se

pencha à son tour pour voir ce qui la captivait; leurs regards se croisèrent et elles éclatèrent de rire. Impossible de s'arrêter.

Il n'y avait plus rien de tangible autour d'elle. Chaque mouvement évoluait au ralenti, comme si on pouvait le décortiquer et en examiner les particules. Les murs, le tapis du salon, même les cheveux de Charlie étaient animés d'une énergie nouvelle et fantastique. Des formes inusitées se dessinaient partout où elle posait les yeux. Les couleurs explosaient de beauté.

Elle passa la nuit à s'extasier. Thomas tint sa promesse. Il resta près d'elle, s'assurant que tout allait bien. Chaque fois qu'elle croisait son regard, elle en était quitte pour une décharge électrique qui lui donnait envie de rire nerveusement.

Le lendemain, elle eut l'impression d'être une personne différente, d'avoir trouvé sa place au sein du groupe d'amis de Charlie. D'ailleurs, cette dernière avait perdu en docilité. Elle était prête à tout essayer et se souciait très peu de l'opinion des autres. C'était bien la Charlie qu'Alex avait connue dans son enfance, mais à la puissance mille.

Il y avait aussi Béatrice, que tout le monde appelait Béma, une fille qui en imposait malgré ses cinq pieds un pouce. Une boule d'énergie, tout en étincelles, avec des cheveux bouclés et de grands yeux noirs. Béma était imbattable au baby-foot et se révélait, en toutes circonstances, d'une franchise désarmante.

Puis il y avait Thomas Langevin. Avec ses picots sur le visage et ses yeux en amande, il faisait battre le cœur d'Alex. Une fossette creusait sa joue droite lorsqu'il souriait. Introverti, un brin insaisissable, il avait un tempérament doux et une présence rassurante. Alex le trouvait parfait.

Thomas venait avec son meilleur ami, Gaumont. François de son prénom. La nature l'avait doté d'attributs doux, presque efféminés: des paupières tombantes, un nez retroussé et une ossature frêle. Il produisait beaucoup d'agitation autour de lui, espérant ainsi masquer une nature anxieuse. Avec Thomas, ils formaient un duo dépareillé, mais inséparable.

Un soir où ils s'étaient retrouvés chez Alex, cordés sur le divan pour regarder un film, Thomas avait pris sa main dans la sienne. Nouvelle

décharge électrique. En chuchotant, il lui avait demandé s'il pouvait l'embrasser. Alex s'était laissée fondre contre lui.

Elle redoutait la date du retour à Niamey, qui approchait à grands pas. Depuis que Thomas lui avait demandé de ne pas prendre son avion, Alex échafaudait des plans. À deux jours de son départ, elle décida d'aborder le sujet avec sa mère. Après tout, celle-ci se lamentait constamment de l'absence d'Alex. Elle ne demanderait pas mieux que de la garder avec elle.

Armée d'un sourire angélique, elle alla s'asseoir sur le lit de sa mère, qui était absorbée par la lecture d'un roman: «Maman, je peux te parler une minute?» lui demanda-t-elle.

— Bien sûr, ma chérie. Que se passe-t-il? répondit-elle en déposant son livre.

— Je ne veux pas retourner vivre au Niger.

Pour toute réponse, Alex obtint un haussement de sourcil. Elle ne se laissa pas dégonfler.

— Tu m'as souvent dit que je pouvais revenir, et là, c'est ce que j'ai envie de faire.

— Ma chérie d'amour! Et moi qui pensais que tu préférerais vivre avec ton père. C'est pourtant ce que tu m'as expliqué l'année dernière.

La conversation risquait de s'engager en terrain glissant. Alex changea d'angle d'attaque.

— Il fallait bien essayer. Mais là, c'est fait. Une année et demie en Afrique, ça me paraît suffisant. En plus, je suis tannée d'étudier en anglais, j'ai l'impression que je ne vais jamais pouvoir rattraper mon retard en français.

Elle venait de toucher une corde sensible.

— C'est vrai que tu en perds, et je n'aime pas trop cette manie que tu as de mettre des mots anglais partout dans tes phrases. De toute façon, je te l'ai toujours dit, la place d'une fille est avec sa mère, lâcha-t-elle en la regardant avec gravité.

— On ne pourrait pas arranger ça? demanda Alex en agrandissant les yeux.

— C'est à toi de prendre la décision. Tu as quatorze ans, après tout.

— Alors c'est décidé, je reste à Montréal. Est-ce que tu vas pouvoir en parler à mon père?

— Euh... ça non... C'est à toi de le faire et le plus tôt sera le mieux. Tu sais comment il peut être...

Sa mère la serra longuement dans ses bras. Alex s'y abandonna. C'était presque trop facile. Il restait à annoncer la nouvelle à son père, ce qui promettait d'être corsé. Ce dernier détestait les imprévus – les «combines de sa mère», comme il disait – et là, il s'agissait d'une combine magistrale.

— Allô, papa, c'est moi.

— Ça va?

— En fait, il est arrivé quelque chose. J'ai attrapé une sinusite grave. Je fais de la fièvre, j'ai le nez bouché et la tête qui va éclater. Le médecin m'a interdit de prendre l'avion.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Alex? Tu vas prendre cet avion, sinusite ou pas. C'est non négociable.

— Je te passe maman.

C'était la chose la plus effrontée qu'Alex avait jamais faite. Son cœur battait à tout rompre. Elle savait que son père lui en voudrait, qu'elle venait de franchir une limite et qu'il serait difficile de se faire pardonner. À vrai dire, elle était consciente de ne pas avoir agi avec honnêteté, mais elle préféra faire taire cette voix intérieure.

POSER SES VALISES

Le père d'Alex n'avait rien pu faire. Il avait tenté de raisonner sa fille et s'était engueulé vertement avec Nora, mais la distance avait eu raison de ses arguments. Alex avait obtenu ce qu'elle souhaitait: la liberté.

Elle pouvait maintenant s'installer pour de bon. Accompagnée de Béa et de Charlie, Alex passa une journée éreintante à écumer les boutiques du centre-ville afin de s'équiper pour l'hiver. Difficile d'expliquer à ses amies qu'elle vivait un choc culturel à l'envers.

À Niamey, magasiner était un bien grand mot. On allait au marché pour le dépaysement ou, dans une visée plus pragmatique, pour s'approvisionner en fruits et légumes. Le marché à ciel ouvert offrait un condensé de parfums et de couleurs dans lequel, entre les étals disparates et les vendeurs itinérants, le chaos s'organisait bruyamment. Ses pupilles d'Occidentale dilatées à fond, elle aimait s'y perdre. Pour les vêtements, on faisait du troc avec les copines. Après dix-huit mois de ce régime, les centres commerciaux donnaient le tournis. Adieu les poétiques – quoique agressives – joutes verbales des Nigériens.

Charlie et Béa firent preuve de patience et de leadership. Alex se retrouva dans une cabine d'essayage avec une pile de vêtements. Elle s'impressionna en résistant à la pression de ses copines, qui insistaient pour qu'elle reparte avec une paire de leggings seyants et une minijupe, en réalité une microbande de tissu qui lui serrait les os des fesses. Elle s'en tint à l'essentiel et repartit avec le nécessaire pour se fondre dans la nature. Il lui manquait toujours un cellulaire, mais sa mère avait refusé de lui en payer un, sous prétexte que l'argent manquait. N'empêche, repartir à zéro comportait certains avantages.

Sa chambre était un cas désespéré: une pièce aux murs gris qui manquait de personnalité. Deux fentes masquées par des arbustes dégarnis faisaient office de fenêtres. Alex se rappela que depuis sa chambre à Niamey, elle avait vue sur un bananier et un bougainvillier en fleurs. On n'avait rien pour

rien, songea-t-elle. Seul point positif, la pièce possédait une porte d'entrée qui permettait des allers-retours incognito. Dans l'ensemble, elle se jugeait gagnante.

Elle sortit un crayon de plomb et commença à griffonner sur une feuille. La tête vide, elle se laissa absorber par les mouvements du crayon. Dessiner avait toujours eu cet effet sur elle. Comme une sorte de méditation. Beaucoup de choses avaient changé au cours des derniers mois, et ce n'était pas terminé puisqu'elle commençait l'école le lendemain.

Alex étant peu habituée à se lever tôt, sa sœur avait dû la tirer du lit. Le trajet, réparti entre la marche, l'autobus et le métro, durait une heure. Arrivée à destination, elle s'arrêta pour contempler la bâtisse rectiligne. Nouveau choc culturel. L'école américaine de Niamey, située au beau milieu d'une étendue de sable, était constituée de maisonnettes avec terrain de jeu et piscine extérieure. Postées à l'accueil, deux tortues centenaires se faisaient la cour. Rien à voir avec ce qui l'attendait: de l'asphalte et du beige caca d'oie.

À l'intérieur, elle eut l'impression de pénétrer dans une usine. Les classes lui parurent bondées. Au Niger, ils étaient huit élèves en deuxième secondaire, point à la ligne. Inévitablement, les rumeurs circulaient rapidement. Un brin d'anonymat lui ferait du bien.

Alex poussa un soupir de soulagement en apprenant qu'elle était dans le même groupe que Charlie et Béa. Ses amies l'aidèrent à déchiffrer son horaire, à repérer les salles de cours et à affronter les visages inconnus – réelle marée humaine pressée de rencontrer la «nouvelle». On la questionna sur la faune africaine, comme si la vie là-bas ressemblait aux safaris diffusés à la télévision. Lasse de répéter toujours la même histoire, Alex y alla de généreux stéréotypes:

— Non, je n'ai pas croisé de lion ni de crocodile en allant à l'école. Par contre, faute de frites, je mangeais des sauterelles grillées à l'heure du lunch. Avec du piment pili-pili, c'est délicieux.

Avec un minimum de bonne volonté, elle aurait pu leur parler des dromadaires qu'on apercevait régulièrement déambuler dans les rues de la ville; ou – moins exotique – des coqs, des poules et des chèvres qui circulaient librement dans son quartier; ou encore des chiens errants qui

fouillaient les tas de détritus et aboyaient lorsqu'on les croisait. Mais, finalement, elle préféra garder ses souvenirs pour elle.

Thomas montait la garde. D'ailleurs, Alex avait dû se rendre à l'évidence: Thomas Langevin était une cible convoitée, et qu'elle soit sa nouvelle blonde attirait l'attention. Cela lui avait même valu des regards assassins d'une certaine Annick Lafond, une ancienne flamme dont Béma assurait qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

Thomas et elle formaient officiellement un couple. Du sérieux. C'était un romantique réservé qui affichait ses sentiments en catimini. Il lui avait prêté son kangourou noir et, chaque soir, elle enfouissait sa tête à l'intérieur pour s'emplir les narines de son odeur, mélange de tabac et de savon.

OceanofPDF.com

PARTY DE SOUS-SOL

Rue Harvard, les relations se compliquèrent rapidement. Maintenant qu’Alex était là pour de bon, elle vit sa mère redevenir progressivement sa mère, c’est-à-dire qu’elle retrouva son humeur instable. Le changement avait été subtil au départ, insidieux, jusqu’à ce soir fatidique de février où elle avait sauté sérieusement et publiquement les plombs. Alex avait obtenu la permission de faire un party au sous-sol, mais la soirée prit une tout autre tournure. Comme souvent dans la vie d’Alex, sa mère allait choisir ce moment précis, celui qui comptait pour elle, pour disjoncter ferme.

Premier signe inquiétant, elle avait passé la journée entière à errer dans la maison en jaquette de flanelle tout en injuriant son chum, Paul. Le ton montait de temps à autre, puis le silence retombait. Espérant que la crise passerait, Alex ne pensa même pas à annuler le party. Une erreur de débutante. Le party était commencé depuis tout juste une heure quand elle entendit les pas de sa mère dans l’escalier. D’instinct, elle sut que ce ne serait pas beau.

Toujours vêtue de la même jaquette, les cheveux en bataille et l’air hagard, elle s’avança dans la chambre en brandissant rien de moins qu’un COUTEAU! Un de ces couteaux à grosse lame qu’on utilise pour trancher la viande. Alex en resta bouche bée.

C’était du jamais vu. La lame aiguisée vacillait au rythme des yeux fous de sa mère, qui scrutait chacun des invités. Elle resta figée devant Gaumont, occupé à dessiner une feuille de marijuana sur le mur. Le pauvre en perdit son flegme.

La mère d’Alex finit par rompre le silence en hurlant:

— Tout le monde dehors avant que j’appelle la police!

Le cri d’alerte fit réagir Paul, qui avait assisté à la scène depuis l’escalier. Il saisit la mère d’Alex par les épaules pour la forcer à remonter à l’étage. À cause du couteau, il dut s’y prendre à deux fois. Silence et malaise au sous-sol.

Une porte claqua à l'étage, puis on entendit le bruit étouffé d'une chicane. La scène laissa les amis d'Alex en état de choc. À l'initiative de Gaumont, le sous-sol se vida à une vitesse record. Il était à peine huit heures. Thomas prit tout de même le temps de serrer son amoureuse dans ses bras avant de filer. Elle n'en tira qu'un mince réconfort.

Seules Charlie et Béra acceptèrent de rester. Alex se sentait dépassée par les événements, pour lesquels elle ne trouvait pas d'explication. En réalité, il n'y avait rien à dire. Sa mère avait fait du bon boulot, affichant sans pudeur sa folie profonde.

Elle avait beau connaître sa mère depuis quatorze ans, c'était quasi impossible de s'habituer à ces excursions en montagnes russes. Ses délires faisaient l'effet de raz-de-marée qui bousculaient tout sur leur passage, laissant une dévastation monstre dans sa tête. Il fallait se rendre à l'évidence. Sa mère était cinglée, incohérente, gênante, inapte. Ça faisait mal.

Nora était experte dans l'art de jouer les tragédiennes. Tous les rôles lui convenaient, pourvu qu'elle puisse jouer la victime de quelque chose ou de quelqu'un: l'enfant battue, la veuve esseulée, la handicapée, la mère abandonnée. Son état avait d'ailleurs empiré depuis son «accident de travail», lorsqu'elle s'était fait une hernie discale en déplaçant un lit d'hôpital.

L'accident remontait à l'époque où elle travaillait comme infirmière. Un dimanche matin, un taxi l'avait ramenée à la maison alors qu'elle venait à peine de quitter les lieux. Alertée par des plaintes suraiguës, Alex, alors âgée d'à peine dix ans, était sortie sur le balcon pour y apercevoir sa mère pliée en deux, incapable de s'arracher du siège de la voiture. La scène avait quelque chose de comique. Le chauffeur faisait du surplace, affichant une mine dépassée. Alex cria à sa sœur de rappliquer. Il y avait une crise à gérer. Ensemble, elles sortirent tant bien que mal leur mère du taxi et l'aidèrent à monter l'escalier de l'appartement.

Une longue convalescence s'ensuivit. Nora ne pouvait pas quitter le plancher du salon. En position allongée, des médicaments à portée de main, elle agonisait tout haut, la colonne sciée en deux.

Depuis que «son dos l'avait lâchée», comme elle aimait le répéter, sa mère était devenue invalide, statut confirmé par les chèques mensuels qu'elle recevait du gouvernement. La douleur était chronique, intraitable et elle atteignait son paroxysme au minimum une fois par mois, à l'occasion d'imprévisibles rechutes. La maisonnée se transformait alors en unité de soins intensifs. La souffrante reprenait place à même le plancher, appelant ses filles à son chevet tout en poussant des plaintes de crucifiée qu'Alex avait du mal à prendre au sérieux. En fait, plus elle en mettait, moins Alex compatissait, ce qui rendait leurs rapports tendus à l'extrême. Heureusement, il y avait les petites pilules auxquelles sa mère était devenue complètement accro et qui avaient l'avantage de l'assommer raide, offrant aux «gardes-malades» de providentiels moments de répit.

En même temps, entre deux raz-de-marée, il y avait les moments de grâce où sa mère redevenait une mère. Belle, pétillante et permissive. Des yeux lucides. Une vraie championne du bonheur. Le quotidien devenait festif. Alex avait appris à exploiter au maximum les accalmies. C'étaient les meilleurs moments pour lui soutirer de l'argent ou lui demander une permission de sortie.

Ce soir-là, Alex s'endormit en se disant que la crise du sous-sol annonçait la fin de la lune de miel. À partir de maintenant, il faudrait recommencer à manœuvrer. Au moins, elle avait des amis sur qui compter. En cas de dérapage, elle irait se réfugier chez Charlie ou Béa. De toute façon, c'était ça ou le train-train ronflant de Niamey. Alex préférait de loin rester à Montréal, auprès de Thomas.

OceanofPDF.com

LENDEMAIN DE VEILLE

Alex venait tout juste de se réveiller lorsqu'elle entendit l'appel de sa mère. Impossible de faire la sourde oreille. Béra lui souhaita bonne chance à voix basse. Enjambant Charlie, qui dormait toujours, elle sortit du lit et se dirigea vers le rez-de-chaussée. Elle se sentait d'une humeur massacranche.

Nora n'avait pas quitté son lit, ni son affreuse jaquette, d'ailleurs. Elle l'attendait avec un air de chien battu.

— Viens t'asseoir près de ta mère, ma chérie, lui murmura-t-elle dans un souffle, comme si parler lui coûtait un effort surhumain.

— Non merci, je me méfie du couteau, répondit-elle du tac au tac.

Sa mère prit un air outré, arquant son sourcil droit tout en pinçant les lèvres, un air de fausse aristocrate qu'elle tenait de son père.

— Ta maman ne va pas bien du tout. J'ai besoin de toi, ma chérie. Tu ne dois pas me juger, même si je fais des choses que tu ne comprends pas. Je suis ta mère, ta seule et unique mère. Ta mère qui t'aime tant, scanda-t-elle.

Après cette déclaration, les larmes. Alex sentit son corps se raidir. Elle croisa les bras, essayant de ne pas se laisser atteindre par ce qui allait suivre.

— Ma chérie, tu ne réponds pas? Tu ne dis rien?

— Je n'ai rien à te dire.

— Je sais que tu es fâchée contre moi, mais crois-moi, j'ai fait ça pour ton bien. Je t'aime et je m'inquiète pour toi. Je ne sais pas ce qui se passe avec tes amis. Tu ne me dis jamais rien. Allez, ma petite fille, ouvre ton cœur à ta maman, parle-moi, ma chérie d'amour.

Alex sentit sa colère redoubler: «De un, je ne suis pas ta chérie d'amour. De deux, tu dis n'importe quoi. C'est toi qui m'as donné la permission pour le party. Tu avais oublié?»

Sa mère se mit à pleurer à gros bouillons, la tête entre les mains, comme une enfant. Pathétique, mais tout de même efficace. Le spectacle faisait effet. Il était temps de désertier les lieux avant de se faire prendre dans ses

filets. De toute façon, il n'y avait rien à faire. Il fallait attendre que ça passe en espérant que ça passe vite et, surtout, tout faire pour éviter une nouvelle crise.

— On se parlera plus tard. J'ai besoin d'être tranquille, se contenta de dire Alex.

— Tu ne vas tout de même pas me laisser comme ça?

— Qu'est-ce que ça peut te faire de toute façon?

Elle sortit de là sans attendre la réponse de sa mère. Thomas la sauva de la déprime. Au téléphone, elle put vider son sac. Au final, son amoureux réussit même à lui arracher un sourire.

Après quelques jours, la mère d'Alex émergea de sa torpeur et redevint à peu près normale. La jaquette disparut dans le panier à lavage, remplacée par des vêtements propres. À partir de là, on pouvait en conclure que la crise était passée. Elles ne parlèrent plus du party avorté et la vie reprit son cours.

PARTY PRISE DEUX

La fête de Thomas approchait. Gaumont lui organisait un party. Ils prendraient tous une petite pilule, alias Ricardo. C'était le nom de code utilisé pour éviter d'éveiller les soupçons des adultes. Alex s'était attachée aux fameuses pilules, promesses d'évasion. Chaque fois, c'était la fête. La réalité s'estompait, le temps s'arrêtait. Et toujours les fous rires. Sous l'effet de la drogue, elle se sentait à son meilleur. Légère et insouciante. Elle aimait voir ses pupilles se dilater, devenir noires et rondes comme des billes, et sentir les picotements familiers qui se répandaient dans son corps lorsque la drogue commençait à faire effet. À force de se mordre les lèvres, celles-ci prenaient une teinte écarlate, ses joues rosissaient. Une nouvelle Alex, en mieux. Béa tenait le compte, contrôlant avec diplomatie la consommation du groupe. Jusque-là, tout allait bien.

Le soir du party arriva enfin. En même temps qu'une méga tempête de neige. Une de ces tempêtes de mars qui fait rager la ville. Les flocons tombaient à la tonne, ensevelissant de nouveau trottoirs, voitures et passants. En charge de l'approvisionnement, Charlie, Béa et Alex débarquèrent chez Gaumont après avoir effectué un détour par le métro Longueuil.

Gaumont les attendait à la porte.

— Vous étiez où? Ça fait une heure que j'essaie de vous appeler.

C'était la chose à ne pas dire. Béa, furieuse, répliqua: «T'as regardé dehors? Tout est au ralenti et mon cell est mort. C'est la dernière fois que je m'occupe de ça.»

— Du calme. Je disais ça comme ça. Et Ricardo? demanda-t-il en battant en retraite.

Charlie se chargea de répondre: «Occupe-toi plutôt de nos affaires.» Sur ce, elle lui remit manteaux, tuques et mitaines.

Gaumont s'exécuta.

Quelque chose clochait dans l'appartement. Alex repéra l'élément discordant: Annick Lafond. Elle avait mis le paquet, en plus. On ne voyait qu'elle. En fait, on ne voyait que ses fesses rondes qui se trémoussaient dans un collant argenté. Elle aurait tout aussi bien pu être nue.

— Qu'est-ce qu'elle fait là, elle? demanda Alex.

— Aucune idée, répondit Charlie. Allez, on fonce! On ne la laissera pas gâcher notre soirée.

Charlie entraîna Alex jusqu'à la cuisine. Thomas avait les yeux rivés sur Annick, qui parlait et gesticulait tout en suçotant un bonbon rose. Il se retourna en entendant les trois filles approcher en bloc. Il avait un regard fuyant. Un regard qui n'annonçait rien de bon. Ce n'était pas du tout ce qu'Alex avait en tête. D'autant plus qu'elle avait magouillé afin de pouvoir dormir sur place. Gaumont sortit trois bières du frigo et les distribua aux filles. Ils avalèrent leurs pilules sans leur insouciance habituelle. Seule Annick Lafond demeurait insensible au malaise, toisant Alex d'un air détaché.

— Je vais faire le tour de l'appartement, déclara Alex.

Thomas haussa les épaules avant de reprendre sa conversation avec Annick. Alex repéra un groupe de gars de troisième secondaire. Elle alla les rejoindre, sachant que Thomas pouvait la voir de la cuisine. Charlie et Béa approuvèrent. Il fallait maintenant travailler son sourire, de façon à avoir un air «au-dessus de tout ça». La bière lui donnait une contenance. Au fond d'elle-même, ça n'allait pas fort. Elle aurait voulu que Thomas plaque la petite merdeuse et la rejoigne en courant.

— Alex! Youhou, Alex, tu es là? cria Béa.

Alex était perdue dans ses pensées. Avec tout ça, elle avait oublié la pilule, qui avait commencé son travail. C'était trop drôle de voir la tête de Béa. Avec ses grands yeux ébahis. Des yeux d'oiseau, pensa-t-elle.

— Bouge, Alex, on sort d'ici, annonça Béa.

— Quoi? On vient juste d'arriver, répondit-elle en bougonnant.

— Allez, debout! On va prendre l'air. C'est décidé.

Alex se laissa guider vers la sortie. S’habiller s’avéra plus compliqué. D’abord, il fallait retirer les bons habits du monticule de vêtements qui s’était formé sur le lit de Gaumont. Elle se retrouva avec un manteau inconnu sur le dos, des mitaines dépareillées et la tuque de Thomas sur la tête. Tant pis pour lui s’il la cherchait. En essayant d’enfiler ses bottes, Charlie s’était effondrée par terre, incapable de se redresser tellement elle riait. Finalement, Béa parvint à maîtriser son propre fou rire et à sortir Alex et Charlie de l’appartement en les prenant chacune par la main.

Dehors, la neige continuait de tomber. La rue était déserte. Une fois arrivées rue Rachel, il leur fallut s’arrêter. Les voitures roulaient vite ou lentement, selon l’angle. Traverser la rue relevait de l’exploit. Béa prit les choses en main, ordonnant aux deux autres de courir à son commandement.

Le parc avait des allures de conte pour enfants. La lune était pleine et basse. Son halo doré enveloppait la cime des arbres. Alex s’arrêta. Tout était calme et feutré.

— On prend quelle direction? demanda Charlie.

— Le lac, répondit Alex.

Leurs bottes s’enfonçaient dans la neige, ralentissant la marche. Il ne fallait pas se lâcher la main si on voulait tenir debout, surtout en dévalant la pente. Arrivée au lac, Alex prit son élan et sauta, s’écroulant à l’atterrissage.

— J’ai l’impression de marcher sur la lune, s’exclama Charlie, il y a des cratères partout.

Alex décida de s’allonger sur le dos. Charlie et Béa l’imitèrent, traçant des battements d’ailes avec leurs bras. Les flocons tombaient dans leurs yeux. Charlie essayait de les attraper avec ses mains. Son cellulaire sonna.

— C’est Thomas, annonça-t-elle.

— On ne répond pas, répondit Alex, catégorique.

Alors qu’elles imaginaient à tour de rôle des formes dans le ciel, Béa se leva pour annoncer qu’elle avait froid et qu’elle voulait rentrer. Elles firent le chemin inverse jusqu’à l’appartement de la rue Saint-André, s’arrêtant de nouveau pour traverser la rue Rachel.

Thomas se tenait à la fenêtre du salon. Les trois filles entrèrent dans l’appartement en se bousculant, pressées d’être au chaud. Alex avait les

cheveux entremêlés, les joues rougies et les bas détrempés.

Il l'attendait, les bras ballants, un sourire idiot planté dans son beau visage. Charlie et Béra s'éclipsèrent sur-le-champ. Alex n'avait pas les idées claires et ses sens étaient trop embrouillés pour un affrontement.

— J'ai eu peur que tu sois partie. Ça fait plus d'une heure que je t'attends.

Alex ne disait rien, la jalousie à fleur de peau.

— Tu n'es pas avec Annick?

— Ben non! Pourquoi je serais avec Annick? Elle ne m'intéresse pas. Tu le sais, non?

— Bof!

Les secondes s'éternisaient. Voyant qu'elle ne parlait plus, Thomas sortit un paquet de son sac à dos. Il gardait la tête baissée. Hésitant, il finit par lui tendre le paquet emballé dans du papier de Noël défraîchi.

— C'est quoi?

— Juste un truc que j'ai préparé en pensant à toi.

— C'est moi qui devrais t'offrir un cadeau. C'est ta fête, pas la mienne.

Déballer le cadeau sans se laisser distraire par les motifs du papier n'était pas une mince affaire. Elle était encore pas mal engourdie. Lui aussi d'ailleurs. Une compilation des chansons préférées d'Alex.

Disparue, la jalousie. C'était au tour d'Alex de sourire bêtement.

— Tes joues sont tellement rouges, dit-il en riant.

Ils allèrent s'enfermer dans la chambre de Gaumont. Alex s'adossa au calorifère pour faire sécher ses vêtements. Thomas mit le CD et vint s'asseoir près d'elle, allumant une cigarette qu'ils partagèrent sans dire un mot. Toujours aussi réservé. Alex sentit son cœur s'emballer en reconnaissant les premières notes de *Love Street*, de Jim Morrison, leur truc à eux.

Il était passé midi lorsqu'elle ouvrit les yeux. Elle s'était endormie tout habillée sur le tapis de la chambre de Gaumont. Thomas dormait toujours. Avec délicatesse, elle souleva son bras et sortit de la chambre sans faire de bruit. L'appartement avait des airs de champ de bataille. Le plancher était jonché de bouteilles vides, de cendriers pleins et de corps endormis.

Des bruits de vaisselle entrechoquée s'échappaient de la cuisine. Béa, vêtue d'un t-shirt trop grand, frottait une casserole avec une laine d'acier.

— J'ai dormi avec Gaumont! laissa tomber Béa en apercevant son amie.

— Et?

— Tu veux que je répète: j'ai dormi avec Gaumont. Quand je dis «dormi», ce n'est pas exactement ça que je veux dire. Tu veux que je te fasse un dessin ou quoi?

— Honnêtement, Béa, il était temps qu'il se passe quelque chose. Ça fait des mois que vous vous tournez autour.

— Tu crois? Et c'est une bonne chose?

— Ben oui. C'est une bonne chose. Pas la peine de détruire la vaisselle pour ça.

— Ah, ça... La maison est en méga bordel et les parents de Gaumont reviennent ce soir.

— Donne-moi cinq minutes pour me réveiller et je viens t'aider.

Alex s'occupa de réanimer les corps morts avant de s'attaquer au «méga bordel». Une heure plus tard, l'appartement avait retrouvé une allure normale. Il était temps de rentrer au bercail. Elle embrassa Thomas, lui chuchota «bonne fête» à l'oreille et sortit dehors en frissonnant.

Chez elle, Alex trouva un mot de sa mère. Son père avait appelé. Merde! Elle l'avait complètement oublié, celui-là. Son père. Juste à y penser, elle sentait son ventre se contracter. Malgré le coup que lui avait fait sa fille, il travaillait fort pour maintenir le contact. Pas question de démissionner, lui disait-il, ce qui avait le don d'éveiller le sentiment de culpabilité d'Alex. Il écrivait des courriels, certains plus sérieux que d'autres. Il lui parlait surtout de Maryse et de Lucas, qui venait tout juste d'avoir quatre ans. La conscience vacillante, elle faisait de la lecture rapide. Son père tenait mordicus à leurs conversations téléphoniques. Elle jura de noter plus sérieusement leurs rendez-vous, histoire de garder un semblant de bonne relation avec son autre famille.

Au moment où elle décidait de profiter du calme ambiant pour s'allonger, elle entendit la porte d'entrée claquer et la voix de sa mère résonner dans la maison.

— Quelqu'un pourrait m'aider avec les sacs d'épicerie? Alex! Mireille!
Vite, c'est lourd. Je ne peux pas forcer avec mon dos.

Il fallait oublier la sieste.

— Salut, Alex! Comment s'est passé ton party?

— Bien.

— Tu as l'air fatiguée. Vous êtes rentrées à quelle heure chez Béa?

— Ben... comme on avait dit. Minuit.

Haussement de sourcil et regard scrutateur. Alex ne broncha pas. Sa mère n'avait rien à ajouter.

— Aide-moi à défaire l'épicerie. Les garçons de Paul arrivent ce soir.

Profitant de la position captive de sa fille, accroupie devant le frigo, cinq sacs d'épicerie à ses pieds, sa mère se lança dans un monologue des plus gênants.

— Tu sais que j'avais exactement ton âge quand j'ai rencontré ton père.

— Tu me l'as raconté des centaines, non, des milliers de fois.

— Il était fou de moi. On avait du mal à se contrôler. À quatorze ans, on a les hormones dans le tapis.

Le rouge aux joues, Alex tenta de se cacher davantage derrière la porte du frigo.

— Alex, tu m'écoutes?

— Pas le choix, marmonna-t-elle.

— Tu fais comme si ça ne t'intéressait pas, mais je sais que tu écoutes. Je continue. Le plus dur à ton âge, c'est de trouver un équilibre entre les émotions et les pulsions corporelles. En d'autres mots, d'équilibrer la tête, le cœur et le cul.

— Maman! Je n'ai absolument pas envie de parler de ça avec toi!

— Écoute-moi. Je vois bien que ton corps change, que tu deviens une femme avec de petits seins bien ronds et une taille fine. Si tu savais tout l'effet que cela produit sur les hommes. C'est pourquoi il vaut mieux faire preuve de patience, dompter les pulsions primaires pour mieux en profiter plus tard. Ne fais pas cette tête-là, ma chérie, il n'y a rien de mal à parler de sexe.

Mireille entra en coup de vent dans la cuisine pour s'informer du souper. Alex sauta sur l'occasion.

— Mimi, viens m'aider à mettre la table.

Sa mère n'avait pas dit son dernier mot, et le pire du pire arriva quelques jours plus tard. En rentrant de l'école, Alex trouva une lettre sur son oreiller.

Bonjour ma grande,

Il fait beau et j'ai eu envie de t'écrire pour poursuivre notre discussion de dimanche dernier. Tu n'es pas la seule à vivre une période de découvertes. Comme tu le sais, Jules nous donne plus de problèmes ces jours-ci. L'adolescence, sans doute. À certains moments, il est comme un petit garçon et à d'autres, il agit comme un homme. Paul pense qu'il a dû commencer à avoir des «wet dreams». Tu vois, nous, les filles, on a nos menstruations. Les gars, eux, ça commence pendant la nuit. Alors qu'ils dorment, ils ont une érection et ils éjaculent dans leur lit. Ils se réveillent avec du sperme sur eux, et cela leur donne les mêmes sentiments d'inquiétude et d'insécurité qu'à nous. Paul doit avoir une conversation avec son fils pour lui expliquer. On ne sait pas s'il voudra en discuter. Tu sais ce que je veux dire...

Je propose que l'on s'écrive pour aborder ces sujets difficiles que sont la sexualité, l'amour, la vie, quoi! Alors, comment vont tes amours? Tes amitiés? Fumes-tu la cigarette?

J'ai hâte de te lire, ma chérie. Je t'aime beaucoup, beaucoup.

Ta maman

P.-S.: As-tu vu mon veston violet? Dis-le-moi. J'aimerais tant le retrouver.

La honte. Alex était tétanisée par la honte et le dégoût. Personne n'avait envie d'en savoir autant sur le fils de son chum! Sur n'importe qui d'autre, d'ailleurs. Beurk! Alex n'osait même pas imaginer ce qu'elle pouvait raconter sur son propre compte. Et si elle écrivait aussi à Jules? Il fallait qu'elle parle à quelqu'un, et vite.

— Béa, tiens-toi bien.

Alex lut la lettre à son amie.

— Merde!

— Tu peux le dire. Je pense qu'elle prend de la drogue.

— Tu vas lui répondre?

— Jamais de la vie. Il faut attendre que ça passe.

— Bonne chance!

Au cours du souper, sa mère lui lança des œillades complices qui ne firent qu'accroître son malaise. S'il y avait une chose qui la rebutait viscéralement, c'était son absence totale de pudeur. D'aussi loin qu'Alex se souvienne, sa mère avait toujours été ainsi, abordant la sexualité de façon légère et ouverte. Trop ouverte. La jeune fille avait une quantité de souvenirs qui impliquaient sa mère, son corps, ses cris, ses amants. À cinq ans, elle se rappelait trop bien avoir été réveillée par ses hurlements. Des hurlements qui laissaient présager une mort imminente. Mais non. Ce n'était que le début de ce à quoi elle allait devoir s'habituer. Les cris de sa mère, dignes de la Castafiore, pouvaient surgir dans les moments les plus improbables. La honte suprême, c'était de devoir expliquer à ses amis que tout allait bien malgré les apparences.

Sa mère aimait aussi se pavaner nue dans la maison, laisser la porte de la salle de bain ouverte lorsqu'elle prenait son bain ou lorsqu'elle allait à la toilette. Son corps était pourtant loin d'être parfait. Au contraire, il était flétri par ses grossesses; de profondes vergetures marquaient ses seins, son ventre, ses cuisses et ses fesses. Pas une partie qui soit épargnée. Ça ne paraissait pas la déranger. Comme ça ne la dérangeait pas qu'on la voie jouer avec le poil de son pubis comme d'autres mâchouilleraient une mèche de cheveux. Des images qui collaient dans la tête.

À cause de Nora, Alex avait le cerveau plein de tiroirs fermés. À défaut de pouvoir faire disparaître ces scènes du quotidien, elle les remisait au plus profond de sa conscience. Le pire du pire, c'était que sa mère s'attende à la même impudeur de la part de ses filles, avec qui elle souhaitait tout partager. À cette seule pensée, Alex se contractait. Ça partait toujours du ventre. Elle sentait son estomac se rétracter et tout le reste suivait. Son visage se fermait, ne laissant paraître qu'une moue indifférente alors que les

émotions se bousculaient à l'intérieur. De là lui venait le surnom d'«huître», que lui avait donné sa mère.

Devant ce caractère extraverti, Alex avait appris l'art du camouflage. C'était une question de survie. La première fois qu'elle avait eu ses règles, elle avait instinctivement caché sa culotte tachée au fond de son armoire. C'était l'été précédant son départ pour le Niger. Sa mère était sur la corde raide. Dans le chaos des préparatifs, elle avait déniché la fameuse culotte. L'horreur! Elle s'en était emparée comme d'un trophée, la brandissant dans les airs, prête à en faire un autel à l'enfance disparue. Elle avait même supplié Alex de la laisser organiser une cérémonie pour célébrer son passage dans le monde des femmes.

— On pourrait inviter mes sœurs. Et grand-papa! s'était-elle écriée.

Alex imaginait trop bien la scène. Plutôt mourir.

Depuis, elle s'appliquait à mieux dissimuler ses secrets. Tout devait être caché avec minutie, particulièrement son journal intime, une pièce à conviction explosive.

Manœuvrer, dissimuler, patienter. Les trois règles d'or de la survie avec sa mère. Patienter parce que tout pouvait changer rapidement. Comme son désir de jaser sexualité avec sa fille. Il fallait attendre que le vent tourne et, surtout, ne livrer aucune munition susceptible d'alimenter la nouvelle lubie. Ce qu'elle fit. Fidèle à son habitude, Nora trouva rapidement une nouvelle cible à attaquer.

CONGÉ DE MALADIE ET REPAS APOCALYPTIQUE

Alex avait une grippe carabinée: trente-neuf degrés Celsius de fièvre, les sinus obstrués et la gorge en feu. Dix jours d'antibiotiques et congé d'école jusqu'à ce que la fièvre tombe.

Depuis son retour à Montréal, elle accumulait les infections. Son corps ne s'était pas encore adapté au climat. Ça, c'était la théorie de sa mère. Cette dernière profitait de l'occasion pour jouer à la garde-malade avec sa fille.

Assise à son chevet, elle tenta un rapprochement.

— Ma chérie, il manque des cigarettes dans mon paquet. Est-ce que c'est toi?

Nora étant bien disposée, Alex baissa les armes.

— Oui, mais je fume seulement de temps en temps. Rien de régulier.

— Bon. Je suis contente que tu me dises la vérité, mais je ne suis pas un dépanneur. Je ne veux pas que tu te serves dans mes paquets.

— OK, maman.

— Avec ta gorge, tu ne devrais pas fumer du tout. Depuis que tu es petite, tu traînes une faiblesse. D'ailleurs, je ne comprends toujours pas pourquoi ces foutus docteurs ne t'ont pas opéré les amygdales. Enfin...

Elle fit mine de partir, satisfaite de l'échange, puis ajouta:

— J'ai oublié de te dire, Thomas a téléphoné pendant que tu dormais. Je l'ai invité à souper vendredi.

Ah non! Thomas avait déjà été suffisamment exposé aux travers de sa mère. Inutile d'en rajouter.

— Pourquoi tu ne m'as pas demandé mon avis?

— L'impulsion du moment.

— De toute façon, ça ne marchera pas. Le vendredi, il est toujours occupé.

— Tu te trompes, il n'a rien ce vendredi. Il m'a déjà répondu qu'il viendrait.

Merde de merde! Seule consolation, le souper n'aurait pas lieu au restaurant. Car s'il est une chose qu'Alex avait apprise, c'était que le besoin d'attention de sa mère décuplait devant public. Le poisson était toujours trop cuit, les légumes manquaient de croquant, le vin était bouchonné. Les pauvres serveurs, captifs, représentaient la cible idéale. Leur malaise amusait sa mère.

Vendredi arriva trop vite.

Alex avait passé l'heure du dîner à la cafétéria avec Thomas.

— Règle numéro un: éviter les sujets personnels.

Il écarquilla les yeux: «Tu ne trouves pas que tu exagères? Elle est cool, ta mère. Un peu spéciale, mais quand même cool.»

— On verra, répondit Alex.

En rentrant de l'école, elle fila tout droit dans sa chambre pour se changer. Au son de la sonnette, elle se leva d'un bond et monta les escaliers en courant. Sa mère l'avait devancée. Sans même dire bonjour à Thomas, elle laissa son regard défiler sur lui de haut en bas avec son air d'aristocrate à la noix. Alex se rappela la fois où elle avait découvert son chat en train de jouer à la balle avec la gerboise de sa voisine.

Paul arriva à la rescousse, se frayant un chemin jusqu'à Thomas, qu'il salua avec une surdose d'enthousiasme.

— Ne restons pas plantés dans le corridor. Suis-moi, Thomas, on va s'installer dans la salle à manger. Je t'offre quelque chose à boire?

— Je prendrais bien un verre d'eau pour commencer.

Le souper fut un véritable supplice pour Alex. Sa mère s'était mis en tête de jouer au jeu des questions. D'un ton enjôleur, elle s'enquit de la couleur des cheveux de son «gendre», puis, sans attendre de réponse, elle fonça droit sur lui et passa ses doigts dans les mèches cuivrées de Thomas. D'une poigne ferme, elle l'obligea à pencher la tête sous la lumière: «Quelle chevelure! Tu ne risques pas de devenir chauve. Bon choix, ma fille.»

La comédie avait assez duré: «Bon, merci pour tout. On va aller faire un petit tour dehors», annonça Alex.

— Pas si vite, jeune fille. Débarrasse d'abord la table.

Thomas tenta de se lever pour l'aider, mais la mère d'Alex le retint à deux mains, le priant de lui tenir compagnie.

Furieuse, Alex fit disparaître assiettes, ustensiles et verres dans le lave-vaisselle en quelques minutes. Pas suffisamment vite, cependant, pour faire avorter le dernier affront de sa mère, qui «performait» sa finale sur le balcon. Alex l'entendait piailler comme une gamine, partageant une cigarette avec Thomas. Elle enfila rapidement sa veste, s'empara du paquet qui était resté sur la table – tant pis pour sa mère – et sortit.

Dans le parc, elle explosa.

— Ma mère est folle! Je vais finir par l'assassiner.

Thomas demeurait silencieux, aspirant avec application de longues bouffées de tabac.

— Je me sens tellement mal pour toi, poursuivit Alex. Sincèrement, je m'en veux de t'avoir fait vivre ça.

— Ce n'est rien, répondit Thomas. Vraiment, ça aurait pu être pire.

— Tu mens très mal, Thomas Langevin. Je suis certaine que ma mère se ferait un plaisir de te donner des cours privés...

Thomas haussa les épaules. Il n'était pas dans son état normal, autrement, il aurait ri ou riposté. N'importe quoi sauf cette mine renfrognée. Elle n'aimait pas ça du tout. L'inquiétude lui nouait les tripes.

— Il faut que je te dise quelque chose.

Alex se sentit défaillir: «C'est fini, c'est ça?»

Thomas s'arrêta au milieu du trottoir: «Mais de quoi tu parles, Alexandra Demers?»

— Ben quoi! Tu as l'air tellement sérieux.

— Toi, tu voudrais qu'on se laisse?

— Je veux savoir ce que tu voulais me dire.

— Bon, voilà: je vais passer l'été à Chicoutimi.

— Ah...

Il partait. Tout l'été. Il ne l'avait pas trompée avec Annick Lafond, ne l'avait pas laissée, mais ce n'était pas une bonne nouvelle non plus.

— Pourquoi?

Pourquoi, en effet, s'exiler dans un trou perdu pendant le meilleur moment de l'année?

Thomas s'expliqua. Son oncle lui avait offert une job dans son atelier de vélos. Une occasion à ne pas rater.

Ils firent le chemin inverse sans parler. Ils s'embrassèrent, les mains entrelacées. Thomas lui offrit un dernier sourire en coin et tourna les talons pour se diriger vers le métro, laissant Alex seule avec ses questions.

Elle se sentait d'humeur mauvaise. Loin d'avoir digéré le numéro de sa fumiste de mère, elle encaissait mal la nouvelle du départ de Thomas. Elle appela Charlie, lui donna rendez-vous au métro Sherbrooke et partit sans demander la permission.

Charlie avait emmené un joint qu'elles fumèrent assises sur un banc du carré Saint-Louis. Alex avait justement besoin d'une anesthésie; d'un intermède pour se remettre de ses émotions. Elle attrapa le dernier métro de justesse et fut de retour dans sa chambre avant une heure du matin.

Sa mère l'attendait de pied ferme. L'engueulade fut explosive. Alex ne se gêna pas pour traiter sa mère de tous les noms, et cette dernière répliqua du tac au tac.

Au final, Alex fut privée de sortie pour un temps indéterminé:

— N'essaie même pas d'aller chez Charlie, Alexandra.

Le lendemain, Mireille lui expliqua que leur mère était encore plus hystérique qu'à l'habitude parce qu'elle avait décidé de se séparer de Paul. En lui annonçant la nouvelle, Mireille s'était mise à sangloter comme la petite fille qu'elle était. Sauf qu'Alex commençait à étouffer. Trop d'émotions en l'espace de si peu de temps. Elle n'avait ni les mots ni l'énergie pour consoler sa petite sœur, qui remonta piteusement les escaliers.

LA FUGUE

Alex bouda sa mère en y mettant beaucoup d'intensité. L'atmosphère était tendue au maximum dans la maison. Jusqu'à ce que Mireille décide de faire sa première fugue... à dix ans!

Quelques jours après l'engueulade, Alex, qui dessinait dans sa chambre sans déranger personne, fut interrompue par des cris de panique. Avant qu'elle n'ait le temps de bouger, elle entendit la porte du sous-sol s'ouvrir d'un coup sec:

— Mireille s'est sauvée! hurla sa mère.

— Quoi?

Nora s'expliqua à toute vitesse. Alertée par un courant d'air, elle était entrée dans la chambre de Mireille. La fenêtre était grande ouverte et sa fille était introuvable. Il manquait aussi son imperméable et son sac à dos. Il était neuf heures et la nuit était tombée. Beaucoup trop tard pour une petite puce en pyjama.

Panique à bord. Tous les membres de la famille s'activèrent. La police fut contactée. Paul sauta dans sa voiture pour faire le tour du quartier; les autres partirent à pied. Tous sauf Nora, qui attendait les policiers.

Alex savait où chercher. Le parc près de l'école. Mireille aimait bien s'y réfugier. Elle passa par la ruelle. Et c'est là qu'elle repéra sa sœur, qui trottnait d'un pas empressé. Minuscule dans son imperméable jaune, son sac à dos plein à craquer. Le cœur d'Alex se serra. Elle l'appela et la rejoignit en courant.

— Mimi! Mais qu'est-ce qui t'a pris de partir comme ça? Il aurait pu t'arriver quelque chose de grave.

On aurait cru entendre sa mère. Ce fut au tour de Mireille de piquer sa crise. Elle déballa son sac d'une traite. Elle n'était pas heureuse. La séparation, le déménagement, le changement d'école, ça ne lui plaisait pas du tout. On s'engueulait constamment dans la maison et personne ne s'occupait d'elle. Elle sentait bien qu'on ne l'aimait pas.

En disant ça, Mireille fondit en larmes. Alex aussi. Elle la serra fort dans ses bras: «Ça va aller, Mimi. Tout va s'arranger.»

«Quelle famille!» pensa Alex, qui culpabilisait fort.

Elles se dépêchèrent de rentrer. Allégresse collective à la vue de Mireille, revenue saine et sauve. Quand même!

Ce soir-là, allongée dans le noir, le chat pelotonné à ses côtés, Alex fit le décompte. Depuis qu'elle était née, elle avait déménagé une vingtaine de fois. Un peu moins pour Mireille. Faire les boîtes était devenu une habitude. Alex ne savait pas quoi penser de tout ça. Pour l'instant, mieux valait dormir.

OceanofPDF.com

UN APPART SUR LE PLATEAU

La fugue de Mireille eut des retombées positives, rendant obsolètes les querelles familiales. Le plus important, c'est qu'Alex pouvait sortir de nouveau, à condition de ne pas découcher et de rentrer à l'heure convenue. Étrangement, depuis que la rupture avait été annoncée, Paul et Nora s'entendaient à merveille. Ils ricanaient comme de jeunes tourtereaux. À croire qu'ils étaient toujours amoureux. Et pourtant, les boîtes s'empilaient et la recherche d'appartement allait bon train.

L'arrivée du bulletin final faillit mettre un terme à la trêve familiale. Trois séances d'étude intensive avec Béa n'avaient pas suffi à rattraper le laisser-faire des derniers mois. Résultat, elle avait un échec en mathématique, matière qui l'avait toujours fait suer. Sa mère se lança dans un sermon qu'elle clôtura en menaçant de la renvoyer illico chez son père. Alex écouta, répliquant là où il le fallait, tout en arguant qu'elle avait besoin de temps pour s'adapter:

— C'est toi-même qui me l'as dit: six mois, c'est peu dans une vie. J'ai besoin d'un peu plus de temps, c'est tout.

Elle promit de mettre le paquet l'année suivante.

Heureusement pour elle, le déménagement préoccupait davantage sa mère que ses frasques scolaires. En sortant l'arsenal de séduction, cette dernière avait réussi à mettre la main sur un appartement situé dans une coopérative d'habitation du Plateau-Mont-Royal. C'en était fini de la vie de famille recomposée.

Le nouvel appartement se trouvait à proximité du métro Sherbrooke et du parc La Fontaine, où Alex avait établi ses quartiers pour l'été. La façade ouest était bordée de fenêtres qui laissaient entrer la lumière. Alex hérita d'une grande chambre jouxtant de façon fort pratique la porte d'entrée.

Le départ de Thomas approchait – sujet tabou qu'ils évitaient d'aborder – et, en attendant la date fatidique, ils alternaient les moments de grâce et les autres, d'une platitude mortelle, où Alex avait l'impression que Thomas en

faisait trop. Ça ne lui ressemblait pas, cet excès de bonne humeur. Elle se forçait alors à barricader ses émotions de façon à s'habituer à l'idée encore trop abstraite de son absence.

Le jour tant redouté arriva. Elle espérait des adieux passionnés. Déception. Il se contenta de préparer ses valises sous son nez tout en lui rabattant les oreilles avec la mécanique du vélo qui l'attendait. Leur dernier baiser fut bâclé, un mince souvenir auquel s'accrocher pour les deux prochains mois.

Alex avait retenu ses larmes et l'avait salué de la main avant de partir, la tête remplie de mots qu'elle s'empêchait de prononcer. Elle avait peur qu'il arrête de l'aimer, ou encore qu'il change. Phénomène qu'elle avait souvent observé chez les expatriés du Niger. Et même chez elle. Parce qu'elle n'était manifestement plus la même personne qu'il y a six mois, lorsqu'elle s'apprêtait à retourner en Afrique.

Pour se changer les idées, elle proposa à ses amies de fêter la fin de l'année en avalant une pilule en plein jour. Proposition qui fut acceptée à l'unanimité. Étendue dans l'herbe verte du parc La Fontaine, Alex faisait éclater d'énormes bulles de gomme au raisin. C'était insoupçonnable, tout ce que le gazon pouvait receler de potentiel hallucinogène. Tout était extatique: les feuilles au vent, les fourmis qui zigzaguaient, le reflet du soleil sur l'eau...

À un certain moment, captivée par la beauté d'une marguerite qui poussait sur l'asphalte bordant l'étang, Béa s'approcha. Elle avait en tête un plan tout simple – se pencher et cueillir la fleur –, mais, de façon totalement inattendue, elle perdit l'équilibre et tomba tête la première dans le fond du bassin poissonneux.

Propulsée par une force inconnue, Béa s'éjecta de l'eau en une fraction de seconde. Elle sortit de là d'un seul bond et atterrit sur l'herbe. Il lui manquait une chaussure.

— J'ai dû la perdre en touchant le fond, déclara-t-elle.

Après un moment d'incrédulité, les trois filles éclatèrent de rire, s'esclaffant de plus belle lorsque la chaussure de Béa remonta à la surface. Charlie faillit tomber à son tour en tentant de la repêcher. Hilares, les trois

amies quittèrent le parc bras dessus, bras dessous en laissant de grandes flaques d'eau derrière elles.

Charlie, Béa et Alex formaient un trio du tonnerre. Charlie demeurait la plus téméraire, entraînant les deux autres dans toutes sortes de lieux illicites. Par exemple, le stationnement d'autobus de la ville, où elle avait décroché une affiche publicitaire d'un des véhicules.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec ça? avait demandé Alex tout en dressant mentalement une liste des infractions commises.

— L'offrir à Gaumont.

Après avoir frôlé la crise cardiaque de peur de se faire surprendre, elles tombèrent d'accord pour rayer le stationnement de la ville des endroits où traîner. Figuraient déjà sur cette liste le cimetière du mont Royal et le squat de la rue Rachel, qui puait l'urine et le tabac froid.

Les plans foireux de Charlie comportaient certains avantages. Entre autres, celui de distraire Alex. En trois semaines, Thomas avait envoyé quatre courriels sibyllins. Alex s'inventait des scénarios. Tous catastrophiques.

— Tu as trop d'imagination, Alexandra Demers. C'est ça, ton problème! lui cria Béa un soir.

Ce à quoi Alex avait répliqué que c'était facile à dire pour elle, avec un chum à cinq minutes de marche. Béa s'était obstinée, mais Alex avait fait bifurquer la conversation tout en songeant qu'elle n'était pas plus avancée. Il restait six semaines avant le retour de Thomas. En d'autres mots, une éternité, et elle n'avait pas la moindre idée de ce qui pourrait se produire d'ici là.

LÉGENDE URBAINE

Au parc La Fontaine, Alex se balançait avec paresse. L'air était lourd d'humidité et la chaleur, suffocante. Béa venait tout juste d'annoncer qu'il était l'heure d'y aller quand les Picard firent leur entrée, rompant instantanément la monotonie de cette soirée de canicule. Ils se dirigèrent tout droit vers elles.

Les jumeaux Picard. De véritables légendes dans le quartier. Alex les avait déjà aperçus dans le parc, mais n'avait jamais trouvé le courage de leur adresser la parole. Identiques, mais dissemblables. Tous deux plus grands que nature. Mathieu Picard possédait l'assurance désinvolte de ceux qui n'ont jamais eu à se soucier de leur apparence. Un séducteur-né qui envoyait des sourires à la volée.

Sébastien Picard avait une beauté empreinte de mystère. Il avait des yeux comme Alex n'en avait jamais vu auparavant. Des yeux vairons. Une singularité physiologique que les médecins désignaient par le terme peu séduisant d'hétérochromie irienne. C'est ce qu'il lui expliquerait plus tard en se référant à l'exemple de David Bowie, qui avait gardé la pupille gauche dilatée après une bataille.

— Mon cas est moins viril. Juste un problème de naissance.

Bref, il avait un iris vert et l'autre marron. Et c'était quasi impossible de s'arracher à son regard. La voix grave, il parlait avec économie. Son bras gauche était couvert de tatouages. Des dessins entremêlés. Alex n'osait pas les regarder trop longtemps, de peur de passer pour une débile.

Après avoir partagé une cigarette, Mathieu les invita chez leur père afin qu'ils se rafraîchissent à l'air conditionné:

— J'habite à cinq minutes du parc. On attend d'autres amis.

— Tes parents ne sont pas là? demanda Charlie, pleine d'aplomb.

— Non! répondit Mathieu, clin d'œil à l'appui, mon père est en tournée.

Le fait que le père des jumeaux soit un musicien connu participait à la légende.

Tentées, les trois filles se regardèrent.

— On y va? demanda Charlie.

Alex était partante. Seule Béa semblait mal à l'aise. Elle s'adressa aux filles en aparté: «Qu'est-ce que je vais dire à ma mère? Il est trop tard pour appeler sans me faire engueuler.»

— Ben rentre, alors. Alex et moi, on peut y aller, répondit Charlie sans l'ombre d'une hésitation.

Béa quitta le parc en faisant la gueule. Alex se laissa tout de même entraîner, l'envie de passer la soirée avec les Picard étant trop forte.

Au premier contact, elle sentit qu'il lui faudrait de nouveau s'adapter. L'atmosphère était différente des partys auxquels elle s'était habituée depuis son arrivée à Montréal. Du haut de ses quatorze ans, elle se faisait petite. Sourire en coin, Mathieu lui passa un joint qu'elle accepta sans mot dire. Elle sentait son regard posé sur elle et aurait donné n'importe quoi pour trouver un sujet de conversation. Les sens brouillés, elle se contenta d'observer ce qui se passait en essayant de masquer sa timidité. Tout le contraire de Charlie, qui était comme un poisson dans l'eau. D'un naturel que lui enviait Alex, elle riait avec les jumeaux en alternant bière et téquila.

Finalement, la nuit était trop avancée pour rentrer chez Charlie. Elles n'auraient qu'à dire qu'elles avaient dormi chez Béa. Des couples se formaient dans l'appartement. Quelqu'un sortit d'une des chambres à la recherche de préservatifs. Charlie s'enferma avec Mathieu, laissant Alex dans le salon avec un gars qu'elle ne connaissait pas. Les yeux embrumés, il lui proposa de prendre le divan et s'endormit roulé en boule sur le tapis. Une minute plus tard, il ronflait comme une locomotive. Un spectacle troublant puisqu'il dormait avec les paupières entrouvertes, découvrant en partie la cornée de l'œil. Alex détourna le regard.

Impossible de trouver le sommeil avec toutes ces images qui défilaient. Des phrases qu'elle aurait dû ou n'aurait pas dû prononcer. Si seulement elle pouvait se débarrasser de cette tonne de timidité. Excédée, elle décida de rentrer chez elle. Avec un peu de chance, sa mère ne se rendrait compte de rien et elle n'aurait qu'à inventer une histoire. Après avoir laissé un mot dans le sac à dos de Charlie, elle quitta la maison des Picard à pas de loup.

La chance était de son côté. Elle put se glisser dans son lit sans problème. Quelques heures plus tard, un bruit alerta Alex. C'était sa mère qui l'observait au pied de son lit.

— Tu ne devais pas dormir chez Béa?

Alex rassembla ses pensées: «Je... non... sa mère a changé d'idée parce que l'amie de la sœur de Béa dormait aussi là et... ça faisait trop de monde... Il est quelle heure au juste?»

— Neuf heures vingt. Tu tombes bien. Grand-papa arrive ce soir. Une visite-surprise. La maison est en désordre total et je n'y arriverai jamais sans ton aide.

Sa mère ouvrit les rideaux en annonçant qu'elle lui laissait dix minutes pour se réveiller. Deux minutes plus tard, elle était de retour:

— Je pars une brassée de lavage. As-tu du blanc à laver?

Sans attendre de réponse, sa mère se mit à trier le linge éparpillé sur le plancher. L'offensive sortit Alex de sa torpeur.

— Ne touche à rien! lâcha-t-elle, outrée.

Sa mère fit volte-face: «Ce n'est pas le moment de jouer avec mes nerfs, Alexandra Demers. Je t'avertis.» Après quoi elle s'empara de ses vêtements, les déposa dans son panier et sortit en laissant la porte ouverte.

Écroulée de fatigue, Alex se laissa mollement retomber sur le lit.

La dernière personne qu'elle avait envie de voir ce jour-là, c'était bien son grand-père, alias le Saint-Père, le surnom qu'Alex lui donnait en secret. Une visite-surprise, tu parles! Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il leur faisait le coup. Mais chaque fois, il fallait dérouler le tapis rouge pour l'accueillir.

Nora, qui n'avait jamais été portée sur le ménage, prenait la maison d'assaut avec tout ce qu'elle possédait de produits nettoyants. Deux choses étaient à prévoir: la journée serait infernale et sa mère péterait une crise dans les vingt-quatre heures. Une grosse crise.

Alex calcula qu'elle disposait d'une dizaine de minutes avant qu'elle ne revienne l'embêter. Réprimant l'envie de fermer les paupières, elle décida plutôt d'aller jeter un œil à ses courriels. Elle avait un message de Thomas.

Salut Alex,

Je reviens d'une fin de semaine de camping au lac Saint-Jean. C'était génial. Gaumont vient me rejoindre la semaine prochaine. On va sûrement repartir en camping.

Je ne sais pas encore quand je reviendrai. Il y a une course de vélos début septembre, mais il faudrait que je manque l'école. En tout cas, je n'ai pas encore décidé.

Il paraît que vous êtes allées voler des affiches d'autobus???

Fais attention à toi,

Thomas

xxx

Elle s'apprêtait à relire le message quand elle entendit des pas dans le corridor.

— Bon, ça suffit, Alex. Tu te lèves une bonne fois pour toutes et tu viens m'aider parce qu'il y a une TONNE de choses à faire. Le frigo est vide et ton grand-père a été formel: il veut manger avec ses petites-filles. Et je n'ai rien à me mettre par-dessus le marché. Alors, pour une fois dans ta vie, pourrais-tu s'il te plaît t'activer le derrière. MAINTENANT! COMPRIS?

Alex lui jeta un regard de haut et répondit qu'elle commencerait par déjeuner et qu'elle s'occuperait ensuite de l'aspirateur. La journée était déjà trop longue à son goût.

Le vieil aspirateur de la maison produisait un vacarme assourdissant. Exactement ce dont elle avait besoin pour faire une analyse de la situation. De un, elle venait de passer la nuit avec les Picard et leurs amis. Des gens en âge de fréquenter le cégep. Tout un exploit.

De deux, Thomas était devenu un cas difficile. Attendre ses courriels de rien du tout la rendait folle. En fait, la communication ne passait plus entre eux, point à la ligne. Le réel problème était là et la solution lui apparut soudainement claire.

Un bruit lui fit relever la tête. Comme un sac qui se dégonfle, l'aspirateur ralentit la cadence avant de cesser toute activité, laissant les aboiements de sa mère envahir le salon.

— Veux-tu bien me dire ce que tu es en train de fabriquer? Ça fait dix minutes que tu nettoies le même coin de tapis.

Pas moyen de réfléchir en paix, pensa-t-elle en se retenant de justesse de lever les yeux au ciel. Elle déplaça l'aspirateur vers l'autre extrémité du salon sans répondre à sa mère, qui repartit en maugréant. Alex songea qu'elle avait plutôt intérêt à prendre son temps puisqu'elle n'avait aucune envie de nettoyer la toilette ou les poubelles, tâches que sa mère lui reléguait le plus souvent. Finalement, étant donnée son inefficacité, Alex reçut l'ordre de sortir de la maison avec sa sœur et de ne pas revenir avant que le ménage ne soit terminé.

— De retour pour quinze heures. Tu as sérieusement besoin d'une douche et de vêtements propres. En passant, j'ai demandé à la petite voisine du troisième de te prêter une tenue convenable. Tu passeras la chercher en rentrant.

Là, vraiment, elle dépassait les bornes.

— Pas question que je porte les vêtements de cette laideronne. Elle fait deux fois mon poids et elle s'habille comme une bonne sœur.

— On verra ça plus tard, répondit sa mère en montant le volume de la musique.

«Elle est complètement folle», murmura Alex à Mireille, qui acquiesça, trop heureuse de passer l'après-midi avec sa grande sœur. Alex décida de se rendre chez Béa. La mère de cette dernière leur ouvrit la porte. Devançant l'interrogatoire, Alex s'empressa d'expliquer qu'elle avait préféré dormir chez elle la nuit dernière. Cela lui valut un regard en biais. Elle la laissa tout de même entrer sans faire de commentaire, détournant son attention sur Mireille, qu'elle entraîna au salon, où était sa fille cadette.

Alex trouva Béa assise en tailleur sur son lit.

— Toujours fâchée? interrogea Alex.

— Disons que ce n'était pas super de votre part. J'espère que ça en valait la peine...

Alex raconta sa soirée à son amie. Manquait un morceau essentiel à l'histoire, à savoir ce qui s'était passé entre Charlie et Mathieu. Au bout du fil, Charlie avait la voix ensommeillée.

— Merde! Je venais tout juste de m'endormir. Qu'est-ce qui se passe?

L'avantage avec Charlie, c'est qu'elle avait très peu de réserves. Elle leur fit un récit détaillé des événements de la veille. Quant à savoir si elle allait

revoir Mathieu, Charlie répondit de façon évasive que peut-être, mais que ça demeurerait une histoire sans lendemain. Réponse qui méritait réflexion. Le degré d'assurance personnelle de son amie fascinait Alex qui, pour sa part, ne pouvait s'empêcher de se poser mille et une questions et d'analyser chaque brin de conversation.

Avant de partir, elle demanda conseil à son amie au sujet de Thomas, lui révélant au passage qu'elle songeait à le quitter:

— Soit ça lui donne un coup de pied au derrière et il change, soit il ne fait rien et ça confirme que j'ai pris la bonne décision, déclara Alex.

Béa lui lança un regard appuyé.

— Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée. J'espère que ce n'est pas à cause d'un des Picard.

Cette réponse surprit Alex et la laissa dans un drôle d'état. Décidément, c'était une journée compliquée. Et elle était loin d'être terminée.

L'odeur de détergent assaillit ses narines dès qu'elle pénétra dans l'appartement. Elle retrouva sa mère accroupie devant sa table de chevet, un verre d'eau à la main. En apercevant sa fille, elle referma rapidement son autre main.

— Qu'est-ce que tu fais, maman?

— Rien. J'allais m'allonger un petit quinze minutes.

— Qu'est-ce que tu caches dans ta main?

— Ce n'est rien, ma chérie, juste un léger calmant pour les nerfs. Ne t'inquiète surtout pas. Peux-tu t'assurer que ta sœur prenne une douche, s'il te plaît?

Alex acquiesça. Elle préférait encore cette version de sa mère à celle du matin. Surtout qu'elle n'avait plus fait mention des vêtements de la voisine.

Les quinze minutes se transformèrent en quarante. La sonnerie du téléphone remit la maisonnée en état d'alerte. Nora sortit de sa chambre en trombe, criant aux filles de l'aider à trouver le téléphone, qui n'était évidemment pas là où il devait être. Le fait qu'il soit sous le lit d'Alex n'améliora en rien l'hystérie fraîchement retrouvée de sa mère, qui répondit au bout de la cinquième sonnerie, le souffle court. Cette dernière redressa les épaules et se mit à parler avec la bouche en cul-de-poule, révélant par le

fait même l'identité de la personne au bout du fil: Sa Majesté le Saint-Père. Le pire était à craindre.

Le Saint-Père était à quelques minutes de la maison. Branle-bas de combat majeur dans tout l'appartement.

— Mireille, habille-toi en vitesse, j'ai mis ta robe bleue sur ton lit. Alex, peigne tes cheveux comme il faut et assure-toi que la chasse d'eau est tirée. Et débarrasse-toi de cette gomme! hurla-t-elle tout en aspergeant la maison de lavande.

La sonnette retentit et on entendit les pas distinctifs du Saint-Père dans la cage d'escalier. Comme à son habitude et malgré la température tropicale, il portait un complet-veston avec nœud papillon. Des sourcils grisonnants et fournis rehaussaient une paire d'yeux scrutateurs couleur acier, les mêmes que ceux de la mère d'Alex, qui avait aussi hérité de son père la manie d'arquer le sourcil droit pour se donner plus d'autorité. De taille moyenne, il gagnait en prestance grâce à son maintien militaire.

— Je ne sais pas comment tu fais pour endurer la ville, lança-t-il, à peine arrivé. Tu aurais dû déménager à Saint-Lambert comme ta sœur. Si tu voyais ses rosiers. Ils me rappellent ceux de ta mère.

Une petite phrase assassine prononcée l'air de rien, mais qui venait anéantir les efforts d'une journée entière. Sa mère aurait tout aussi bien pu s'épargner le grand ménage. Alex en avait presque mal pour elle.

Longtemps, Alex avait approché son grand-père avec un mélange de crainte et d'admiration. Chaque été, sa mère l'envoyait deux semaines chez lui, où elle passait le plus clair de son temps au sous-sol à éplucher les bandes dessinées. Ce n'est que lorsqu'elle atteignit l'âge de neuf ans que son grand-père perdit son aura d'être supérieur.

Assis autour de la table en bois d'acajou, il avait entamé un sermon sur Jésus. Alex l'avait écouté. D'abord poliment, puis, avec une impatience croissante, réprimant çà et là des soupirs d'exaspération. S'il y avait un thème qui l'ennuyait, c'était bien la religion. Il y avait quelque chose de pas net dans le rapport qu'entretenait sa famille avec l'Église. Ça sentait la fumisterie à plein nez. Jusqu'à ce jour, cela demeurait un sujet de discorde familiale, surtout que Mireille acceptait, elle, de se plier aux rituels catholiques: baptême, catéchisme et tout le tralala.

Le discours du Saint-Père traînait en longueur. Au bout de trente minutes de bondieuseries, n'y tenant plus, Alex commit son premier et possiblement son plus grand acte de rébellion à vie. D'une voix forte, elle s'était écriée: «Le p'tit Jésus, je l'ai dans le cul!»

La réaction de son grand-père avait été instantanée. Il avait frappé la table de son poing en rétorquant d'une voix tonitruante: «Là, ma petite fille, tu vas trop loin. Jamais de TOUTE mon existence, personne n'a osé me parler de la sorte. Sais-tu ce que cela représente d'insulter Dieu?»

Il l'avait ensuite fixée de son regard courroucé et, pendant une microseconde, elle avait cru qu'il allait lui refiler une paire de claques au visage. Il lui avait plutôt ordonné de quitter la table et de rester dans sa chambre jusqu'à nouvel ordre. Alex était partie sans demander son reste.

Son premier réflexe avait été de se sentir coupable. Cela lui passa. Elle avait ensuite pris conscience du comique de la situation, et tout en réprimant une envie de rire en revoyant la tête ahurie du Saint-Père, Alex avait été envahie d'un grisant sentiment de confiance. Son audace la rendait fière.

Son coup de gueule n'en fut pas moins puni sévèrement. Elle avait dû se taper la messe du matin pendant le reste des vacances. C'est là, agenouillée sur le bois dur, qu'elle avait réalisé que son aïeul était descendu de son piédestal. Ses insinuations, son snobisme de nouveau riche et sa morale judéo-chrétienne – somme toute fort sélective – ne l'atteignaient plus. Elle le voyait tel qu'il était: un vieux despote emprisonné dans un personnage qui s'effritait avec l'âge.

Pour préserver les apparences, elle jouait à la fille bien élevée. Mais cela lui coûtait. Surtout lorsqu'elle voyait l'emprise du Saint-Père sur sa mère, qui le vénérât et le redoutait à la fois. De temps à autre, ces contradictions engendraient des épisodes dépressifs qui pesaient sur leur petite cellule familiale. Un de ces épisodes était d'ailleurs à prévoir.

Le souper se déroula dans le calme, malgré quelques haussements de sourcil à la vue des contenants de plastique du traiteur. Une fois la tarte aux pommes engloutie, Alex se retira dans sa chambre. Elle s'effondra sur son lit, les écouteurs sur les oreilles, remettant au lendemain le courriel à

Thomas. La journée avait été suffisamment éprouvante comme ça et le manque de sommeil commençait à l'affecter.

Au réveil, elle trouva une lettre posée sur sa table de chevet. L'enveloppe portait l'estampe familière du Saint-Père.

Ma petite-fille adorée,

Je profite de ce samedi après-midi pour t'écrire. Le temps n'est pas très beau. La pluie nous ennuie depuis plusieurs jours. C'est quelque peu déprimant par moments. C'est par ailleurs idéal pour réfléchir, pour rentrer en soi-même, faire une sorte de retraite intérieure et personnelle.

Par quoi commencer? D'abord, qui suis-je? Bonne question! Je suis un être humain, né d'un homme et d'une femme qui se sont aimés. Pourquoi suis-je né? Serait-ce pour rien? À quoi bon «être» si je ne réussis pas quelque chose? Sans doute le Créateur a-t-il voulu ma naissance pour accomplir quelque chose. L'oiseau naît-il pour pleurer? Non, mais pour chanter. Et le cheval? Pour aider son maître à faire son travail. Le phoque, le lapin, le renard, le vison? Pour donner à l'homme un vêtement chaud. Et la vache, le cochon, le poulet, le dindon? Pour donner de quoi manger et vivre.

À ce stade de la lecture, Alex dut s'interrompre pour se frotter les yeux. Soit elle dormait toujours et elle était au beau milieu d'un rêve complètement psychédélique, soit le Saint-Père divaguait ferme. Voyant qu'elle ne se réveillait pas, elle parcourut rapidement les pages suivantes, histoire de voir où il voulait en venir. Merde! Cette lettre faisait plus de dix pages. Dix pages d'une écriture illisible et condensée. Elle passa outre la relecture de l'arche de Noé qui s'étalait sur plusieurs paragraphes et parcourut les pages suivantes à la recherche d'un message plus clair. Bon, page quatre, on y était.

Et toi, ma belle Alexandra? Où en es-tu? Comment ça va dans ta vie? Tu es à l'âge des grandes attentes et des grandes déceptions. Je n'ai pas à faire le bilan de ton passé. Tu le connais mieux que moi. Mais je sais aussi que tu as vécu de durs moments. Tu as connu des

pertes, des incompréhensions, des frustrations. Mais même si tous ces mauvais moments ont été difficiles à vivre, il faut essayer d'en tirer profit. D'abord, pour faire face à la vie, il faut être bien armé. Armé de bons principes d'honnêteté, de moralité, de justice. Bien sûr, tu me diras: «Où sont l'honnêteté, la moralité, la justice?» C'est vrai que tout nous semble croche à première vue. Mais il faut regarder plus loin et constater qu'il y a du vrai et du beau. N'y a-t-il rien de plus beau qu'un petit enfant? Qu'un chaton? Qu'un petit chien?

Ça y est, il repartait de plus belle. Ce charabia pour catholique attardé titillait la fibre rebelle d'Alex. C'était d'une redoutable efficacité. Elle aurait volontiers soulevé le combiné du téléphone pour aboyer encore: «Le p'tit Jésus, je l'ai dans le cul!»

S'armant de patience, Alex reprit la lecture.

Avec tous les dons dont tu as hérité, tu accompliras de grandes choses. Regarde-toi bien. Regarde tes vrais amis. Regarde aussi ta maman, même si de prime abord, vous ne vous entendez pas bien; mais sache bien voir qu'au fond de son cœur de mère, cœur qui ne saurait mentir, il y a du beau, du bien, de l'amour réel.

J'ai confiance en toi, Alexandra. Va, suis ton chemin. Va où ton idéal t'appelle. Poursuis-le. Ne le perds pas de vue et tu réussiras ta vie. Quoi que tu puisses en dire, je te le répète: pense à Dieu, prie-le un peu. Il est le rédempteur de tous.

N'importe quoi. Agacée au possible. Irritée par ce discours vide de sens sur l'amour de son prochain, Alex avait des idées noires. Qu'est-ce qu'il connaissait de sa vie, ce vieux rapace?

Dans de pareils moments, rien ne lui manquait plus que le cynisme de son père et l'humanisme pragmatique de sa belle-mère. Au moins, dans leurs messages, il y avait du contenu.

Le fossé entre ses deux familles était bel et bien béant, songea-t-elle. Avec un grincement de dents, elle replaça la lettre dans son enveloppe et la propulsa sous le lit, où elle atterrit au milieu d'un tas de poussière qui avait

échappé au ménage. Après quoi elle décida d'attaquer la journée avec un gros déjeuner.

Une atmosphère de salon funéraire flottait dans la maison. Les rideaux étaient toujours tirés malgré l'heure avancée de la matinée. Le cadavre d'une bouteille de vin et la présence d'un cendrier plein indiquaient que la soirée avait été difficile. Affalée sur le divan, Mireille avalait ses céréales en regardant la télé.

Une plainte déchirante en provenance de la chambre de sa mère arrêta Alex. Mireille accourut.

Alex y alla sans empressement. Là résidait toute la différence entre sa sœur et elle. Mireille s'élançait vers le danger sans réfléchir, alors qu'elle aurait volontiers pris ses jambes à son cou.

Nora, affalée sous les draps froissés, pleurait. Elle releva la tête et dévisagea Alex en faisant une drôle de grimace avec sa bouche.

— Qu'est-ce que tu es allée raconter à grand-papa? sanglota-t-elle avant de se moucher bruyamment.

— Rien, voyons!

— Alors, pourquoi est-ce qu'il n'a pas voulu me prêter d'argent, hein? Pourquoi?

Et sa tête disparut de nouveau au fond de l'oreiller.

Prise au dépourvu, Alex se tenait sur la défensive. Pour une fois qu'elle n'avait rien à se reprocher, se disait-elle tout en observant sa sœur, qui faisait de son mieux pour réconforter leur mère. Cette dernière réagit en entendant sa cadette lui chuchoter qu'elle était une bonne maman.

— Ce n'est pas ce que pense grand-papa. Il n'en avait que pour toi, Alex. J'ai eu droit à un interrogatoire policier. Comme si je ne faisais pas de mon mieux en ce moment. Et pas un sou pour m'aider. Que des reproches!

La fontaine de larmes repartit de plus belle. Bon, pensa Alex, la crise était à prévoir. Pragmatique, elle proposa d'aller chercher un verre d'eau et, pourquoi pas, un calmant à sa mère, qui répondit d'un ton larmoyant:

— Oh oui! ma chérie, un petit calmant me ferait du bien. Regarde sur le dessus du four à micro-ondes.

Lorsque Alex revint dans la chambre, sa mère posa son regard embué sur ses deux filles:

— Je vais avoir besoin de vous, mes belles filles.

Des propos lourds de sous-entendus.

Elle fit le nécessaire pour sa mère sans rien dire parce que c'était plus facile ainsi. Se révolter, alors que Nora oscillait sur le seuil de la folie, n'aurait servi qu'à la faire sombrer davantage. Il fallait accompagner sa mère qui n'en était plus une, attendre que la crise passe en essayant de repousser les frontières de la dépression tout en veillant sur Mireille, ce qu'elle faisait toujours très mal. Tout ça lui demandait beaucoup d'efforts.

Le moral au plus bas, Alex s'attela à la difficile tâche d'écrire à Thomas. Elle dut s'y prendre à plusieurs reprises avant d'appuyer sur la touche «envoi». Tout ça pour quelques lignes tristounettes.

Après s'être douchée, elle déserta l'appartement. Elle courut presque tant elle était pressée de s'évader de chez elle.

OceanofPDF.com

JACUZZI

Au parc, elle trouva Charlie encerclée par les Picard, dans un nuage de fumée. Son cœur se mit à battre à tout rompre. Inspirer profondément, expirer, se détendre, se répétait Alex. Pas question de se laisser assaillir par la timidité. Pas cette fois-ci.

— Tu viens de rater Béa, lança Charlie en se poussant pour lui faire une place près d'elle.

— Il paraît que tu es célibataire, enchaîna Sébastien avec un sourire narquois. Ses yeux envoyaient de singuliers flashs de couleurs.

Décontenancée, Alex regarda son amie d'un air interrogateur. Elle s'installa dans le cercle entre Charlie et Sébastien. Elle sentait l'épaule de ce dernier la frôler de temps à autre et se demandait s'il le faisait exprès. Elle croisa son regard et se sentit rapetisser. Deux billes dépareillées.

L'arrivée de Gaëlle créa une diversion. Petite bombe blonde croisée chez les Picard, Gaëlle débarquait tout juste de Trois-Rivières. Alex la connaissait à peine, mais trouvait qu'elle transportait un vent de fraîcheur. Dans tous les cas, elle était nettement plus accessible que les autres.

Après avoir aspiré quelques bouffées d'herbe, Alex s'étendit sur le dos pour mieux écouter Gaëlle, volubile pour deux. Sa nervosité s'était tue. Tout comme ses problèmes familiaux.

Sébastien se leva tout d'un coup pour interpeller un grand type à la barbe hirsute qui déambulait rue Rachel. Ses habits défraîchis donnaient l'impression qu'il passait le plus clair de son temps à l'extérieur. Il s'appelait Julien. Alex l'avait souvent croisé près du métro Sherbrooke. Ce n'est que lorsqu'il proposa aux filles quelques échantillons de sa pharmacie qu'Alex comprit qu'il s'agissait du «vendeur» des Picard.

Alex passa un accord avec Charlie. Elles iraient d'abord chez Alex s'assurer que sa mère n'allait pas trépasser. Après quoi, elles rejoindraient le reste du groupe chez les Picard. Il y avait de l'électricité dans l'air. Tous les éléments étaient rassemblés pour que la soirée soit réussie.

Amortie, sa mère ne broncha pas lorsqu'elle lui expliqua qu'elle allait écouter un film chez Charlie. Alex s'assura qu'elle avait le nécessaire à proximité avant de refermer la porte de la chambre en mimant un cri victorieux. Le revirement de situation était inespéré. Charlie était à la cuisine avec Mireille. Elles mangèrent leurs pâtes devant la télé, trinquèrent et avalèrent leur potion magique d'une traite avant de quitter l'appartement.

Chassant un sentiment de culpabilité en pensant à Mireille, qui avait passé sa journée seule dans l'appartement, Alex prit la main de son amie, occupée à vanter les atouts de Mathieu. Sa timidité était sous contrôle. À la place, un sentiment de fébrilité à l'idée de passer une nouvelle nuit avec les Picard. C'était l'occasion de remettre le compteur à zéro.

Chez les jumeaux, la soirée était déjà bien entamée. Sous l'effet de la pilule, Alex s'amusait, jusqu'à ce que Sébastien propose une activité inattendue.

— J'ai une surprise pour vous. Fermez vos yeux et suivez-moi, dit-il aux trois filles.

Il les entraîna au sous-sol. Alex entendit une porte. Elle ouvrit les yeux. La pièce était sombre et embaumait l'eucalyptus. Sébastien activa un interrupteur et un moteur se mit en marche en même temps qu'une lumière bleutée. Un bain à remous occupait tout l'espace. La lumière changea au rouge, puis au vert et au mauve.

L'effet était réussi, sauf qu'Alex était déstabilisée par un tout autre spectacle. Celui des garçons qui se débarrassaient de leurs vêtements. De TOUS leurs vêtements. Bobettes comprises. Complètement nus, ils se jetèrent à l'eau en appelant les filles. En fait, leurs appels s'adressaient plus particulièrement à Alex, puisque Charlie et Gaëlle avaient déjà commencé à se dévêtir sans montrer l'ombre d'une hésitation.

Impossible pour Alex d'en faire autant. Elle se félicita mentalement de s'être rasé les jambes la veille et de porter des sous-vêtements qui pouvaient s'apparenter à un bikini. Une culotte garçonnette et un soutien-gorge à pois. Ça pouvait passer. Elle tourna le dos à l'assemblée et souleva sa camisole avec maladresse. Elle retira ensuite une première jambe de son jeans. La seconde offrit plus de résistance et Alex faillit basculer sur le derrière. Le

plancher mouillé l'empêcha de se glisser à l'eau aussi rapidement qu'elle l'aurait souhaité.

Son accoutrement ne passa pas inaperçu. Avec un clin d'œil narquois, Mathieu fit claquer la bretelle de son soutien-gorge. Sans qu'elle n'ait rien demandé, Sébastien se porta à sa défense en sautant sur son frère. Pour toute réplique, Mathieu s'empara de la tête de Sébastien et tenta de lui faire boire la tasse... avec difficulté, puisque Sébastien était le plus costaud des deux. Il se défit aisément de l'étreinte, se faufila hors du jacuzzi et se sauça dans le bassin d'eau glacée en poussant une série de cris guerriers.

Alex ne savait pas où poser son regard. Ces grands machins mous qui pendouillaient dans leurs froufrous de poils la rendaient inconfortable. D'autant plus que les jumeaux s'attardaient maintenant sur leur proie respective. Mathieu embrassait Charlie pendant que Sébastien et Gaëlle se faisaient des caresses sous l'eau.

Restait plus que Julien le pouilleux.

— Qu'on est bien! souffla-t-il en se rapprochant peu subtilement d'Alex.

— Super! répondit cette dernière, nullement détendue.

Déjouer ses tentatives de rapprochement requérait toute son attention. Frôlement de hanches, mains baladeuses. Jusqu'à ce qu'il lui propose carrément un massage. La belle affaire! Il avait déjà posé ses mains osseuses sur ses omoplates lorsqu'elle réussit à amasser suffisamment de courage pour répliquer que, malheureusement, elle souffrait de scoliose et que seul un professionnel pouvait approcher son dos. Tant qu'à être lancée, Alex en profita pour annoncer qu'elle avait trop chaud et sortit du bain avec précaution. Ce n'était pas le moment de faire un triple saut arrière et de se casser le coccyx.

— Attends, je sors avec toi, s'écria Gaëlle en repoussant Sébastien.

Une fois au sec, Gaëlle s'excusa de l'avoir abandonnée avec Julien: «Moi aussi, j'ai goûté à un de ses fameux massages... c'était pas génial.»

— Ouais! il est un peu trop pouilleux, répondit Alex avec une moue dégoûtée, et beaucoup trop vieux. Il doit avoir au moins vingt ans, non?

— Minimum. C'est quoi au juste, une scoliose?

— Aucune idée, répondit-elle, un terme que ma mère a déjà utilisé en parlant de ses problèmes de dos.

— Pas de scoliose alors?

— Non!

Gaëlle éclata de rire. Elles s'échangèrent des confidences, signe d'une amitié naissante. Cette fille atténuait le malaise qu'elle ressentait au contact des Picard. Elle se disait qu'elle ne devait pas être si nulle que ça.

Le temps fila jusqu'à ce qu'elle finisse par remarquer l'heure. Un peu plus de deux heures du matin! Elle ramassa ses affaires à toute vitesse, salua les jumeaux et rentra chez elle avant de s'attirer davantage d'ennuis. Autre règle à ajouter à son manuel de survie: ne surtout pas réveiller la bête qui dort.

OceanofPDF.com

L'ASPIRATEUR

Alex était tiraillée. Inutile de se cacher la tête dans le sable: sa vie était en pleine reconfiguration. Thomas avait envoyé une réponse laconique au courriel d'Alex: *J'aurais aimé que ça se passe autrement, mais je comprends ta décision.* Depuis, plus rien.

Charlie avait officiellement adopté le clan des jumeaux, avec qui elle passait tout son temps, délaissant sans scrupules Gaumont et Béa. Quant à cette dernière, elle n'avait pas montré beaucoup d'intérêt pour les Picard, qu'elle jugeait arrogants et suffisants. Son flair lui conseillait de se tenir loin, ce qu'elle répétait constamment à Alex:

— Méfie-toi particulièrement de Sébastien. Il n'est pas net. Avec ses yeux dépareillés, j'ai l'impression qu'il souffre d'un dédoublement de personnalité. Impossible de savoir à qui on a affaire. Je n'aime pas ça!

De plus, Béa n'avait pas envie de s'aliéner sa mère qui, après trop d'écarts de conduite, lui avait imposé un régime de sortie militaire. Il revenait à Alex seule de choisir son camp et, bien qu'elle n'osait se l'avouer, elle n'arrivait toujours pas à se sentir libre avec les Picard. Obstinée, elle persévérait. Une force magnétique l'empêchait d'abdiquer; un désir de plaire, de se fondre dans cet univers sans contraintes. Pour suivre le rythme, il lui fallait désobéir à sa mère, qui s'était remise de son épisode dépressif à une vitesse surprenante. Avec une énergie décuplée, elle ne lâchait pas Alex d'une semelle. Ce sont d'ailleurs ces conflits perpétuels qui avaient facilité son intégration dans le clan des Picard.

Tout avait commencé par une broutille. Sa mère, qui, une fois de plus, souffrait du dos, lui avait demandé de passer l'aspirateur dans la maison. Le moment était mal choisi puisqu'elle s'apprêtait à partir.

— Je vais le faire demain. Il faut que je parte tout de suite.

— Je te demande une fois, UNE SEULE, de me rendre service, et j'apprécierai que ce soit maintenant.

— Ben voyons! Je fais mille millions de choses pour toi.

— Alex, si tu ne fais pas ce que je te demande, tu ne sors pas. C’est tout.

— Tu ne peux pas me faire ça. En passant, tu n’avais pas mal au dos tout à l’heure avec Paul. Tout le quartier t’a entendue.

— Ne te mêle pas de ça, Alexandra Demers. Tu passes l’aspirateur, point final.

— Non! Je m’en vais.

— Si tu franchis cette porte, j’appelle la police et je te déclare en fugue.

— Fais ce que tu veux! De toute façon, tu es complètement folle. Tu devrais prendre tes calmants et me foutre la paix.

Elle partit en furie contre sa mère, convaincue d’être dans son droit. Elle rejoignit les autres au parc La Fontaine, racontant ses déboires en calant une bière tiédasse. Au moins, cela lui donnait quelque chose d’intéressant à raconter aux jumeaux. La vue d’une voiture de police la força à interrompre son récit. Il pouvait s’agir d’une banale visite de routine, mais, connaissant sa mère, ce pouvait tout aussi bien être une intervention ciblée, la cible étant Alex.

Les jumeaux échafaudèrent une stratégie. Gaëlle et Charlie devaient rester sur place afin de détourner l’attention des policiers pendant qu’ils accompagnaient Alex en lieu sûr. Marchant d’abord lentement, ils accélérèrent le pas, une fois passée la ruelle. Essoufflé, Mathieu débarra la porte et poussa Alex dans l’appartement avant de s’y précipiter à son tour, talonné par son frère.

Après un moment de consternation, Alex éclata d’un rire nerveux qui se transforma en fou rire généralisé. Pour la première fois, elle agissait de façon spontanée devant les Picard. Ils laissèrent l’adrénaline redescendre, aidés par quelques bonnes rasades de téquila. La soirée se transforma en party. Elle dormit deux nuits consécutives chez les Picard sans même appeler sa mère, trop contente de se sentir enfin appartenir au clan. Ils passaient leurs journées au parc à l’affût de la police et leurs soirées à l’appartement à faire la fête. La vie était exaltante.

Béa rappela Alex à l’ordre. Il était temps de rentrer au bercail avant que sa mère débarque, ce qui n’aurait pas fait grande impression. Gaëlle proposa de la raccompagner chez elle. Alex accepta sans réfléchir. Elle aurait dû se douter que cela ne ferait qu’attiser la propension qu’avait sa

mère à se mettre dans tous ses états, elle qui ne demandait qu'une chose: une tribune avec spectateurs.

Assise bien droite dans son fauteuil à oreilles, elle fusilla Gaëlle du regard, puis sa fille. Lentement, elle porta sa cigarette à ses lèvres et en aspira la fumée avant de l'écraser avec minutie dans le cendrier posé sur la table à café. Son rouge à lèvres avait laissé une trace grasse sur le filtre déformé qui gisait aux côtés de plusieurs autres mégots. Le calme avant la tempête, pensa Alex, qui sentait le regard insistant de sa mère posé sur elle.

— Ma fille, tu mériterais une solide correction. Ton grand-père ne se serait pas gêné, lui, déclara-t-elle.

Alex soupesait ses options. Jouer le jeu et se montrer désolée était assurément la meilleure façon de se sortir de l'impasse et de libérer Gaëlle. Le problème, c'était cette révolte sourde qu'elle sentait monter en elle. Une mauvaise tornade qui prenait de l'ampleur dans ses tripes. Cette envie furieuse de ne pas donner raison à sa mère. De s'opposer à son absence d'équilibre, d'autorité, à sa folie débilite. Elle explosa.

— Arrête ton cinéma, maman! Je ne suis plus capable de te voir agir comme une actrice poche. C'est la vie, la vraie vie, ma...

Elle n'eut pas le temps de voir venir la main qui s'aplatit sur sa joue avec une violence insoupçonnée. Le geste claqua dans ses oreilles. Elle sentait le côté gauche de son visage élaner. Même les os de ses mâchoires avaient réagi sous l'impact. Des larmes d'indignation lui piquaient les yeux.

Gaëlle décida de s'interposer: «Vous n'avez pas le droit de la frapper, c'est illégal!» La mère d'Alex n'en fit qu'une bouchée.

— Toi, la petite blonde que je n'ai jamais vue de ma vie, tu vas gentiment ramasser ton sac et sortir d'ici au plus vite.

Gaëlle ne bougea pas.

— J'ai dit DEHORS!

Gaëlle comprit enfin qu'il était dans son intérêt de déguerpir. En entendant la porte se refermer, Alex reprit peu à peu une contenance. Elle affronta sa mère du regard en y faisant passer tout son dédain, tourna les talons et partit se réfugier dans sa chambre. Elle s'attendait à une prise d'assaut, une crise de larmes, des menaces, mais il ne se passa rien. Un silence de mort était tombé sur l'appartement.

À l'intérieur, elle sentait les éléments se déchaîner. Après le choc, la honte et l'humiliation, venait ensuite la colère. Une envie de ne plus être la fille de sa mère.

Elle se jeta sur son iPod et mit un truc réservé aux humeurs mauvaises. Quelque chose de plus fort que son chaos intérieur. Elle monta le volume au maximum et s'empara d'une feuille de papier et d'un crayon de plomb. Il fallait qu'elle se vide la tête.

Des lendemains houleux l'attendaient. Au réveil, la colère ayant diminué, elle prit conscience du pétrin dans lequel elle s'était fourrée. Découcher deux nuits d'affilée pour une histoire d'aspirateur ne lui apparaissait plus comme une idée de génie. Cela dit, il y avait tout de même des limites à respecter. Comme celle de gifler sa fille. Après ça, impossible de faire la paix. Elle était bien décidée à appliquer la stratégie de l'huître.

Cette stratégie frappa un mur lorsque Alex réalisa que sa mère, contrairement à son habitude, avait adopté une tactique similaire. Elle faisait comme si sa fille n'existait pas, l'ignorant avec une froideur à glacer le dos lorsqu'elles se croisaient dans l'appartement. C'était un jeu inhabituel, mais Alex ne broncha pas. Elle mangeait dans sa chambre, vidait les poches de sa mère, sortait sans demander la permission. Elle rentrait tout de même avant minuit afin de ne pas empirer son cas. La tension était à son comble. Une fois de plus, Mireille écopait.

Alors qu'Alex ne voyait plus d'issue possible à la crise, une solution inespérée se présenta sur un plateau d'argent. Il devait être minuit passé quand Alex entendit le cri de sa mère. Elle appelait Mireille. L'appartement s'anima. Des portes d'armoires qui claquent, de l'eau qui coule, un remue-ménage dans la salle de bain, puis des plaintes et des chuchotements.

Mireille cogna à sa porte.

— Maman ne va pas bien. Elle a mal au ventre.

— Ça va passer, Mireille, ne t'inquiète pas.

— Non! C'est sérieux. Elle a le front moite et elle pleure. C'est à cause de toi.

Elle ne dit rien. Sa sœur pouvait parfois être une vraie éponge, absorbant et régurgitant tout le venin de sa mère comme une automate.

— Veux-tu rester avec moi? lui demanda-t-elle en prenant sur elle-même.

Mireille se roula en boule sur le lit sans rien dire. À peine quelques minutes plus tard, elle dormait profondément. Alex, qui n'avait pas réfléchi à cette éventualité, se retrouvait maintenant à partager son lit avec une petite puce grouillante qui grinçait des dents. Le matelas qui crissait, les secousses et, surtout, la respiration ronflante de sa sœur lui étaient insupportables. Ces sons lui rappelaient l'époque pas si lointaine où elles partageaient la même chambre. Elle tenait à son espace vital et se sentait rapidement envahie. Sans ménagement, elle retira l'oreiller sur lequel sa sœur dormait et se l'enfonça sur l'oreille.

Le soleil était à peine levé lorsqu'elle prit conscience d'une activité inhabituelle dans la maison. Sa sœur faisait l'étoile à ses côtés. Par la porte entrebâillée, elle aperçut sa mère qui enfilait ses chaussures avec peine. Le teint blême, elle soutenait son dos d'une main en poussant des couinements de douleur.

— J'attends le taxi pour me rendre à l'urgence, lui annonça-t-elle dans un souffle. Je te confie Mireille.

Elle partit sans rien ajouter. Incapable de se rendormir, Alex demeura immobile dans son lit. Un pincement au cœur, bien familier, accompagnait ses pensées. Et si c'était grave, cette fois-ci? Ce n'était pourtant pas la première fois que sa mère tirait la sonnette d'alarme. Il n'y avait pas lieu de s'émouvoir, se disait-elle, tout en se sentant un tout petit peu responsable de la situation.

L'incertitude dura tout l'avant-midi, jusqu'à ce que sa mère appelle pour confirmer qu'elle était réellement malade. Un épisode d'infection rénale. Elle en avait pour quatre nuits à l'hôpital. Alex se calma les nerfs. Oscillant entre la culpabilité, l'empathie et l'excitation, elle empila les affaires de sa mère et appela un taxi.

Allongée sur une civière, Nora se fondait dans le décor. Un corps anonyme dans une jaquette usée. Un cri affolé leur parvint du fond du corridor. Une odeur d'antiseptique, de médicaments et d'aliments plastifiés piqua les narines d'Alex, qui préféra respirer par la bouche.

Contrairement à sa mère, elle avait horreur des hôpitaux. L'air vicié et les patients au teint blême la répugnaient. Mireille, qui ne s'embêtait pas avec ces désagréments, fonça tout droit sur la civière. De là également provenait

une grande partie de l'inconfort d'Alex. De ce rapport malsain qu'entretenait sa mère avec la maladie. C'est que la maladie exacerbait avec brio son penchant pour le mélodrame et l'hôpital ne faisait qu'ajouter de la crédibilité à son numéro qui en manquait souvent. Alitée, un soluté relié à son bras, elle pouvait enfin se morfondre à sa guise. Lorsque Nora avait mal, sa voix changeait de registre, devenait enfantine, une façon de signifier que la douleur était vive, mais qu'elle faisait tout ce qui était en son pouvoir pour surmonter l'épreuve avec dignité. Tout cela aurait pu être d'une efficacité redoutable si ce n'était du surdosage qui finissait par la trahir.

Sa fille s'approcha d'elle et lui offrit sa main.

Suivit un récit détaillé de son infection. L'occasion parfaite pour sortir le jargon médical. Alex cessa d'écouter. Et elle eut envie de rire. Au prix de gros efforts, elle réussit à conserver une mine consternée. Le jeu en valait la chandelle.

— J'ai appelé ma sœur Catherine pour qu'elle s'occupe de vous, mais elle ne pouvait pas se libérer avant demain. Alex, ça veut dire que tu es responsable de ta sœur ce soir. Je t'en prie, ma chérie, agis comme une grande, d'accord? Maman a besoin de toi.

L'occasion était trop belle! Elle se plia à toutes les requêtes de sa mère tout en jubillant intérieurement. Il fallait maintenant rassurer Mireille, qui avait les yeux embués.

— Ne t'en fais pas, Mimi. Tu connais maman. Ce n'est pas ça qui va l'achever.

Et avant qu'elle n'ait le temps de protester, Alex, qui n'avait aucune envie de se faire saper le moral, lui promit que tout irait bien.

Sitôt de retour, Alex ameuta Charlie, Gaëlle, puis, après hésitation, Béa. Cette dernière déclina l'invitation de son amie pour cause de gardiennage.

— Amène ta sœur. Mireille sera contente, proposa Alex.

Béa répliqua que ce n'était pas un plan responsable. Alex se mordit les lèvres pour ne pas répondre. Le ton moralisateur de son amie commençait à lui taper sur les nerfs.

Gaëlle débarqua la première avec une proposition. Son cousin avait une réserve de champignons magiques. Il suffisait de passer les chercher chez lui.

Prénommé Gaston, le cousin de Gaëlle habitait rue Lejeune. En réalité, une ruelle qui abritait le parfait repaire pour son commerce. On y pénétrait par un escalier en forme de colimaçon et à la peinture écaillée. L'endroit collait à l'image qu'Alex s'en était faite. Des plantes vertes poussaient grassement sur les surfaces planes de l'appartement. Une table recouverte d'un dessin psychédélique, une chaise en bois, une autre en métal et une troisième en osier. Deux chats poilus, un parfum d'encens et des affiches de Bob Marley complétaient le tableau.

Gaston était grand, chevelu et se mouvait avec une infinie lenteur. À moitié dévêtu, il offrit à Mireille de s'installer sur les coussins du salon et de se servir dans la bibliothèque. La petite sœur hésitait, soupçonnant avec raison qu'on souhaitait la voir disparaître.

— Qu'est-ce que tu vas faire? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Rien, répondit Alex en lui promettant qu'elle n'en avait pas pour longtemps.

Gaston renchérit avec un sourire narquois: «Je prépare une infusion et je vous laisse partir.»

Inutile de préciser qu'Alex était morte de gêne. Encore ce fameux complexe de l'imposteur. Les remises en question étaient devenues une habitude. Évidemment, Charlie participait à la discussion avec nonchalance, interrogeant Gaston sur son commerce. Alex opta pour le silence. Mieux valait ne rien dire que de débiter un tas d'âneries qu'elle regretterait par la suite. Gaston déposa trois tasses fumantes sur la table.

— Je vous préviens, le goût n'est pas fameux. Buvez lentement et soyez vigilantes. C'est fort.

L'infusion avait effectivement un goût infect et Alex eut un mal fou à faire descendre le liquide au fond de sa gorge. Mireille, qui s'était dégênée, avait rejoint la table et posait maintenant un tas de questions embarrassantes. Il était temps de partir.

Rien ne se passa sur le chemin du retour, ni à l'appartement, où Gaëlle annonça, comme si cela allait de soi, qu'elle avait invité les Picard. Nouvelle qui fut accueillie de façon mitigée par Alex. Elle eut le temps de commander une pizza, de la manger et d'installer sa sœur devant un film

dans la chambre de leur mère avant que les premiers signaux n'apparaissent.

En entendant la sonnette, elle prit conscience de l'altération de ses sens. Elle regarda les jumeaux s'introduire dans l'appartement, une caisse de vingt-quatre à la main. Puis Julien arriva accompagné d'un couple d'inconnus. Ça commençait à ressembler à un party, mais Alex n'était plus en mesure de réagir adéquatement. En fait, elle avait la désagréable sensation d'être ensevelie sous une tonne de béton. Impossible de bouger ni même de parler. Ni de penser, d'ailleurs.

Comme si elle était à l'extérieur d'elle-même, spectatrice d'une réalité distordue, ses idées prenaient forme avec mollesse, si lentement qu'elle n'arrivait pas à en saisir le sens, ni même à se rappeler ce à quoi elle pensait une seconde plus tôt. Un cerveau de poisson rouge.

Quelqu'un vint s'asseoir à côté d'elle. De la chaleur émanait d'un corps à proximité, mais elle n'arrivait pas à bouger la tête pour voir qui était là. On lui prit la main. Une voix familière. La voix de Charlie, décida-t-elle. Au bout de trois répétitions, Alex décoda la formule.

— C'est trop fort, ce truc.

Un moment plus tard:

— Ta sœur boit de la bière.

Effectivement, en alignant son regard sur la cuisine, Alex aperçut Mimi assise sur les genoux de Mathieu. Mais elle ne pouvait absolument rien faire. Elle réussit à articuler un faible: «Je ne me sens pas très bien.»

Alex passait un mauvais moment. Rien de connu sur le terrain de l'intoxication. Aucun fou rire. Que des vertiges, des hallucinations et une lourdeur paralysante. «Il faut que je me lève», parvint-elle à prononcer. Rien ne se passa avant de longues minutes.

Quelqu'un tenta de l'aider. Possiblement Julien. La position verticale ne lui fit aucun bien. Elle sentit qu'on la guidait vers sa chambre. On lui posait des questions, mais elle ne pouvait pas répondre. Elle allait vomir. C'était une certitude. Pourvu qu'elle parvienne à la salle de bain avant que la chose ne se produise.

Tant bien que mal, Alex changea de cap. Affalée sur le plancher de la salle de bain, ce fut le déluge. Son front reposait à même la cuvette des

toilettes. C'était dégueulasse, mais nécessaire. Trop étourdie pour même penser à se lever. Il fallait d'abord que la sensation d'apesanteur passe. Dormir. Sur la toilette. C'est tout ce à quoi elle pouvait penser. Et elle perdit la carte.

Elle se réveilla le lendemain matin avec le pire mal de tête de toute sa vie. Une enclume sur les épaules. Lentement, elle tenta de s'inspecter. Ses vêtements et ses cheveux puaient. Sa bouche était pâteuse et elle avait besoin d'un verre d'eau. Justement, il y en avait un sur sa table de chevet, posé à côté d'un grand bol en acier inoxydable intact et d'un rouleau de papier de toilette. Elle but le verre d'eau à petites gorgées prudentes.

— Eh bien, tu nous as fait peur hier!

Vision d'horreur. Un Julien en sous-vêtements émergea de sous les couvertures. Elle avait beau être habillée comme la veille, de sales images se matérialisaient dans sa tête. Images qu'elle eut vite fait de chasser en secouant la tête, ce qui réactiva les martèlements dans sa boîte crânienne.

Tout fringant, Julien lui raconta sa version des événements. Charlie et Gaëlle avaient aussi passé une soirée misérable. Toutes trois avaient été malades et récupéraient chacune dans un coin de l'appartement. En expert, il lui expliqua que, consommée en infusion, la drogue passait par le système digestif qui en décuplait les effets, d'où le *bad trip*.

— Il fallait me consulter avant d'aller voir la concurrence, ajouta-t-il, l'orgueil froissé.

Alex n'était pas au bout de ses peines. Mireille la bombardait de questions. Leur tante venait d'appeler pour prévenir qu'elle avait du retard, mais qu'elle serait là en début d'après-midi. Et il était déjà midi. L'appartement était dans un état lamentable. Apparemment, il y avait véritablement eu un party chez elle. Seul point réconfortant, à part Charlie, Gaëlle et Julien, personne d'autre ne s'était incrusté.

Tout ce beau monde avait dû être repoussé par le siège de la salle de bain et les odeurs de vomi. Sans compter le bruit que ça avait dû faire. Alex était dégoûtée, mais n'avait pas le temps de s'apitoyer. Il fallait ranger et vite. Tout d'abord, aérer l'appartement. Elle ouvrit toutes les fenêtres de la maison et se sentit de nouveau sur le point de défaillir. À partir de là, Julien

mena le reste des opérations. Finalement, il y avait du bon dans ce drôle de bonhomme.

Restait à acheter le silence de Mireille, qui avait flairé la bonne affaire. Sous la menace, Alex céda son iPod pour un mois et promit de l'amener à La Ronde. Elle se séchait les cheveux lorsqu'elle entendit la voix de sa tante Catherine. En la voyant, cette dernière fronça les sourcils :

— Tu es verte comme un cadavre !

Catherine était la plus jeune des sœurs de sa mère. La plus belle et la plus relax aussi. Alex aurait bien aimé l'avoir comme mère. Surtout qu'on les comparait souvent l'une à l'autre. Sans peine, Catherine lui tira les vers du nez et Alex lui raconta sa mésaventure. Cela lui valut quelques éclats de rire, mais zéro représailles. À peine trois questions sur son teint verdâtre. Sans plus. Catherine ne s'empêtrait pas dans des parodies autoritaires, préférant miser sur la complicité qui l'unissait à sa nièce.

Les jours suivants se déroulèrent dans le calme. Une soirée au cinéma, une autre entre filles où Alex présenta ses amies à sa tante, et une dernière, tranquille, devant la télé. Petit temps d'arrêt dans la vie d'Alex. Le retour de sa mère se fit sans écueil. Catherine était allée la chercher à l'hôpital. Deux semaines d'antibiotiques et de repos. Après réflexion, Alex réalisa que tant que sa mère avait besoin que l'on s'occupe d'elle, la situation pouvait être gérée sans débordement. Bref, c'est quand elle se mettait à jouer à l'adulte que ça tournait au vinaigre.

Catherine accompagna Alex et Mireille à l'épicerie. Une activité qui changeait de l'habituel ravitaillement à la pièce. De temps à autre, il arrivait que Nora prépare un rôti de porc, un jambon à l'ananas ou une sauce à spaghetti, plats qu'elles devaient ensuite se taper plusieurs jours d'affilée. Mais il n'était pas rare que le souper se limite à un bol de crème de blé accompagné de pain aux œufs acheté à la boulangerie portugaise du coin.

Sur le chemin du retour, Catherine se fit plus sérieuse et sonda Alex. «Ça ira», répondit cette dernière qui, après ces quatre jours de tranquillité, était disposée à faire des efforts. Catherine promit de passer les voir bientôt. Elle aida les deux sœurs à décharger la voiture, mit une lasagne au four, donna quelques instructions, embrassa tout le monde et s'en retourna s'occuper de sa propre vie.

La mère d'Alex se ménageait, passant le plus clair de son temps en position horizontale. Elle avait perdu quelques kilos, ce qui l'encourageait à s'exhiber de plus belle. Les antibiotiques lui causaient des dérangements intestinaux qu'elle soignait avec d'autres médicaments qu'Alex allait chercher à la pharmacie. Tout ce temps passé au lit affectait son dos. La douleur était revenue et sa mère envisageait une injection de cortisone. La maladie avait envahi la maison, avec pour seul avantage celui de noyer les querelles. Tout ça en plein mois d'août.

Alex trouvait que les responsabilités s'accumulaient, que l'été tirait à sa fin et qu'elle avait mieux à faire que de s'occuper de sa mère et de sa sœur. Le frigo avait beau regorger de nourriture, il fallait en faire quelque chose. Assembler les aliments pour qu'ils prennent la forme d'un repas était plus compliqué que prévu et elle se retrouvait souvent à demander vingt dollars à sa mère pour commander une pizza ou du poulet. Au moins, Nora se montrait accommodante.

Alex saisissait chaque occasion de sortir de la maison, même en pleine nuit, pour courir chez les Picard, où elle se défoulait en fumant. Avec modération, tout de même, parce qu'elle redoutait un délire comme celui provoqué par les champignons. Un soir, elle avait quand même poussé la dose et s'était endormie sur le divan. Au retour d'Alex, sa mère n'avait rien dit, se contentant de la regarder avec ses yeux piteux, ce qui, à vrai dire, était presque pire.

OceanofPDF.com

MAGOG

Alors que Nora émergeait de sa maladie, Alex reçut un appel d’outre-mer.

— J’ai une surprise pour toi, lui annonça son père avec entrain. Je dois assister à un colloque à Ottawa et j’en ai profité pour prendre une semaine de vacances. Prépare tes valises, je t’emmène à la campagne!

— Youhou!

Alex feignait l’enthousiasme. La visite de son père, qu’elle n’avait pas vu depuis neuf mois, la rendait bien évidemment heureuse. Mais elle ne pouvait s’empêcher de trouver qu’une semaine entière à végéter dans un chalet à Magog en compagnie de son oncle et de sa tante, à ne rien faire d’autre que du pédalo, était du pur gaspillage. Surtout qu’il s’agissait de sa toute dernière semaine de vacances avant la rentrée scolaire.

Elle s’apprêtait à sortir attendre son père sur le trottoir lorsqu’elle entendit la voix de sa mère qui l’appelait.

— Quoi encore? demanda Alex, qui sentait sa mère sur le point d’éclater.

Cette dernière se mettait toujours dans de drôles d’états lorsqu’il était question du père d’Alex. Elle devenait nerveuse et prenait ses grands airs. À cette agitation s’ajoutait une couche d’angoisse. Abandonnée par sa fille alors qu’elle se remettait à peine d’une infection rénale. La pauvre!

— Tu remettras ça à ton père, lui dit-elle en lui tendant une lettre cachetée.

Elle fourra la lettre dans son sac à dos et salua sa mère sans cérémonie.

— J’espère qu’il ne m’arrivera rien, glissa-t-elle en dernier recours.

Son père l’attendait dans une voiture de location stationnée devant la maison. Il ouvrit la portière et marcha rapidement vers sa fille, qu’il serra gauchement dans ses bras. Alex l’adorait. Il incarnait pour elle le pragmatisme, la franchise et l’intelligence. Un être droit et réfléchi, animé par des principes immuables. Pour ces raisons et parce qu’il représentait l’extrême opposé de sa mère, il l’intimidait un peu. Les contacts physiques

entre eux étaient souvent maladroits et empressés, surtout en l'absence de Maryse, qui savait détendre l'atmosphère.

Il lui annonça tout de go qu'il s'apprêtait à déménager au Togo. Il avait obtenu un poste dans un autre pays de l'Afrique de l'Ouest. Un pays qu'Alex connaissait déjà, même si elle n'en gardait aucun souvenir. Le pays où elle était née. Cela remontait à l'époque lointaine et brève où ses parents étaient mariés. Que ces deux-là aient déjà consenti à vivre sous un même toit demeurait un mystère pour elle. D'ailleurs, eux-mêmes semblaient avoir rayé de leur mémoire respective de longs pans de leur vie commune. Les histoires d'enfance d'Alex étaient ainsi tissées d'incongruités. L'exemple le plus probant était le désaccord au sujet de l'heure de sa naissance. Pour l'un, elle avait poussé son premier cri aux aurores, alors que pour l'autre, elle était arrivée à l'heure de l'apéro! C'était à se demander si elle n'avait pas été adoptée, ce qui aurait expliqué bien des choses.

Enfin, son père poursuivit avec émotion, lui expliquant qu'il allait habiter le même quartier; que, si elle le désirait, elle pouvait revenir vivre avec lui; qu'il lui ferait visiter la maison de son enfance, etc. Voyant qu'elle s'était raidie sur son siège d'auto, il changea de sujet.

Il fit la conversation jusqu'à Magog, où les attendaient l'oncle d'Alex, Baptiste, et sa femme, Céline. Un bouchon de champagne vola dans les airs et Alex se retrouva avec une flûte pétillante à la main. Les bulles aidant, elle se détendit peu à peu. Son père sortit son ordinateur de son sac pour leur montrer les dernières photos de famille. Incroyable comme Lucas avait grandi en si peu de temps. Ses petites boucles blondes avaient poussé et sortaient de sa casquette en couettes rebelles. Sur d'autres photos, il courait, nu, derrière les poulets qui picoraient le jardin.

Alex fut submergée par une vague de tristesse. Une de ces vagues de fond qui vous prennent par surprise et vous éloignent du rivage. Comment fait-on, à quatorze ans, pour lutter contre pareil écartèlement? La jeune fille, qui demeurait sans réponse devant cette question existentielle, sentit la menace des larmes lui monter aux yeux et réalisa, avec horreur, que son père l'observait. Elle avala en vitesse une rasade de bulles pour diluer l'émotion. Le champagne lui piqua légèrement la gorge, dissipant du même coup la vague de fond.

Une pile de draps et de couvertures entre les mains, Céline l'accompagna dans le bureau qui servait de chambre d'invités. Le divan-lit poussa un grincement, rappelant à Alex les nuits où elle avait dormi dans cette pièce, bercée par le ronronnement de l'ordinateur et l'odeur poussiéreuse des livres. Un parfum d'enfance, de vacances de Noël et de jeux dans les bois lui effleura les narines. Rendue nostalgique par le champagne, elle inspira profondément en regardant sa tante lisser le drap à carreaux élimé. En fouillant dans son sac à la recherche de son cahier à dessin, elle fit tomber la lettre que sa mère lui avait remise et alla directement la donner à son père: «Tiens, cadeau de maman», dit-elle avec un sourire en coin. Son père soupira en se saisissant de la lettre.

À vingt-deux heures trente tapantes, une fois la première portion du journal télévisé terminée, le silence tomba. Allongée sous les couvertures, les yeux grands ouverts, Alex commença à échafauder un plan pour que Charlie vienne lui tenir compagnie. C'était bien beau, la campagne et les souvenirs d'enfance, mais ce serait encore mieux à deux. Elle rassembla tous les arguments susceptibles de faire plier son père.

Le lendemain midi, après avoir débarrassé la table – élément clé de sa stratégie – elle débatta son argumentaire. Sans succès. Son père se montra intraitable, répondant de façon résolue que c'était non négociable. Phrase bien à lui qui signifiait que ce n'était pas la peine d'insister. La semaine serait longue, pensa-t-elle en regardant son oncle ronfler dans son fauteuil pendant que Céline profitait du soleil sur la terrasse. Son père retourna à ses journaux.

En grignotant un reste de tarte dans la cuisine, Alex repéra la lettre de sa mère, qui dépassait des pages d'un roman. Ledit roman traînait sur le comptoir, à deux doigts de sa main. Personne ne faisait attention à elle, ce qu'elle interpréta comme un signe. D'un geste rapide, elle s'empara du roman et courut au lac pour entreprendre sa lecture. Merde! Encore cette écriture en pattes de mouche. Sa mère pourrait faire un effort pour se mettre à l'ordinateur, pensa Alex en tentant de déchiffrer les premières lignes de la missive.

Bonjour Émile,

Je suis bien désolée de l'état de notre communication. Je ne pense qu'à l'autre jour, lorsque tu as téléphoné pour parler à Alexandra: même pas un minimum de politesse. Tu n'as même pas su me dire «Bonjour». Arrête tes bouderies d'enfant frustré! Nous sommes des adultes responsables qui aimons notre fille et en prenons soin du mieux que nous le pouvons.

Parle pour toi, pesta Alex, avant de poursuivre le décryptage.

Moi aussi je peux t'en vouloir. Émile, la vie nous apporte des situations que nous n'avons pas toujours choisies. La haine et le mépris sont néfastes. Garder rancune n'apporte strictement rien de positif. Je veux te parler avec humanité, pour ne pas dire avec amitié. Je souhaite profondément et sincèrement que nous établissions une communication minimale pour le bien-être d'Alexandra.

Et ici, je vais te faire un rapport de son comportement. Il n'est pas joli. Sans doute penseras-tu que j'exagère, que je suis émotive, voire folle; n'empêche que je suis sa mère et que je le serai toujours. Alexandra a passé une bonne année scolaire sans faire beaucoup d'efforts. En habitant le quartier Notre-Dame-de-Grâce, elle se plaignait que nous demeurions trop loin et que cela l'empêchait de rentrer à des heures raisonnables. Elle a demandé à déménager sur le Plateau-Mont-Royal pour se rapprocher de son groupe d'amis. Elle voulait sa chambre, un lit double, une chaîne stéréo, un ordinateur, etc. J'ai pourvu à toutes ses demandes, à l'exception du cellulaire, pour les raisons que tu connais.

À la suite de notre installation ici, dans un beau logement, son comportement a empiré. Aucune participation aux tâches de la maison. Elle tient sa chambre sale et en désordre, couchant directement sur le matelas... et je ne manque pas de draps. Elle sort constamment et rentre à une heure, deux heures du matin, sinon plus tard... quand elle rentre. Elle fume du pot, du hash, prend de la drogue dure. Elle boit trop. Elle me vole de l'argent et des cigarettes, malgré mon interdiction de fumer.

Alex dut s'arrêter, tellement elle fulminait. Il n'y avait plus de doute possible, sa mère fouillait dans ses affaires!

Elle ne fait aucune activité sportive ni spirituelle, ne lit pas, n'écrit pas, passe son temps à vacher et à téléphoner quand elle est à la maison. Elle se nourrit très mal et a été malade plusieurs fois: six infections depuis décembre. En mars, elle a été dispensée de ses examens parce qu'elle était malade comme un chien: pharyngite et début de pneumonie. Alexandra a aussi de sérieux problèmes au cou. Elle a une scoliose et voit un excellent chiropraticien toutes les semaines. À 35 \$ la visite, il faudrait que tu fasses ta part.

Troisième interruption. Qu'est-ce que c'était que ces conneries? Alex n'avait jamais mis les pieds chez un quelconque «chiro».

Je lui ai souvent parlé, mais elle est fermée comme une huître. On s'est chicanées deux fois, les deux fois où elle m'a traitée de folle. Tu vois comment elle me parle. Émile, je suis inquiète pour notre fille. J'aimerais tant qu'elle vive une adolescence saine. Je l'aime et quand je la sais au parc La Fontaine à des heures indues... je n'aime pas ça. Et avec ce qu'elle consomme...

Il est certain qu'un des problèmes d'Alexandra vient de l'état de notre relation. Alors, je te demande d'effacer toutes nos vieilles histoires. Allons de l'avant pour notre enfant. Tu sais, je préférerais de beaucoup que tu restes à Montréal. Alexandra a besoin de nous deux. Je te demande aussi de m'appuyer et de me respecter devant notre fille. Bien que je ne sois pas parfaite et que ma vie ne soit pas toujours facile, je fais mon possible pour prendre soin de mes enfants avec amour et responsabilité.

D'ailleurs, voilà près de neuf mois que j'assume entièrement les besoins d'Alexandra. Je n'en peux plus. Actuellement, je suis sans emploi et, dernièrement, j'ai été très souffrante. J'ai véritablement besoin d'une pension alimentaire que je puisse gérer moi-même, sans l'intermédiaire de ta sœur. Cette pension servira exclusivement aux besoins d'Alexandra. Je voudrais m'entendre directement avec toi,

mais si je n'obtiens pas de réponse, je serai forcée d'avoir recours aux tribunaux... Je compte sur ta collaboration le plus rapidement possible. Ce sujet angoisse notre fille.

Signé: Nora Noël. Grotesque.

Tout ce beau charabia pour en arriver là. Un dédale peu subtil d'infamies pour, au final, quémander de l'argent. De un, Alex aurait étripé sa mère sur-le-champ pour tous les mensonges contenus dans la lettre. C'était d'autant plus énervant qu'elle venait de passer deux semaines à son chevet. De deux, impossible de ne pas se sentir bassement utilisée. La vérité étant qu'elle servait d'appât pour les magouilles de sa fainéante de mère qui aurait pu, si elle avait été un tantinet normale, envisager de trouver un travail et surtout de le garder.

Ce n'était pas la première fois qu'Alex était ainsi manipulée. Elle se rappelait encore la honte éprouvée lorsque sa mère avait tenté de négocier au tribunal l'achat d'un nouveau mobilier de chambre à coucher et d'une télévision à écran plat. Requête loufoque et ô combien humiliante qui avait été repoussée du revers de la main par le juge, mais qui était demeurée dans les annales familiales.

Évidemment, le père d'Alex n'était pas dupe. Il avait demandé la garde partagée d'Alex justement pour mettre fin aux détournements de fonds. Depuis son retour à Montréal, Alex avait son propre compte bancaire, dans lequel son père effectuait des virements mensuels. Tante Margot, la sœur de son père, s'occupait des dépenses plus substantielles. L'arrangement convenait parfaitement à Alex, mais pas à sa mère qui, selon toute apparence, était prête à tout pour mettre la main sur un petit supplément.

C'était ça, finalement, qui faisait le plus mal: la honte qui grossissait sans cesse et qui la suivait partout. La honte de sa mère. Car sur papier, il était évident que quelque chose ne tournait pas rond. Dès les premières phrases adressées à son père, le ton était donné. Cela la plongeait dans un profond malaise. Par-dessus tout, il y avait cette peur inavouable d'être comparée à sa mère et, au fond, de lui ressembler, ne serait-ce qu'un tout petit peu. Ce sentiment avait tendance à prendre de l'ampleur en présence de son père

qui, c'est du moins ce qu'elle suspectait, guettait chez elle la moindre faille, prêt à se jeter dessus pour la colmater.

En ne prenant pas ce foutu avion qui devait la ramener sagement à Niamey, Alex avait ravivé cette tension. Non seulement elle avait bravé son père et envoyé valser leur entente, mais elle avait agi sur le coup de l'impulsion, exactement comme sa mère l'aurait fait. Et ça, c'était difficile à justifier. Aux yeux de son père tout comme à ses propres yeux. Quoi qu'elle dise, Alex n'arrivait pas à faire oublier la désertion. Elle ne regrettait pas d'être restée à Montréal, mais elle aurait préféré un changement de trajectoire plus harmonieux.

En serrant les dents, elle remonta la côte qui menait au chalet. Son père était assis au même endroit. Il abaissa son journal:

— Alex, est-ce que c'est toi qui as pris mon livre avec la lettre de ta mère?

Merde! Comme il la regardait droit dans les yeux, il était impossible de détourner la tête. Son père avait le don de la mettre au pied du mur. Elle devait dire la vérité.

— Je n'avais pas vu que la lettre de maman s'y trouvait, répondit-elle en pensant acheter la paix avec cette demi-vérité.

— Tu l'as lue? demanda-t-il sans détour.

— Oui...

— Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas demandé la permission?

Toujours ce regard qui vous transperce.

— Je sais, j'aurais dû. Je suis désolée, papa.

— En tout cas, tu ne pourras pas me dire que tout va bien dans le meilleur des mondes. Je ne suis pas fou, Alex. N'importe quel parent sensé s'inquiéterait pour bien moins que ça. Ce que tu vis avec ta mère et à l'école, ça n'a rien de normal pour une fille de ton âge.

Contrairement à sa mère, il s'exprimait de façon posée, énonçant chaque mot clairement avec sa voix d'homme, forçant Alex à rester calme et rationnelle. À bien y penser, il était plus facile de contrecarrer les attaques de sa mère. Il suffisait de crier ou de tourner les talons en prenant soin de faire claquer une porte avec conviction. Le geste venait naturellement, souvent avant même qu'elle n'ait le temps d'y réfléchir. Alors que devant

cet argumentaire mesuré, Alex devait faire face à la musique et rationaliser ses émotions.

Devant l'impossibilité de repousser davantage la discussion, elle nuança du mieux qu'elle put la situation, admettant tout de même que la relation avec sa mère n'était pas au beau fixe, mais qu'elle se sentait suffisamment forte et mature pour traverser sa troisième secondaire. «Mature», voilà un mot qui devait plaire à son père. Elle en plaça d'autres, des comme ça, dans la conversation: «responsable», «à mon affaire», «studieuse»!

Il ne la lâcha pas des yeux tout en demeurant silencieux pendant de longues secondes, une fois qu'elle eut achevé son plaidoyer. Après un soupir, dans lequel Alex décela un mélange de colère et de chagrin, il finit par conclure: «Désolé, mais je n'arrive pas à te croire.» Ouch! Elle sentit son cœur se contracter. Il poursuivit sans ménagement: «Ma confiance en toi est ébranlée et je ne sais plus quoi faire pour te faire entendre raison.» Nouveau silence oppressant.

— Contrairement à ce que tu sembles penser, les choses ne vont pas s'arranger d'elles-mêmes. Au contraire. Je ne vois pas comment ça pourrait aller mieux avec ta mère, et ta maturité n'a rien à voir là-dedans. Ce n'est tout simplement pas ton rôle d'être responsable de ta mère. L'Afrique, ce n'est peut-être pas l'idéal, mais au moins, tu y trouverais une vie de famille stable.

Son rabat-joie de père attendait une réponse tout en continuant à l'observer avec sérieux. Alex était dans l'impossibilité de parler. Trop d'émotions bataillaient en elle. Résigné, il reprit la parole: «Je ne peux évidemment pas te forcer, mais je repars avec beaucoup d'inquiétude. On va devoir reparler de tout ça en décembre.» L'échange était clos.

Elle retourna dans le bureau, penaude. Le reste de la semaine passa lentement. La pluie la confina deux jours entiers entre les murs du chalet, où flottaient encore les reproches et les préoccupations de son père. Des chuchotements captés ici et là contribuaient à maintenir l'impression qu'un complot se montait contre elle. Alex oscillait entre une vaste gamme d'émotions dont la plus imposante, dans les circonstances, demeurait l'ennui, suivi de près par l'irritation. Chaque repas était accompagné de l'obligation de mettre la table et de laver la vaisselle, tâches qu'elle

accomplissait en maugréant. Il y avait tout de même certains avantages à vivre avec une mère brouillonne.

Pour sa dernière soirée au chalet, on servit un gigot d'agneau avec gratin dauphinois et haricots verts. Chaque bouchée était graciée d'interminables appréciations. Un véritable supplice pour Alex, qui aurait franchement préféré manger en paix devant le téléviseur. Évidemment, personne ne se donnait la peine de lui demander son opinion, songea-t-elle en regardant les minutes s'écouler sur l'horloge de la salle à manger. Jusqu'à ce que sa tante pose sur la table un gigantesque gâteau au fromage croulant sous un coulis rouge vermeil et une avalanche de petits fruits. Émotion intense au plexus solaire suivie d'une sensation d'humidité dans les yeux.

Mais qu'est-ce qui m'arrive? se demanda Alex, incrédule. Une minute plus tôt, elle aurait volontiers assassiné toute la tablée, et voilà qu'elle s'émerveillait devant un banal gâteau. Elle n'était qu'émotions, passant brutalement d'un extrême à l'autre sans aucune forme de transition. De la déprime à l'exaltation en moins d'une fraction de seconde. Évidemment, son changement d'attitude ne passa pas inaperçu et lui valut une remarque énervante de sa tante: «Eh bien! ma belle, si j'avais compris avant que c'était ça le secret pour t'arracher un sourire, j'aurais fait des provisions pour la semaine!» Éclat de rire généralisé et rouge aux joues. Envie soudaine de disparaître sous le plancher.

La semaine se termina enfin. Silence nerveux dans la voiture jusqu'à l'approche du pont Champlain, où son père récapitula point par point ce qu'il attendait d'elle, en insistant sur l'importance de réussir sa troisième secondaire. Il aborda la question des finances. Les virements mensuels sur le compte personnel d'Alex se poursuivraient. Pour le reste, il y avait tante Margot. En aucun cas l'argent ne transiterait par sa mère. Suivirent quelques inquisitions sur les nouvelles fréquentations d'Alex, dont semblait se méfier son père.

Elle rentra chez elle avec le sentiment d'être coincée comme une souris de laboratoire. L'envie d'étriper sa mère ne lui était pas passée, mais après avoir raconté haut et fort qu'elle était capable de gérer la situation, il lui fallait jouer le jeu, au risque d'être rapatriée en Afrique. En contrepartie,

Alex se jura de ne plus rien laisser filtrer. Pour ce qui était du «syndrome de l'huître», sa mère n'avait encore rien vu, se dit-elle.

OceanofPDF.com

SEPT ÉLÉPHANTS D'IVOIRE

Premier jour de la rentrée scolaire. Motivation: zéro. Alex se sentait fatiguée et totalement désintéressée de l'école. La nuit avait été trop courte. Elle était restée tard chez les Picard, qui, eux, n'avaient absolument rien à faire le lendemain matin. Aucun cadran à ajuster à une heure inhumaine. Avec l'accord de leur père, ils prenaient une année sabbatique afin de découvrir ce qui les intéressait dans la vie. La musique revenait souvent dans leur discussion et il était question qu'ils accompagnent leur père dans sa prochaine tournée. Wow!

Même situation pour Gaëlle, qui s'était trouvé du travail dans un salon de coiffure et jonglait avec l'option de s'inscrire à des cours du soir. Restait Alex et Charlie, qui devaient reprendre le chemin balisé du secondaire, endurer le même radotage des professeurs et se taper les potins remâchés des autres élèves. Charlie prenait la chose avec philosophie, elle qui obtenait des scores enviables en se tournant les pouces. Pour Alex, c'était différent. Elle avait l'impression que, quoi qu'elle fasse, c'était perdu d'avance. Elle n'y arriverait pas.

Autre écueil: il lui faudrait affronter Thomas, qu'elle n'avait pas revu depuis le mois de juin. Étrangement, l'idée de se retrouver assise sur un siège de cafétéria entourée de Gaumont, de Thomas, de Béa et de Charlie la mettait dans un drôle d'état. Un peu comme de devoir se retaper un vieux feuilleton pour la centième fois. Quelque chose avait changé dans le courant de l'été et son petit monde, celui dans lequel elle s'était établie à son retour à Montréal, ne correspondait plus à ce qu'elle désirait aujourd'hui. Elle avait soif d'intensité et de changements, ce qui venait fracasser les anciens moules. Le problème, c'est qu'elle avait changé et eux, pas.

Sur ce point, elle se trompait légèrement. À peine arrivée, elle tomba nez à nez avec Thomas. Un Thomas en version améliorée. Le teint hâlé, les cheveux blondis par le soleil, l'air pétant de santé, il portait un t-shirt gris qui laissait voir ses muscles développés. Alex ne s'attendait pas à être

déstabilisée de la sorte. Pas après s'être rapprochée des Picard qui, franchement, appartenaient à une catégorie à part. Ils restèrent interdits l'un en face de l'autre. Puis, Alex retrouva un semblant de sang-froid et passa à l'attaque.

— Tu ne devais pas rester à Chicoutimi pour une course de vélo?

— Annulé, répondit-il de façon succincte.

Annulé. Il n'y avait rien à ajouter et pourtant le silence perdurait. Ils restaient là à attendre en espérant tous deux prolonger le moment, tout en sachant qu'il était inutile de s'interroger sur leur été respectif. Thomas aux yeux doux, familiers, se dit Alex en se remémorant le sentiment de sécurité qu'elle ressentait auprès de lui. Au moment où celui-ci allait ouvrir la bouche, Gaumont surgit bruyamment, faisant sursauter Alex, qui saisit l'occasion pour s'éclipser en prétextant qu'elle allait être en retard, ce qui en vérité était le cadet de ses soucis. Thomas la suivit du regard alors qu'elle se précipitait dans l'escalier menant aux salles de cours.

À partir de là, Thomas ne fit aucune nouvelle tentative de rapprochement. En sortant fumer une cigarette sur l'heure du dîner, Charlie et Alex aperçurent les jumeaux adossés à un arbre bordant la cour d'école. Ils passaient dans le quartier. Alex se sentait observée. Les jumeaux produisaient leur effet, attirant de furtives œillades partout sur leur passage.

En tournant la tête, Alex s'arrêta sur Thomas, qui la fixait de loin. L'échange de regards fut bref, mais lourd de sens. Une certaine tristesse se lisait sur les traits de son visage. Il y avait autre chose aussi, une expression indéfinie de déception. Mais elle était loin. Elle pouvait se tromper. Thomas baissa consciencieusement les yeux et reprit sa conversation avec Gaumont. La cassure était définitive. Alex avait choisi son camp. Sans trop d'assurance, mais sans possibilité de retour en arrière. À partir de là, elle fréquenterait l'école sans plaisir et saisirait chaque occasion de s'éclipser pour se rapprocher des Picard.

Un courriel de son père l'attendait à son retour de l'école. Le déménagement l'occupait à temps plein. Maryse et lui avaient une semaine pour tout boucler, vider la maison, vendre ce qui pouvait être vendu et préparer le déplacement de leurs affaires jusqu'au Togo. Des préparatifs compliqués, lui écrivait son père en guise d'entrée en matière.

Je sais bien que tu n'aimes pas que l'on touche à tes affaires, mais là, tu ne nous as pas laissé le choix. Nous sommes bien obligés d'emballer tes vêtements et de passer à travers tous les papiers, photos, bijoux, flacons, revues et livres qui sont restés dans ta chambre. C'est en faisant les boîtes que j'ai constaté que les éléphants d'ivoire ne sont plus sur ta commode, où tu les rangeais toujours. Est-ce que tu sais où ils sont passés? Je ne voudrais pas quitter le pays sans être rassuré à ce sujet.

Soudaine montée d'anxiété. Ses sept éléphants d'ivoire sculptés à la main. Son père les lui avait offerts pour son septième anniversaire, alors qu'ils voyageaient ensemble au Burkina Faso. C'était à l'occasion de ce voyage qu'Alex avait fait la connaissance de Maryse, qui habitait alors au fin fond de la cambrousse où son père l'avait rencontrée quelques mois plus tôt. L'objectif de ces vacances était également d'éloigner Alex des tracasseries de sa mère, qui traversait une période difficile: quatre déménagements dans la même année, une séparation, aucune perspective d'emploi stable ni, conséquemment, de revenu. Alex se préparait alors à passer l'été à squatter l'atelier que louait sa mère rue Van Horne. Un lieu insalubre. Elle ne se plaignait pas; elle suivait sa mère dans ses pèlerinages, mais elle avait hâte que ça passe.

Ce voyage au bout du monde avec Maryse et son père, c'était une oasis après la traversée du désert. Des moments de pur émerveillement pour la petite fille qu'elle était, qui avaient eu pour effet de balayer tous les soucis dont elle avait plus ou moins conscience. Ils avaient voyagé tous les trois ensemble dans une Renault 5 grise qui avalait les kilomètres de terre battue en cahotant, fenêtres entrouvertes, leurs cheveux emmêlés par le vent. Sur la route entre Lomé et Ouagadougou, Alex avait aperçu, de ses propres yeux, deux vrais de vrais éléphants. Deux énormes masses grises qu'elle avait d'abord prises pour des rochers, jusqu'à ce qu'elles se mettent à bouger avec lourdeur. Mentalement, elle avait photographié la scène dans ses moindres détails, enregistrant même la moiteur qui faisait rosir les joues de Maryse ainsi que les mèches folles qui s'échappaient de son chignon. La voiture s'était arrêtée sur le bas-côté de la route. Son père se tenait debout,

prêt à mitrailler la scène avec son appareil photo. La nature foisonnante était verte de partout. Un premier éléphant avait déplié une patte, puis une seconde, avant de se soulever, imité par un deuxième, plus petit. «Une maman avec son bébé», avait chuchoté Maryse en lui serrant la main. Les éléphants avaient poursuivi leur route sans leur accorder la moindre attention, leur tournant le dos. Et Alex était restée là longtemps, plissant les yeux pour tenter de les apercevoir au loin.

À la veille de leur départ, son père lui avait remis un baluchon coloré à l'intérieur duquel étaient nichés sept petits éléphants d'ivoire. Tous dépareillés, mais appartenant à une même tribu. Elle les avait alignés en ordre de grandeur pour mieux les admirer. Un véritable trésor. Une sorte de gri-gri auquel Alex avait conféré un pouvoir mystique. Elle comprenait qu'il s'agissait d'un cadeau précieux et non d'une bricole achetée à l'aéroport. Son père les avait soigneusement choisis pour elle en souvenir de leur périple. Depuis, les sept éléphants la suivaient partout où elle allait. C'est pourquoi elle n'avait pas hésité à les emballer dans ses valises lors de son départ de Niamey.

Et maintenant, elle réalisait qu'elle n'avait pas la moindre idée d'où ils se trouvaient. À vrai dire, elle n'y avait pas pensé depuis fort longtemps. Elle était presque certaine qu'elle ne les avait pas vus depuis son déménagement sur la rue Roy. Assaillie d'un mauvais pressentiment, elle commença par fouiller sa chambre de fond en comble, ratissant les tiroirs et la garde-robe au grand complet. Aucune trace des éléphants. Alex se rua dans la chambre de sa sœur.

— Mireille, si c'est toi qui as volé mes éléphants, tu es morte! beugla-t-elle.

— Quels éléphants? répliqua Mireille, qui semblait désarçonnée par l'accusation.

Mais Alex connaissait trop bien les talents d'actrice de sa famille pour s'arrêter à cette première réponse.

— Mes sept éléphants d'ivoire, ceux que mon père m'a donnés.

Sans attendre de réponse, elle fonça sur la bibliothèque de sa sœur, ouvrant toutes les boîtes susceptibles de cacher son trésor. Mireille sortit en trombe de sa chambre.

— Alex, arrête, je sais où ils sont, tes éléphants, hurla-t-elle à pleins poumons.

Le cri provenait de la chambre de leur mère.

Les sept éléphants étaient réunis dans un des compartiments du coffre à bijoux de Nora. Une découverte préoccupante. Il devait y avoir une explication. Sa mère avait dû les ranger pour qu'ils ne se perdent pas. Entendant la porte d'entrée s'ouvrir, Alex lova les statuettes au creux de son t-shirt et partit questionner sa mère.

— Maman, qu'est-ce que mes éléphants font dans ton coffre à bijoux?

— Tes éléphants? Voyons Alex, tu sais bien que ces éléphants sont à moi. C'est moi-même qui les ai achetés au marché de Lomé alors que j'étais enceinte de toi. Remets-les immédiatement où tu les as trouvés, veux-tu?

Sa mère avait répondu sans hésiter, en continuant de s'affairer comme si de rien n'était. Elle suspendit son sac à main sur un crochet de la patère, puis retira sa veste de coton.

— Il fait une de ces chaleurs. On se croirait au beau milieu de l'été. Je vais me changer, poursuivit-elle sans accorder plus d'attention à sa fille.

Le dossier était clos.

Alex n'en revenait tout simplement pas. Elle venait d'être dépossédée de son trésor par sa propre mère. Parce qu'il s'agissait bel et bien de ses éléphants à elle. Là-dessus, il n'y avait aucun doute possible. Elle reconnaissait leurs particularités, le ventre bombé du patriarche, la défense fendue de celui du milieu. Alex recompta pour s'assurer qu'il y en avait bien sept, une autre preuve irréfutable en soi. Son père lui avait raconté le long processus de négociation dans lequel il avait dû s'engager pour convaincre l'artisan de lui céder un éléphant de plus, ce qui venait rompre les séries de six qu'il était habitué de vendre.

Le compte était bon, confirmant le mensonge éhonté de la mère d'Alex, cette fabulatrice de haute voltige dont les menteries atteignaient un degré de sophistication tel qu'elle pouvait convaincre les plus sceptiques. Pour y arriver, il fallait qu'elle-même embarque dans le bateau. Alex savait que sa mère mentait; elle savait aussi que, d'une façon très tordue, elle n'en avait même plus conscience. La réalité étant, pour cette dernière, une notion bien abstraite; une notion qu'elle s'amusait à modeler selon ses humeurs. Selon

ce qui l'arrangeait, aussi. On s'aventurait dans le terrain de la folie pure. La situation était tellement irréaliste qu'elle lui enlevait toute capacité d'agir.

Voyant qu'Alex ne bougeait pas, sa mère vint récupérer les éléphants des mains de sa fille. Durant les quelques secondes que dura l'échange, Alex garda son regard braqué sur elle. Une façon de lui dire qu'elle voyait clair dans son jeu. Une fois sa mère repartie, elle s'enferma dans sa chambre sans faire claquer la porte. Elle retourna à l'ordinateur pour répondre à son père.

Les éléphants, je les avais emportés. Tu sais bien que je ne m'en sépare jamais. Mais ils ne sont plus à moi. Maman les a pris. Elle dit qu'ils sont à elle. Que c'est elle-même qui les a achetés à Lomé lorsque vous étiez encore mariés. Il n'y a rien que je puisse faire. Peut-être que l'on pourra en trouver d'autres...

Cette dernière phrase la chagrinait plus que tout. Une nouvelle fratrie d'éléphants ne pourrait remplacer la première et, surtout, effacer ce qui venait d'arriver entre sa mère et elle. Mais, au-delà de la tristesse qui la tourmentait, il y avait aussi cette promesse qu'elle avait faite à son père une semaine plus tôt. Celle que tout irait bien. Qu'elle saurait gérer la situation. Cela l'obligeait à ronger son frein, à mettre le couvercle sur ses frustrations. C'était grave parce que aujourd'hui, elle savait qu'elle avait raison. Que ce n'était pas uniquement son imagination qui lui jouait des tours lorsqu'elle traitait sa mère de folle. Il y avait réellement quelque chose qui n'allait pas avec elle. Une pensée lui martelait la tête en boucle: «Je ne dois jamais être comme ma mère. Jamais!»

RIEN NE VA PLUS

La marmite finit tout de même par éclater. La mère d’Alex avait récidivé avec sa demande de pension alimentaire, demande qui avait, une fois de plus, essuyé un refus catégorique. Elle le prit mal et sauta une coche. L’humiliation de Nora contre la colère ravalée d’Alex.

— Ton père est un vrai sans-cœur, annonça sa mère alors qu’Alex rentrait de l’école.

Voyant qu’elle ne répondait pas, elle enchaîna: «C’est un égoïste de la pire espèce. Il ne réalise pas tout ce que je fais pour toi. Seule. Sans aide. Et pendant ce temps-là, monsieur fait la belle vie au soleil avec chauffeur et cuisinier.»

S’efforçant de garder la tête froide, Alex répondit:

— Maman, pour la centième fois, tes problèmes d’argent ne me regardent pas.

Mais elle était lancée:

— Ça, tu peux le dire. Même que tu te fous éperdument de l’argent. Tu n’as aucune idée de ce que ça veut dire, faire vivre deux enfants, être sans le sou, faire l’épicerie pour que vous ne manquiez de rien.

Alex saisit la balle au bond: «Parlant d’épicerie, ça commence à faire dur. Deux soirs en ligne qu’on mange de la crème de blé et du pain aux œufs. On ne pourrait pas essayer un repas normal, pour une fois?»

— Espèce de sans-cœur! rétorqua Nora, tu es bien la fille de ton père. À partir de maintenant, tu vas devoir surveiller ton comportement et changer tes fréquentations. Je t’interdis de sortir avec ta gang de tordus. Je sais que vous faites l’amour et que le grand brun est un vendeur de drogue.

Là, elle allait trop loin. Alex s’enflamma: «MAMAN! C’est ma vie privée. Ce n’est pas de tes affaires!»

Sa mère était crinquée à bloc: «Ma fille, tu sauras qu’à quatorze ans, on n’a pas de vie privée. C’est moi qui décide ici et je t’avertis, je ne veux plus entendre parler d’eux. Ça suffit, les sorties à n’importe quelle heure du jour

et de la nuit. À partir de maintenant, tu vas te comporter comme une fille de ton âge et obéir à ta mère!»

— Tu disjonctes complètement, cria Alex. Ce sont mes amis. EUX, ILS ME COMPRENNENT!

— Alex, je te le redis une dernière fois et tu as intérêt à m'écouter, sinon...

— Sinon quoi?

— Sinon, tu fais tes valises et tu ne remets plus jamais les pieds ici.

— Tu l'auras voulu.

Alex sortit en claquant la porte et en refoulant l'envie de hurler sa haine. Des images assassines se formaient dans sa tête, la faisant serrer la mâchoire. Ça faisait mal. Un mal de chien. Une envie de tout détruire. D'envoyer promener la terre entière.

Elle avançait à grandes foulées sans direction précise. Tout ce qu'elle voulait, c'était fuir. Mettre des kilomètres entre sa mère et elle. La faire souffrir. Imaginer la tête qu'elle ferait en apprenant qu'elle n'avait plus de fille. Qu'elle se débrouille avec sa mort sur la conscience.

Un crissement de pneus suivi d'un bruit de klaxon la ramena sur terre d'un coup sec. D'un œil abasourdi, elle fixa le pare-chocs d'un taxi immobilisé à moins de cinq centimètres de ses genoux. Un chauffeur hystérique en sortit en l'injuriant. Alex prit alors conscience du froid, du trafic qui ralentissait sur l'avenue des Pins, de son cœur qui battait la chamade et, plus que tout, du sentiment d'être complètement perdue.

La fureur était retombée. À la place, il y avait le vide. Sans même jeter un regard au chauffeur qui continuait de l'invectiver, elle traversa ce qui restait du tronçon de rue et se laissa choir sur le trottoir. Et là, tremblante, elle se mit à pleurer à chaudes larmes. Un grand débordement. Tous ses problèmes s'alignaient, formant une trop grosse somme pour elle. Alex pleurait aussi sa solitude. Le sentiment d'être étrangère à elle-même, minuscule et à bout de souffle sur son carré d'asphalte.

En redressant le torse, elle aperçut la tête du chauffeur qui se tenait accroupi à sa hauteur, l'air ahuri. Il en était presque comique. À défaut d'explications, elle lui adressa un sourire triste. Le monsieur lui tendit un

paquet de mouchoirs. Il avait les doigts tachés de nicotine. Alex accepta les mouchoirs et sécha ses larmes.

Il insista ensuite pour la raccompagner chez elle, l'aida à se relever. Sans réfléchir, Alex lui donna l'adresse de Béa. C'était une décision instinctive parce qu'honnêtement, Béa s'était tenue à distance depuis la rentrée.

Son amie écarquilla les yeux en la voyant.

— Ça ne va pas, articula Alex.

Le chauffeur de taxi se tenait toujours en arrière-plan. Alex lui fit signe de la main et se laissa entraîner à l'intérieur. Béa l'obligea à s'asseoir au salon et recouvrit ses épaules d'une couverture de laine avant de s'éclipser à la cuisine.

Elle revint avec sa mère. La petite sœur de Béa suivait derrière. Alex se remit à pleurer, créant un miniséisme dans la pièce. D'un seul mouvement, les trois filles l'entourèrent, chacune perchée en équilibre sur les bras du fauteuil. Alex reprit pied et put expliquer ce qui lui arrivait, en commençant par le taxi pour ensuite remonter jusqu'au conflit avec sa mère.

Alex passa quelques jours à récupérer chez son amie. La vie y était facile. Rythmée par les rituels quotidiens, les repas autour de la table, les devoirs après l'école. Chaque matin, la mère de Béa se levait à heure fixe, déjeunait avec ses filles et partait travailler. Le bonheur, en comparaison avec les matins chaotiques d'Alex.

Vivre aux côtés de Béa incitait Alex à assister à ses cours avec plus d'assiduité, domaine où elle accusait du retard. Depuis septembre, elle avait saisi chaque occasion de désertier l'école pour passer plus de temps avec les jumeaux, dont l'année sabbatique prenait la forme d'une fête perpétuelle. À l'école, sa concentration était au minimum. Entre l'algèbre, le participe passé et le système digestif des batraciens, elle s'égarait. La tête ailleurs, elle cognait des clous, écrivait son journal, faisait des croquis. Dans ce brouhaha, elle vécut son séjour chez Béa comme des vacances. Une oasis où se poser avant de retourner affronter la tempête.

PSYCHOTHÉRAPIE FAMILIALE

Le vendredi de la semaine suivante, son professeur d'anglais l'informa que la directrice souhaitait la voir. Bon! Alex avait l'habitude.

La directrice l'attendait dans son bureau. Elle affichait une mine sévère. Un air qui contrastait avec son naturel avenant. C'était une femme dévouée qui préférait les méthodes douces aux châtiments. C'est pourquoi elle n'avait pas hésité à accepter Alex en décembre dernier, alors qu'elle débarquait en plein milieu de l'année scolaire. Elle s'était aussi intéressée de près à son intégration. De trop près, songeait souvent Alex.

Cette fois, pourtant, Alex ne voyait pas ce qu'elle avait fait de mal.

— Assieds-toi, Alexandra. J'ai à te parler.

Elle obéit et la directrice enchaîna.

— Je n'irai pas par quatre chemins. Ton dossier est alarmant. En deux mois, tu as accumulé vingt absences et un nombre incalculable de retards. Tes notes sont en chute libre dans toutes les matières, même en anglais! À ce rythme-là, tu ne passeras pas l'année. Ma compréhension a des limites, Alexandra. Je vais devoir intervenir. J'ai d'ailleurs parlé à ta mère, qui m'a fait comprendre que tu traversais une période difficile.

Silence dans la pièce. La directrice reprit.

— Il va tout de même falloir que ça change... Autrement...

Elle ne termina pas sa phrase, fit mine de chercher une information dans son dossier, puis finit par déclarer qu'elle souhaitait qu'Alex rencontre la psychothérapeute de l'école.

— On va commencer par là.

Alex sortit de cet entretien dans un état de confusion. Qu'est-ce que la directrice avait bien pu vouloir insinuer par cet «autrement»? Est-ce qu'elle risquait d'être renvoyée? Elle jongla avec cette possibilité, ne sachant trop si cela l'arrangerait ou pas. Il est certain qu'un renvoi causerait un bordel pas possible à la maison. Elle irait où, après? Et si elle prenait aussi une

année sabbatique? Juste une petite pause pour reprendre le contrôle de sa vie. Une idée qui méritait qu'on s'y arrête.

Elle venait d'arriver devant le bureau de Julia Corbeil, psychothérapeute en milieu scolaire. Alex cogna trois coups et attendit. La porte s'ouvrit sur une femme ronde comme un ballon, qui tanguait sur ses deux jambes. Julia Corbeil souriait à s'en fendre les joues.

— Tu dois être Alexandra. Viens t'installer dans le fauteuil, dit-elle, tout en lui tendant une main dodue.

Alex réprima une envie de détalier au contact de cette paume moite. Julia Corbeil avait une forte propension à transpirer. La sueur s'évaporait de tous les pores de sa peau. Son décolleté, son front ainsi que le dessus de sa lèvre étaient recouverts de fines gouttelettes d'eau. Une vraie marmite fumante!

Une touffe de cheveux frisés encerclait ce drôle de visage. Il aurait été nettement plus facile de se confier à la directrice, songea-t-elle tout en observant les pommettes de Julia Corbeil se couvrir de plaques rouges pendant qu'elle se laissait choir dans une chaise à roulettes.

La psychothérapeute en faisait beaucoup pour la mettre à son aise, gesticulant de façon étourdissante tout en enchaînant les phrases creuses. Alex avait du mal à garder son sérieux. Pour s'aider, elle fixa un point imaginaire entre les yeux porcins de Julia Corbeil. Peine perdue.

En fait, elle songeait à toutes les fois où elle avait dû rencontrer des thérapeutes et autres spécialistes. À huit ans, lorsque sa mère s'était séparée du père de Mireille et qu'elle nageait en plein cauchemar juridique, une première psychologue lui avait demandé de dessiner pour elle. Une séance dont elle gardait un souvenir vague. À dix ans, ce fut le tour de Jean, le psy choisi par son père pour la préparer au procès qui allait décider des droits de garde d'Alex. Un grand monsieur habillé en brun qui l'avait emmenée marcher autour du pâté de maisons pour lui délier la langue.

Un bataillon d'avocats avait aussi tenu à la questionner. Puis, le jour du procès, ce fut le juge en personne. Sa mère, qui ne voulait rien savoir d'une garde partagée, avait flippé. Elle lui avait soufflé des pistes de réponse du genre: «Je tiens à vivre avec ma mère», ou encore, «Je ne veux pas être séparée de ma sœur.» Elle avait fait à sa tête et expliqué au juge qu'elle voulait vivre en garde partagée.

Aux douze ans d’Alex, Jean, le psy, était revenu dans le décor lors des négociations qui avaient précédé son départ pour Niamey, ainsi que l’avocate de sa mère. Étrangement, songea Alex, les femmes en toge étaient omniprésentes dans l’univers de sa mère, qui aimait brandir des menaces de poursuites contre ses adversaires, réels ou fictifs.

Julia Corbeil mit fin aux réflexions d’Alex en éternuant. Un son qui n’était pas sans rappeler celui de l’éléphant qui barrit. C’était maintenant au tour d’Alex de parler, ce qu’elle fit en pensant que cette rencontre pourrait lui être utile. Car ce dont Alex avait le plus besoin en ce moment, c’était un long congé de sa mère.

Elle se lança. Avec réserve d’abord, puis au fil du récit, avec empressement. Les mots sortaient de sa bouche dans le désordre. Pour finir, elle demanda à Julia Corbeil de l’aider.

— La solution idéale serait que j’habite chez mon amie Béa pour quelques semaines, le temps que les choses se placent. La mère de mon amie est prête à m’héberger. C’est la mienne qui pose problème.

Julia Corbeil prit une grande inspiration.

— Écoute, Alexandra, il y a beaucoup de choses à démêler dans ce que tu viens de me raconter. Et je te promets qu’on va y revenir. Étape par étape. Mais la première chose à faire, c’est de reprendre contact avec ta mère. C’est ce qu’on va faire ensemble. Voilà ce que je propose: je vais lui téléphoner et lui donner rendez-vous ici. Tu vas voir, c’est beaucoup plus facile de parler en présence d’un intermédiaire, d’une personne objective capable de tempérer les émotions.

Non, non et non! pensa Alex, qui sentait une boule se former dans sa gorge.

— Je ne suis pas prête pour ça!

Mais Julia Corbeil s’accrochait. Alex avait beau lui expliquer que ça ne ferait qu’empirer la situation, que sa mère n’était pas une femme comme tout le monde, elle tint bon. Alex lança un ultime avertissement:

— Vous ne connaissez pas ma mère. Ça ne fonctionnera jamais. Je vous préviens. Elle est capable de tout!

Rien à faire. La psychothérapeute lui demanda de patienter quelques minutes à l’extérieur de son bureau. Elle revint peu de temps après en lui

annonçant que sa mère était d'accord.

— Ta mère sera dans mon bureau à dix-sept heures. Rejoins-moi après ton dernier cours pour qu'on prépare la rencontre.

«La rencontre!» Qu'est-ce qu'il ne fallait pas s'imaginer? Mieux valait s'attendre à la Troisième Guerre mondiale. Si elle avait su, elle ne se serait jamais ouvert la trappe.

Le reste de la journée fut infernal. Ni Béa ni Charlie n'arrivèrent à lui changer les idées. Elle nageait en pleine déprime. Elle avait bien pensé désertier l'école, mais quelque chose lui disait qu'on l'avait à l'œil.

Elle alla au rendez-vous habitée par la conviction qu'elle se rendait à l'abattoir. Julia était tout sourire, affichant un air confiant. Elle prodigua quelques conseils tout droit sortis d'un livre de psycho pop: «parle à la première personne», «sois ouverte», «évite les accusations directes». Comme si le «je» pouvait la sauver de l'hécatombe.

Et catastrophe il y eut. Un épisode qui allait marquer Alex à vie. Dès le premier échange entre sa mère et la psychothérapeute, il apparut évident que cette dernière n'était pas à la hauteur. Rien dans ses études ou dans ses années de pratique n'aurait pu la préparer à ce qui allait survenir. D'une démarche altière, Nora fit son entrée dans le bureau et toisa la psychothérapeute en prenant bien soin d'arquer son sourcil droit au maximum. Elle refusa la main tendue.

— Si j'ai bien compris, vous n'êtes pas psychologue, mais psychothérapeute, lança-t-elle en guise d'introduction.

Et ce qui devait arriver arriva. Julia Corbeil perdit rapidement et complètement le contrôle de la situation.

Avec effroi, Alex observa sa mère entrer dans un état second, une sorte de transe. Ses pulsions destructrices lâchées à l'air libre. Ce n'était plus sa mère, mais un personnage de scène. Elle refusa de s'asseoir et déversa son fiel sur sa fille en prenant Julia Corbeil à témoin.

D'un geste théâtral, elle envoya valser le porte-crayon en forme de palmier qui trônait sur le bureau.

— Si tu penses que je vais te laisser m'humilier de la sorte, Alexandra Demers, tu te trompes! lança-t-elle en la pointant d'un doigt accusateur. Tu es ma fille, faite de ma chair et de mon sang. C'est moi qui t'ai mise au

monde, ma petite. Moi seule. Tu m'entends? Ta mère, c'est moi et personne d'autre. Et je vais t'annoncer quelque chose: tu as et tu auras TOUJOURS besoin de moi.

Tout y passa. Pendant plus d'une heure, elle chargea comme un mastodonte.

— Regardez-la! ordonna-t-elle à Julia Corbeil. Elle est mignonne, n'est-ce pas? Avec ses yeux de bébé phoque abandonné sur sa banquise, son teint de pêche. On lui donnerait le Bon Dieu sans confession. Détrompez-vous! Elle ne respecte rien ni personne.

Sourire en coin devant l'air outré de la psychothérapeute, la mère d'Alex sortit une liasse de feuilles de son sac à main. Une hyène, pensa Alex. Sa mère préparait son dernier acte.

Elle lut à voix haute.

C'est officiel, ma mère se drogue. Et le pire, c'est que je l'aime mieux comme ça qu'à jeun... Elle est plus facile à manipuler, hi! hi! hi! Tu vois ce que je veux dire?

Le party était super! Ma mère ne m'a pas posé de questions. Elle pense que j'ai dormi chez toi. On recommence quand?

Ricardo et moi, c'est le bonheur! Il faudrait qu'on essaie d'en prendre avec les jumeaux! Peut-être que ça me faciliterait la vie.

Charlie m'a raconté sa nuit avec Mathieu. Moi aussi, je pense aller plus loin. Il faut que je te dise tout ce qu'ils ont fait...

Les courriels d'Alex.

Les passages les plus éloquents avaient été soulignés au marqueur jaune et Nora enchaînait les répliques. Tous ses secrets, des plus anodins aux plus intimes, sortaient un à un de la bouche de sa mère. Elle jouait à l'ado, prenant une voix grotesque. Des pans entiers de sa vie tournés au ridicule.

Alex était anéantie.

Elle avait pourtant redoublé de prudence afin de dissimuler tout ce qui était susceptible d'être utilisé contre elle. Comment était-ce possible qu'une arriérée technologique comme sa mère ait pu se débrouiller pour accéder à ses courriels?

Dans l'immédiat, la seule défense d'Alex était de tourner le dos à sa mère. Ne pas lui donner le plaisir de réagir. Lui refuser l'accès à ses yeux. Refuser de répondre.

Mais ce n'était pas facile. Même respirer était éprouvant. L'air était chargé de démenace. Devant la fenêtre, elle fixait la pluie qui tombait dans la cour d'école. Les bras croisés en bouclier. Un goût de sel dans la bouche. Elle n'arrivait pas à retenir ses larmes. Se concentrer pour repousser le sentiment d'oppression.

Alex s'était fait piéger. Elle était obligée d'endurer la crise. Il n'y avait pas de porte à claquer. Même la fenêtre avait des barreaux. Se concentrer pour ne rien sentir.

Sa mère s'en prenait maintenant à l'école, déplorant le manque de jugement et de discipline de l'institution.

— Je pourrais vous poursuivre, lança-t-elle en fixant Julia Corbeil.

La psychothérapeute rétrécissait à vue d'œil, ruisselante comme une bouilloire oubliée sur le feu.

La séance s'arrêta là. Nora en avait ainsi décidé. La médiation avait été un échec cuisant.

Le pire dans tout ça, c'est qu'Alex n'avait pas le choix de suivre sa mère à l'extérieur. Julia Corbeil ne ferait plus rien pour l'aider. Ni personne d'ailleurs. Elle prit soin de garder une distance de dix mètres entre elles. Dix mètres. C'était peu, mais essentiel. Une question de survie. Avant de disparaître dans le corridor, Alex lança un regard sombre à Julia Corbeil, qui baissa les yeux avec désolation.

Le trajet du retour se fit dans le silence. Alex continuait de fixer la pluie pendant que sa mère fumait comme une cheminée en pianotant sur son volant. La tension était à son comble dans cet endroit clos. La voiture stationnée, Alex marmonna qu'elle allait s'acheter de la gomme au dépanneur. Elle avait besoin d'être seule.

— Si tu n'es pas rentrée dans cinq minutes, j'appelle la police.

TANTE MARGOT ET SON CHAT

En ouvrant la porte de l'appartement, Alex entendit sa mère qui parlait au téléphone. Au timbre de sa voix, elle comprit qu'elle s'adressait à son père. Elle souleva le combiné du téléphone de sa chambre et écouta la conversation.

— Ta fille est partie, Émile. Elle n'écoute plus personne. Je n'ai plus la force de m'en occuper. Je t'en supplie, reviens la chercher.

— Est-ce que tu as une idée de l'heure qu'il est ici? demanda le père d'Alex d'une voix ensommeillée.

— Je me fous de savoir l'heure qu'il est. Tu n'avais qu'à rester à Montréal. On est en pleine crise! Ça ne t'intéresse pas de savoir qu'elle est en fugue dans les rues de la ville?

— Elle est où exactement?

— Je viens de te dire qu'elle est partie.

— Nora, pour une fois, dis-moi la vérité. Qu'est-ce qui se passe?

— Il se passe que je la mets dehors. Débrouille-toi pour venir la chercher avec ses valises!

Incroyable! Sa mère ne s'arrêterait donc jamais de mentir. Alex en avait le souffle coupé. Mais crier n'aurait fait qu'ajouter de l'huile sur le feu. Elle n'avait pas la force de se manifester. C'en était trop pour elle. Alex reposa le combiné sans bruit. Et dire que pendant son séjour chez Béa, elle s'était imaginé que la situation pouvait s'améliorer. Moyennant quelques compromis, elle aurait pu reprendre une vie «normale». Aller plus souvent à l'école, passer du temps chez elle... Elle avait été bien naïve.

Que faire? Elle entendait sa mère qui se préparait à sortir et sentit une boule se former dans son estomac. Une boule exponentielle qui remontait jusqu'au thorax. Elle était morte de trouille à l'idée de l'affronter. L'envie de se révolter l'avait abandonnée.

Puisque sa mère l'avait déclarée en fugue, Alex sortit ses vêtements de l'armoire et se prépara un nouveau baluchon. Elle n'avait aucune idée de

l'endroit où elle irait. Le téléphone sonna. C'était son père qui rappelait. Sa voix ne montrait plus aucun signe de fatigue.

Soulagé de parler à sa fille, il lui demanda des explications. Alex s'effondra. Il était inutile de jouer les dures à cuire. Voilà qu'elle pleurait de nouveau.

— J'en ai assez, papa.

Alex s'expliqua, en arrondissant les angles parce que c'était trop gros. Pour tout raconter, il aurait fallu du temps, du souffle et des forces qu'elle n'avait pas.

Son père s'adressa à elle avec pragmatisme:

— J'allais t'appeler. La directrice de l'école m'a contacté lundi. La situation est devenue ingérable. Alex, tu dois revenir vivre avec nous. Je sais que ce n'est pas ce que tu veux, mais c'est pour ton propre bien.

Voyant qu'elle ne répondait pas, il lui proposa une solution intermédiaire.

La communication terminée, elle continua de faire ses valises avec plus de calme. Au moins, elle savait de quoi la semaine suivante serait faite. Margot, la sœur cadette de son père, l'accueillerait chez elle. En temps de crise, il préférait la savoir chez une adulte de confiance. C'est ce qu'il avait dit en ajoutant qu'il préviendrait sa mère, ce qui fut un soulagement pour elle. Il reformula son souhait de la voir revenir en Afrique. Cette fois, elle répondit qu'elle y réfléchirait.

Une deuxième semaine de retraite. Plus pépère encore. Routinière et même ennuyante par moments. Une fois ses cours terminés, elle rentrait directement chez Margot, qui partageait un appartement de la rue Napoléon avec son matou. Le félin, borgne et territorial, arpentait les pièces du petit 4 ½, menaçant à tout moment de bondir sur l'étrangère qu'était Alex. Et pourtant, elle adorait les chats. Mais celui-là n'avait rien d'un gentil minet et il était préférable de se tenir à distance.

Mis à part le chat, donc, l'appartement était tranquille. Tante Margot préparait de bons petits plats qu'elles mangeaient à table en parlant de tout et de rien. Le soir, elles s'installaient au salon pour écouter des téléseries en buvant des infusions aux vertus apaisantes. Margot était facile à vivre. Elle ne jugeait pas et écoutait lorsque Alex manifestait l'envie de parler.

Malgré ce climat paisible et les litres de tisane ingérés, Alex se sentait agitée. Tout ce calme était inhabituel et lui laissait trop de temps pour réfléchir, d'autant plus qu'elle n'arrivait pas à fermer l'œil. Depuis qu'elle dormait chez sa tante, elle faisait des cauchemars. En fait, c'était toujours le même rêve. Elle se retrouvait piégée dans une pièce avec la certitude que sa mère approchait. Sa mère des mauvais jours. Celle qui avait terrorisé la psy de l'école. Le sentiment d'être captive et paralysée par la panique était effrayant. Elle se réveillait alors en sursaut, le corps couvert de sueur. La sensation d'oppression mettait de longues minutes à disparaître. Il lui arrivait de pleurer devant la complexité de sa vie.

Son père s'était mis de la partie. Il avait appelé plusieurs fois pour vérifier l'état de santé de sa fille. Alex comprit qu'il l'imaginait amaigrie et déprimée. Il avait chargé sa tante de lui acheter un manteau et des bottes d'hiver. Pour cela, Alex se comptait chanceuse. Il en allait autrement du projet de «rapatriement» qu'il faisait miroiter. Alex ne mordait pas.

— Ce n'est pas le bon moment pour un autre déménagement.

C'était le mieux qu'elle pouvait faire. En vérité, elle était prise d'angoisse à l'idée de repartir à zéro une autre fois. Elle ne pouvait pas abandonner maintenant, pas après avoir goûté à la liberté avec les Picard.

Sa mère avait également tenté de la joindre, mais, après avoir repéré le numéro sur son afficheur, Margot avait laissé sonner. D'une voix mielleuse, la mère d'Alex avait laissé un message sur le répondeur. Elle appelait Alex «sa petite fille chérie», disait que Mireille s'ennuyait de sa grande sœur, qu'il était temps de rentrer à la maison.

Ce soir-là, à table, elle demanda à sa tante de lui expliquer ce qui ne tournait pas rond avec sa mère.

— Je sais bien que je ne suis pas parfaite, j'ai mes défauts. Mais quand même, il me semble qu'elle n'est pas cent pour cent normale...

Silence.

Sa tante avait répondu avec précaution.

— Ce n'est pas la personne la plus... disons... stable qui soit.

Alex en voulait plus.

— Ta mère n'a pas eu la vie facile, mais cela n'excuse pas tout. Pour être honnête, je pense que tu serais mieux avec ton père. Ne le prends pas mal,

mais, à ton âge, tu devrais pouvoir te concentrer sur tes études, vivre une vie qui t'appartient. En ce moment, tu fais du surplace pour garder la tête hors de l'eau. Ça ne pourra pas durer.

La conversation s'arrêta là parce qu'Alex n'avait plus d'arguments à offrir et qu'elle sentait les larmes lui monter aux yeux.

Il n'y avait pas de solution toute faite à la crise, et pourtant, il fallait qu'elle trouve une façon de passer au travers. Lorsqu'elle réfléchissait à tête reposée à sa relation avec sa mère, Alex se disait que la situation n'était pas si désespérée. Les choses avaient dégénéré. De ça, elle ne doutait point. De son passage dans le bureau de Julia Corbeil, elle gardait le souvenir d'avoir été opérée à froid. La blessure mettrait du temps à se refermer, et Alex resterait marquée à vie. Une balafre boursouflée sur son estime personnelle. Jamais plus elle ne pourrait faire confiance à sa mère.

Néanmoins, une fatalité s'imposait: sa mère resterait toujours sa mère. Monstrueuse, parfois. Imprévisible, à la limite hystérique, et souvent manipulatrice. Mais elle n'était pas constamment ainsi. Alex devait trouver une façon de contourner le problème parce qu'il n'y avait pas d'autre solution possible. Partir de nouveau, ce serait mourir un peu plus. Cette perspective l'angoissait tout autant que son cauchemar.

OceanofPDF.com

ÉSOTÉRISME

Une semaine plus tard, Alex refit sa valise et s'en retourna sur la rue Roy. Marchant bras dessus, bras dessous avec tante Margot, qui lui serrait l'avant-bras.

— Tu peux revenir quand tu veux, lui assura-t-elle avant de l'embrasser sur les deux joues.

Il était temps d'y aller. Elle prit une grande respiration et ouvrit la porte de l'immeuble.

Alex s'était préparée à différents scénarios. Mais pas à celui qui l'attendait. Elle trouva sa mère assise en tailleur au beau milieu du salon, baignant dans un nuage d'encens. Une musique étrange s'échappait des haut-parleurs. Quelque chose comme des chants gutturaux. Sa mère lui adressa un sourire sage avant de lui faire signe de patienter. Ses paupières se refermèrent doucement et elle reprit sa posture méditative.

Alex, qui n'avait pas revu sa mère depuis la crise, battit en retraite vers sa chambre sans savoir quoi penser, mais bien décidée à ne pas se laisser attendrir. Elle ouvrit la fenêtre de quelques centimètres afin de chasser l'épouvantable odeur de patchouli qui s'était engouffrée jusque-là. Des plans pour que ses vêtements empestent le vieux hippie.

Peu de temps après, Nora fit son apparition dans le cadre de porte. Les bras tendus, elle avança droit sur elle. En une fraction de seconde, Alex, qui n'avait pas eu le temps de bouger, se retrouva plaquée contre sa mère qui l'enserrait, la tête appuyée sur son épaule. Instinctivement, son corps se braqua. Elle conserva les bras ballants et pria pour que l'élan de tendresse passe rapidement. Elle n'était pas préparée à un tel contact physique. Pas après leur dernier affrontement.

— Ma chérie. Je suis tellement heureuse de te revoir, dit Nora en la regardant béatement.

Elle s'assit sur le lit en lui faisant signe de la rejoindre. Alex posa une fesse prudente sur le coin du lit, aussi éloignée que possible de sa mère, qui

continuait de la fixer avec des yeux de biche amoureuse. Nora sortit une carte de la poche de son pantalon et la lui tendit: «J'en ai pris une pour toi.»

Thérapie en régression et services de canalisation individuelle ou familiale. L'art d'apprivoiser et de libérer ses émotions négatives enfouies pour mieux les transmuter et retrouver la paix intérieure. Pour te libérer de ce qui te fait mal en dedans, t'ouvrir à ton essence profonde et vivre une vie heureuse.

Au dos figurait une photo d'une femme au visage défraîchi avec un drôle de signe tatoué sur le front. Sur fond jaune, on pouvait lire: «Marie-Soleil Vadeboncœur, médium, spécialiste des communications avec les Êtres d'Orion.»

Voyant qu'elle avait achevé sa lecture, sa mère reprit la parole.

— Cette femme m'a sauvé la vie. Une vraie révélation. Je ne souffre plus, ma chérie. Tu comprends?

Toujours sur ses gardes, Alex préféra acquiescer de la tête, espérant ainsi abrégé l'échange.

— J'ai fait une sorte de thérapie libératrice. Mes chakras étaient complètement à l'envers, ce qui bloquait la circulation de mon souffle vital, mon Qi. Je n'arrivais même plus à respirer comme il faut. Tu sais, comme la respiration naturelle d'un nouveau-né? Une respiration instinctive qui monte et descend comme une vague dans l'océan.

Voyant qu'Alex ne répondait pas, elle poursuivit: «Grâce à elle, je suis sur la bonne voie. Il faut absolument que tu rencontres cette femme. Pour compléter mon cheminement. Et pour t'aider, évidemment. D'ailleurs, j'ai imprimé l'horaire de ses séances de libération par le yoga. Elle en offre une gratuite aux débutants. Est-ce que tu aimerais que je t'inscrive?

— Euh... je ne sais pas trop... Je vais y réfléchir, répondit Alex, qui peinait à desserrer les dents.

— C'est comme tu veux, ma chérie. Tu dois te sentir totalement libre.

Sur ce, Nora lui refit le coup du sourire épanoui avant de sortir de la chambre d'un pas tranquille.

Restée seule, Alex se repassa la scène sans arriver à sortir de son état de perplexité. C'était quoi encore, cette histoire de thérapie bidon? Une nouvelle lubie? Sa mère avait toujours été douée pour développer de

nouvelles passions bizarroïdes et passagères. Elle en avait toute une collection: ballet, esthétique, tissage, poésie... Aucune n'avait tenu la route.

La nouvelle métamorphose avait de quoi inquiéter. La dernière chose dont Alex avait besoin en ce moment était de se retrouver dans une secte. Un prétexte idéal pour se faire enlacer à tout moment. Sa mère avait beau avoir mis de l'ordre dans ses chakras, cela n'effaçait rien. Surtout pas son intrusion dans sa boîte courriel.

Plus question d'ailleurs d'utiliser l'ordinateur de la maison. Gaumont lui avait donné des trucs en matière de sécurité informatique. Il lui avait aussi créé une nouvelle adresse.

Les jours passèrent et une trêve d'un genre nouveau s'établit entre Alex et sa mère, qui gardait le cap sur sa recherche d'équilibre intérieur. L'adolescente était forcée d'admettre que la phase ésotérique avait du bon. Autrement dit, depuis que sa mère se parfumait au patchouli en soignant son moi profond, Alex avait la paix.

Une paix toute relative puisqu'elle ne pouvait se permettre d'abaisser la garde. En fait, elle faisait comme sa mère: elle jouait la comédie. La tempête qui avait déferlé dans le bureau de Julia Corbeil avait été balayée sous le tapis. Sa mère agissait comme si rien ne s'était passé; comme si rien n'avait été dit.

Mais elle connaissait sa mère. Son rapport avec la réalité fluctuait selon ses humeurs. Dans sa tête à elle, l'incident avait certainement subi des transformations extrêmes. Les rôles étaient inversés. La victime, c'était elle. Alex devenait bourreau et fille ingrate. Elle préférait faire l'autruche plutôt que d'affronter cette chimère.

Poussée à bout, elle accepta d'assister à une séance de «yoga holistique». Elle y alla accompagnée de Charlie et de Béa. L'odeur d'encens précédait l'entrée du centre, dont la façade avait été peinte en jaune et en mauve. Le hall d'entrée était décoré de statuettes indiennes, de brochures concernant divers ateliers et d'une large banderole arc-en-ciel en l'honneur des «Êtres d'Orion». Une femme habillée en blanc et dont la tête était coiffée d'un turban les salua en joignant les mains et en s'inclinant.

Béa prit les devants.

— On vient pour la première séance gratuite.

La femme enrubannée tressaillit et, adoptant un ton solennel, répondit qu'on entraît ici pour se couper du monde matériel. Dans le vestiaire, Béa fit la traduction:

— C'est clair qu'elle n'a pas aimé que je parle d'argent.

L'éclairage tamisé de la salle d'exercices donnait l'impression de pénétrer dans un temple religieux. Une dizaine d'adeptes étaient assis en tailleur sur des tapis, les paupières closes. Il y en avait quelques-uns qui portaient le même attirail que la femme de l'accueil. Les turbans blancs avaient quelque chose de comique. Charlie tenta de masquer un début de fou rire en toussant dans sa manche. Béa lui donna un coup de coude tandis qu'Alex s'efforçait de regarder ailleurs, sachant bien qu'elle était foutue, sinon.

Heureusement, la professeure – c'est-à-dire la femme de l'accueil – vint s'installer à son poste. Elle posa son derrière sur un tapis de fourrure blanche et s'adossa contre une pile de coussins, ce qu'Alex trouva franchement injuste envers les autres et envers elle en particulier, qui commençait à avoir mal au cul sur sa vieille serviette râpée.

Le gong d'un tambour résonna entre les murs de la pièce, annonçant le début de la pratique. Les habitués entamèrent une prière en chœur. Alex regarda tour à tour Charlie et Béa, qui semblaient aussi perdues qu'elle. La prière fut suivie par de pénibles exercices de respiration qui consistaient à diriger l'air vers les zones sensibles du corps. Alex n'avait aucune idée de ce qu'était une zone sensible. La seule partie de son corps qui lui «parlait» étant les os de ses fessiers, elle ne voyait absolument pas l'utilité d'y envoyer de l'air. Un coussin moelleux aurait été cent fois plus efficace. La professeure enchaîna avec une série d'étirements à effectuer en expirant haut et fort afin d'évacuer les ondes négatives.

Se sentant déjà complètement ridicule, elle comprit que le yoga holistique n'était pas pour elle lorsqu'arriva le temps de se tenir la tête en bas en s'appuyant sur les avant-bras, le tout en profitant du moment présent ainsi que des bienfaits psychiques de la posture. Voyant qu'elle n'y arrivait pas, la professeure offrit son aide:

— Tu dois d'abord te débarrasser de tes peurs. Aie confiance en ta force. Voilà, maintenant, appuie-toi sur moi.

Pendant un bref moment, Alex pensa que ça y était. Elle arriva à se tenir en équilibre la tête en bas... pour une grosse fraction de seconde. Après quoi elle se sentit basculer vers l'arrière et eut tout juste le temps de crier «Attention!» avant de s'écraser lourdement sur le tapis. Son pied heurta une surface dure avec un bruit sourd. S'ensuivit une poussée de jurons peu compatibles avec le lieu.

— Veux-tu bien me dire ce que tu fais dans le cours avec tes chaussures? lança la professeure en se massant la tête, geste qui trahissait on ne peut plus clairement la provenance du bruit sourd.

— Bon... je pense que je vais y aller, répondit-elle en ramassant ses affaires à la hâte tout en faisant des signes à ses deux amies.

— On va l'accompagner au cas où elle serait blessée, ajouta Charlie en suivant Alex.

Les trois filles sortirent du local en se mordant les joues. Incapables de se retenir plus longtemps, elles éclatèrent de rire dans le vestiaire où elles ramassèrent leurs vêtements en catastrophe, pressées de se retrouver à l'air libre. Ce fut un épisode de fou rire mémorable, de ceux qui vous laissent avec le sentiment d'avoir partagé quelque chose de fort. Alex en avait mal au ventre.

L'incident ne troubla pas la trêve. On pouvait dire que sa mère était dans une bonne phase. Même ses maux de dos étaient sous contrôle depuis qu'elle nageait en plein bouillon *new age*. Du même coup, elle avait diminué sa consommation de médicaments, ce qui la rendait d'humeur plus constante.

Alex osa même inviter Gaëlle pour un souper à la maison. La soirée se déroula sans effusion de sang et sans allusion à leur première rencontre, celle de la gifle. Nora se montra sous son meilleur jour, démontrant de l'intérêt tout en demeurant étonnamment discrète. Elle proposa ensuite d'inviter les jumeaux, offre qu'Alex déclina. Elle préférait ne pas pousser sa chance et profiter le plus longtemps possible du climat favorable. Parce qu'elle n'était pas dupe: rien n'était réellement résolu entre sa mère et elle, et les choses pouvaient basculer à tout moment.

MATHIEU PICARD

Les choses s'étant stabilisées à la maison, Alex avait enfin pu retrouver sa place au sein du clan Picard. Depuis peu, Mathieu la regardait avec une attention nouvelle. Une étincelle inspirée au fond de sa pupille indiquait qu'Alex était sa prochaine proie. Ce qui n'était pas pour lui déplaire. En plus d'être flatteur, son numéro de charme était d'une redoutable efficacité.

Un vendredi de la fin du mois d'octobre, comme c'était souvent le cas, la maison des jumeaux prit des airs de fête. À peine arrivée, Alex se retrouva avec un cocktail entre les mains.

— Préparé avec amour, lui chuchota-t-il en lui tendant le verre glacé.

Leurs doigts s'étaient touchés et il l'avait regardée droit dans les yeux sans ciller, alors qu'Alex papillotait maladroitement des cils. L'alcool était exactement ce dont elle avait besoin pour se remettre de l'émotion et tuer dans l'œuf ses réflexes de gamine. Il avait été généreux sur la téquila, et l'effet fut quasi instantané. Il sembla apprécier le sourire de contentement qui se dessina sur ses lèvres après qu'elle eut avalé une première gorgée. En d'autres circonstances, elle aurait grimacé avant de se jeter sur le sucre qui encerclait le verre. Mais là, elle avait besoin de se faire fouetter les sangs. La seconde rasade alla droit au but, débarrassant le corps d'Alex de sa rigidité et faisant fondre du même coup son sentiment de timidité. Son manteau glissa entre les mains de Mathieu qui prenait plaisir à la voir abandonner ses résistances.

La soirée s'annonçait bien. Les verres s'enchaînaient dans un parfait tempo. La musique jouait à plein volume, faisant résonner le cœur d'Alex qui flottait dans une bonne humeur inaccoutumée. Elle se laissa même entraîner par Gaëlle, qui la fit danser au beau milieu du salon. Mathieu ne la quittait pas des yeux et elle le regardait à son tour sans rougir, forte d'une confiance qui reposait pour beaucoup sur la quantité de téquila absorbée.

Cette nuit-là, Alex suivit Mathieu dans sa chambre. Ils s'allongèrent côte à côte et s'embrassèrent en se caressant. Tant qu'on en restait là, Alex

pouvait gérer la situation, mais elle pressentait les autres étapes à venir et fut gagnée par l'appréhension. À partir de là, ce fut la catastrophe. Elle pensait trop et bougeait mécaniquement. Ça ne coulait plus. Mathieu accéléra la cadence. Il lui retira ses vêtements, puis ses sous-vêtements.

Elle tenta de se glisser sous les draps. Voyant qu'il commençait à s'agiter, Alex prit son courage à deux mains pour lui demander s'il avait un préservatif. Il fit signe que oui et étira son bras jusqu'à la table de chevet. Il lui tendit la chose, ce qui la figea complètement. Quoi encore? Il fallait qu'elle l'installe elle-même?

Devant son air désespéré, Mathieu plissa les yeux et s'occupa de l'affaire avant de se coucher sur elle en se tortillant. Elle ressentit une douleur fulgurante au bas-ventre. Leur échange ne dura pas plus de dix minutes et Alex demeura de marbre, incapable d'arrêter de penser à la douleur et à son manque de connaissances en matière de sexe. Sans rien dire, Mathieu se retira, roula sur le côté et éteignit la lumière avant de s'endormir.

Il en fut tout autrement pour Alex. Les événements de la soirée défilaient en boucle dans sa tête. Si seulement elle avait accepté le foutu comprimé que Julien lui avait offert. Mais non! Sans réfléchir, elle s'était précipitée dans les bras de Mathieu et s'était laissée entraîner dans sa chambre. Qu'est-ce qu'elle était allée s'imaginer? Il était évident qu'il s'attendait à finir la soirée avec elle. C'est ce que tout le monde faisait dans cette maison. C'est d'ailleurs ce qu'Alex souhaitait, bien qu'elle eût TOUT donné pour que ça se passe autrement, avec plus de douceur, mais pour ça, il aurait fallu qu'Alex lui avoue son manque d'expérience.

À cette évocation, elle se mit à penser à Thomas, avec qui elle pouvait s'abandonner sans analyser ses moindres faits et gestes. Le plaisir d'être collé l'un à l'autre suffisait. Quelque chose l'empêchait d'être elle-même avec les jumeaux. Malgré ça, elle avait tout de même réussi à faire partie du groupe, à naviguer. Mais là, elle venait de tout gâcher.

Affronter Mathieu au réveil la stressait au maximum. Sortir du lit, s'habiller, déjeuner, le saluer. Tout cela lui semblait impossible. Surtout que, d'ici au lever du soleil, il était hors de question qu'elle s'endorme. Il

aurait pu la surprendre la bouche grande ouverte, un filet de bave sur la joue.

Comme de fait, l'heure qu'ils passèrent ensemble au matin fut chargée de malaise. Mathieu avait son perpétuel sourire étampé sur le visage, mais il s'affairait autour d'elle comme un automate. Rien à voir avec l'amoureux transi. Le fait qu'Alex soit totalement, mais totalement tétanisée de gêne n'aidait en rien. Sans compter qu'elle avait un sérieux mal de bloc. Il apparaissait clair que, pour lui également, l'expérience n'avait pas été emballante. La preuve étant que, du temps qu'il était avec Charlie, il ne mettait pas tant d'empressement à sauter sous la douche. Au contraire, ces deux-là pouvaient passer de longues matinées à roucouler au lit.

Dans les circonstances, elle préféra sauter l'étape du déjeuner en prétextant avoir une activité familiale pressante. Mathieu la raccompagna à la porte et l'embrassa sur les lèvres. Un baiser convenu. En levant les yeux, elle aperçut Sébastien, qui la fixait de la cuisine. Alex eut l'impression qu'il voyait à travers elle. Elle referma la porte et s'en retourna chez elle le cœur gros.

À partir de ce moment, Alex recommença à angoisser. Et même à paniquer. Coucher avec Mathieu avait ravivé son problème d'estime personnelle. Elle avait le sentiment d'avoir été démasquée, de ne pas avoir été à la hauteur. Ce foutu mal-être lui collait aux fesses comme une deuxième peau. Les autres, tous les autres, lui paraissaient tellement plus : plus déniaisés, plus sexy, plus drôles, plus décontractés, plus matures.

Elle passait des heures devant le miroir à s'interroger sur ses vêtements, ses cheveux indomptables, son corps qui portait encore les marques de l'enfance, son timbre de voix indistinct, son nez trop gros, ses seins sous-dimensionnés. Toutes les coutures de sa coquille extérieure y passaient.

Sa mère était persuadée qu'elle traversait une crise existentielle propre à ses quatorze ans et, lorsque Alex lui demanda de l'emmener magasiner, elle répliqua qu'une séance avec Marie-Soleil Vadeboncœur lui ferait le plus grand bien, confirmant du même coup l'impossibilité pour ces deux-là de se comprendre. Parce que cette surenchère esthétique cachait un brouhaha intérieur qui n'avait rien de superficiel. Alex n'arrivait plus à trouver de source d'apaisement et encore moins de bien-être. Le dilemme qu'elle avait

dû affronter l'été dernier l'avait entraînée dans un cul-de-sac. Être auprès des Picard se révélait souffrant, mais il lui était impossible de s'imaginer ailleurs.

OceanofPDF.com

IDÉES NOIRES

La semaine s'écoula comme un lent supplice. Aucune nouvelle de Mathieu. Alex aussi se planquait, allant de l'école à la maison sans faire de vagues, sans prêter attention à la vie qui continuait, forcée d'agir sur le pilote automatique sans jamais arriver à se défaire de la honte et du dégoût d'elle-même. Assaillie de questions par ses copines, elle avait tenté de banaliser la chose:

— Ça n'a pas cliqué entre nous. Pas de chimie, pas d'étincelle, un mauvais mélange des genres.

Une façade qui menaçait à tout moment de s'effriter et qui contrastait avec l'autre Alex, celle qui pouvait s'animer d'un rien et qui aimait s'étendre sur le sujet des relations amoureuses. Une comédie exigeante pour quelqu'un qui se sentait comme une moins que rien.

Seule Béma avait osé l'interroger après l'avoir surprise en train de noircir une pleine feuille de la même rengaine: «La vie, c'est de la merde, de la merde, de la grosse merde qui pue.»

Même si elle n'aimait pas les Picard, Béma redoublait d'empathie depuis qu'elle avait hébergé son amie.

— Alex, tu n'es plus la même. Tu es toujours triste ou déprimée ou fatiguée. Tu ne penses pas qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond avec tes nouveaux amis?

Alex avait mis son coup de cafard sur le dos de sa mère et, pour être certaine de clore ce sujet épineux, avait confié à son amie qu'elle pensait repartir en Afrique après Noël. Petite bombe qui avait frappé fort. Un mensonge valait toujours mieux qu'une séance d'introspection avec Béma. Le tout en plein cours de français.

Le samedi suivant, alors qu'elle se préparait à revoir Mathieu pour la première fois depuis leur étreinte ratée, elle décida de mettre le paquet. Elle avait un plan. Beaucoup d'alcool et de marijuana. Une anesthésie générale comme seul remède pour engourdir ses angoisses. Il fallait avoir l'air

indifférente. Garder la tête haute et ne pas courber l'échine, de façon à donner l'illusion que ce n'était pas son affaire si la nuit avec Mathieu avait été un réel gâchis. Exploit impossible à réaliser à jeun. Elle allait avoir besoin de la pharmacie de Julien.

Au préalable, petit saut chez Gaëlle pour se mettre dans l'ambiance et ne pas arriver seule. Cette dernière l'attendait avec une bouteille de téquila dans une main et une paire de ciseaux dans l'autre. Cela tombait bien. Alex en avait marre de son allure de gitane et de sa longue tignasse qui lui piquait le dos. Pour se donner du courage, elle avala rasade sur rasade, buvant à même le goulot, un sourire appliqué à coup de dernière volonté sur son visage. Le miroir lui renvoya une image satisfaisante. Coupe au carré très stylisée, cheveux raidis au fer plat.

— Un air sexy, conclua Gaëlle, satisfaite.

Toujours animée de ce besoin vital de déchéance, Alex avait parcouru le chemin jusque chez les Picard, la bouteille à la main, bernant son amie qui la croyait en feu alors même qu'elle sentait ses mains trembler. Sa nouvelle tête fit sensation. Les compliments lui tombèrent dessus comme une bouffée d'amour. Sourire et rire pour ne pas montrer sa nervosité. Mathieu s'approcha d'elle et l'embrassa dans le cou, juste sous la tombée des cheveux, pour ensuite s'éloigner, nonchalant. Ne pas réfléchir. Elle alla trouver Julien et respira avec application la fumée du joint qui l'attendait. Le plan fonctionna pendant un court laps de temps au cours duquel elle tenait ferme à se foutre de tout, continuant à s'intoxiquer avec détermination. En réalité, elle menait un difficile combat contre elle-même. C'est lorsqu'elle aperçut Mathieu en plein manège auprès de Gaëlle, qui répondait en jouant des hanches et en riant à gorge déployée, qu'elle perdit l'équilibre. Le troisième joint fit tout dérapier.

Alex retenait la fumée à l'intérieur de ses poumons lorsqu'elle sentit qu'elle perdait le combat contre son mal-être. Son corps lâchait prise. Sa cage thoracique donnait l'impression d'être comprimée par un corset invisible. Et, malgré cette pression qui aurait normalement dû tout écraser sur son passage, son cœur, comme une entité indépendante, palpitait à vive allure, refusant de se plier aux signaux de son cerveau qui l'implorait de reprendre un rythme plus régulier. L'ensemble donnait l'impression qu'elle

ne tiendrait pas le coup, que quelque chose d'irréversible était sur le point de céder. La panique allait croissante à l'idée de perdre les pédales et de s'effondrer devant tout le monde.

Et par-dessus tout, ses idées noires s'emballaient. Chaque regard tourné vers elle se présentait comme un jugement non verbal. «Nulle et moche, nulle et moche. Je n'ai de place nulle part», se répétait-elle. Trop de bruit dans sa tête et dans son corps. Elle se tourna vers Julien, qui décela la détresse dans ses yeux et l'accompagna à l'extérieur sans mot dire. Une fois de plus, il fut sa bouée de sauvetage. Sauf que ce n'était pas lui dont Alex avait besoin. Personne ne sembla remarquer son départ.

La jeune fille se mit machinalement en route vers chez elle, à la remorque de Julien, qui veillait sur chacun de ses pas comme un chien fidèle. Ils formaient un drôle de couple. Lui, longue tige maigrelette à l'allure pas nette. Elle, petite et crispée, serrant les dents de peur d'éclater et de tout éclabousser, le désarroi plus fort que tout et pesant comme une tonne de briques sur ses épaules; pas du tout certaine de tenir le coup. Devant la porte de sa maison, Julien défia le silence:

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi?

Elle fit non de la tête et sortit ses clés de ses poches de manteau. Elles lui glissèrent des mains et tombèrent sur le sol. Alex avait envie de les y rejoindre. De se rouler en boule sur le ciment et de laisser le froid l'engourdir. Ne plus rien sentir. Comme elle restait là, les bras ballants, la tête penchée vers l'avant, Julien se plia pour ramasser son trousseau de clés. Il se mordit la lèvre avant de parler:

— Est-ce que c'est à cause de mon pot?

Alex haussa les épaules sans lever le regard vers lui.

Il poursuivit:

— Faudrait y aller mollo. Tu as l'air fragile en ce moment... Tu sais, Mathieu, je l'aime bien, mais il n'a pas l'âme sensible. Je l'ai vu des centaines de fois jouer avec les filles. Il s'en fout des autres. Ce n'est pas un gars pour toi.

Il aurait été trop compliqué d'expliquer qu'elle n'avait que faire de Mathieu, que c'était elle le problème. Trop compliqué et surtout trop risqué. Alex marmonna un «merci» suivi d'un «désolée pour tout» et s'engouffra

dans le portique de l'appartement sans se retourner. Sa chambre, son refuge. Sans retirer son manteau, elle s'agenouilla contre la porte et tenta de se calmer. Tout son corps tremblait de l'intérieur. Des tremblements fébriles qui la faisaient respirer par à-coups et semaient le désordre dans ses pensées. «Je m'haïs, je m'haïs, je m'haïs.» Un mantra qui criait sa solitude et son sentiment de nullité absolue.

OceanofPDF.com

LE FOND DU BARIL

Le temps s'écoulait et Alex n'allait pas mieux. Elle se roula en boule sous ses couvertures, espérant de tout cœur sombrer dans le sommeil. En vain. Elle eut droit à une nuit d'insomnie. Même épuisé, son esprit ne lâchait pas. La drogue nourrissait le désordre. Elle avait beau tenter de respirer calmement, de faire le vide, ses jambes étaient prises de frémissements spasmodiques; des bouffées de chaleur l'incommodaient, une soif intense la prenait, et toujours le chaos noir dans sa tête. L'envie de s'en prendre violemment à elle-même. De s'arracher la peau, la taillader, la brûler.

À un moment, elle se releva et martela son oreiller de coups de poing. L'envie de hurler la démangeait. Mais elle pensa à sa mère et, forcément, cela lui passa. Un répit se présenta enfin à l'aurore. Alex tomba dans un sommeil de surface, peuplé de cauchemars.

Elle se réveilla définitivement en fin d'avant-midi. Les draps entremêlés témoignaient du désastre qu'avait été sa nuit. Saisie d'un sentiment de profonde déprime, elle resta là, assise dans son lit, à fixer le plancher. Il n'y avait rien pour la motiver à entamer cette journée. Le temps, dehors, était dégueulasse. Novembre dégoulinait d'une pluie froide et grise. Du gris partout. Un ciel nuageux, des arbres dénudés. Le cadran affichait midi et pourtant, on aurait cru que le soleil était sur le point de s'en retourner se coucher.

Comme elle était étourdie et nauséuse, se lever lui semblait non seulement inutile, mais incroyablement difficile. Elle sentit sa gorge se nouer et elle se mit à sangloter. Se tirant les cheveux à pleines mains, elle espérait une douleur physique assez vive pour ne plus sentir cette tristesse au fond d'elle-même.

Le téléphone sonna et elle ne ressentit aucun intérêt pour la chose. Au contraire, la voix de sa mère annonçant qu'elle allait vérifier si sa fille était réveillée ne fit qu'accroître son angoisse. Ravalant ses sanglots, Alex se composa une voix pour demander à sa mère de prendre le message. Elle

allait tout de même devoir affronter les heures à venir, sous peine de subir un interrogatoire dont elle n'avait nullement besoin.

Se regarder dans le miroir ne fut pas une bonne idée. Des yeux bouffis, un air d'outre-tombe. Il allait falloir que ça passe avant de s'aventurer dans l'appartement. Et changer de vêtements. Alex enfila un pyjama et une robe de chambre avant de se laisser choir sur son lit, épuisée. La fatigue lui faisait mal. Elle sentait ses tempes tirer. L'air ne passait pas bien. Une barre bloquait tout à la hauteur du thorax.

Devant sa mère, elle s'inventa un virus. Cela lui permit de s'affaler sur le divan pour regarder la télévision sans être dérangée. La mine défaite, elle n'avait même pas besoin d'en ajouter pour la convaincre qu'elle ne filait pas. Mireille fut envoyée au club vidéo pour y louer des films et Nora s'occupa de la soupe. Il n'y avait rien comme la maladie pour la ramener dans ses fonctions de mère. Même si elle était complètement à côté de ses pompes, Alex trouvait sa présence réconfortante. Insuffisante, une goutte d'eau dans l'océan, mais néanmoins bienfaisante.

La journée s'écoula lentement et la jeune fille ne bougea pas du salon, ne toucha pas à la soupe. Le bruit de la télé ne suffisait pas à canaliser son attention et elle devait se concentrer pour ne pas se remettre à pleurer. Se maintenir en équilibre requérait un effort surhumain.

Sa mère et sa sœur sortirent pour la soirée. Lorsqu'elle se retrouva seule, le vide l'aspira de nouveau. Alex était au bord du gouffre, le corps à moitié engagé dans la chute. Il n'y avait plus personne pour l'attraper, la consoler, la comprendre. Personne et pas d'espoir. Elle accumulait mocheté après mocheté et rien ne laissait présager que ça s'arrangerait. Elle n'en pouvait plus de se battre contre elle-même. Tous ces efforts pour paraître bien devant les autres alors qu'il était évident qu'elle ne cadrerait pas. Une telle bataille pour quelques miettes de bonheur qui s'effritaient au moindre pépin.

Une issue s'imposa d'elle-même. Elle se matérialisa tout doucement dans son esprit. Un aboutissement sensé. L'air traversa plus aisément la frontière du thorax. Elle sortit de sa chambre pour aller vers la cuisine, où sa mère rangeait ses médicaments. «Ranger» était un bien grand mot. Les flacons trônaient par dizaines, alignés sur le dessus du four micro-ondes.

Tout était là: Ativan, codéine, Valium, Zopiclone ainsi que des boîtes de remèdes homéopathiques. Alex agissait sans réfléchir, guidée par une main invisible. Elle prit un comprimé dans chacun des flacons, les logea dans le creux de sa paume et retourna lentement dans sa chambre, le cœur à l'étroit.

Elle avait en sa possession dix pilules de couleur différente. C'était peu et beaucoup à la fois. Un jeu de roulette russe qui laissait la chance déterminer le sort d'Alex. Elle alluma son iPod.

Help, I have done it again

I have been here many times before

Hurt myself again today

And, the worst part is

There's no one else to blame

Après avoir éteint les lumières, elle ouvrit les fenêtres de sa chambre pour sentir l'air froid sur son visage. La nuit était tombée, lui permettant de regarder à l'extérieur sans être vue. Il pleuvait encore. Les gens marchaient d'un pas pressé sous sa fenêtre. Dans l'appartement d'en face, il y avait toute une famille attablée. Une famille normale. Alex pensa à ses parents. Elle leur en voulait de l'avoir laissée vivre autant d'emmerdes. Ça faisait beaucoup trop. Elle prit une grande respiration et avala les pilules une par une. Les dés étaient jetés. Son cœur battait comme un tambour.

Elle alluma une bougie et prit ses crayons. Une lettre pour son amie Gaëlle. Cette dernière en avait bavé dans la vie. Un jour qu'elles étaient toutes les deux seules, Gaëlle avait cessé de sourire et lui avait raconté son séjour dans l'aile psychiatrique d'un hôpital de Trois-Rivières. Contrairement à Charlie et à Béa, Gaëlle était taillée pour comprendre son geste.

Elle plia soigneusement la feuille de papier et la rangea dans une enveloppe qu'elle adossa au chandelier. Elle s'allongea ensuite dans son lit en attendant qu'il se passe quelque chose. Sa mère était rentrée avec Mireille. Elle avait ouvert la porte de la chambre d'Alex sans rien dire, la croyant endormie. Doucement, elle avait fermé les fenêtres avant de sortir à pas de loup.

Une torpeur s'était emparée de son corps et sa tête était de plus en plus lourde. La maison était maintenant plongée dans le silence. Alex ne sentait

plus rien. Ses pensées se chevauchaient l'une après l'autre, sans logique. Elle essayait de se concentrer sur une chose, puis son esprit l'amenait ailleurs sans qu'elle puisse se rappeler ce à quoi elle pensait l'instant précédent. Tout semblait s'évaporer à l'intérieur d'elle. La réalité fuyait.

Sans savoir pourquoi, dans un sursaut de lucidité, elle appela sa mère. Elle avait besoin de la sentir contre elle, d'avoir une présence réconfortante à ses côtés pour l'accompagner.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma chérie?

Haussement d'épaules:

— Je ne me sens pas bien. Peux-tu rester avec moi?

Sa mère allongée auprès d'elle, Alex se laissa aller encore plus profondément dans la torpeur. Elle sentit une main lui caresser les cheveux, puis plus rien. Elle perdit conscience pour ce qui sembla être une éternité. Jusqu'à ce qu'un spasme la secoue et la force à émerger d'un coup de ce sommeil médicamenteux. À demi consciente, elle vomit violemment sur son lit, où se trouvait encore sa mère. Celle-ci essaya tant bien que mal de sortir Alex de là, mais aussitôt sur pied, elle s'effondra sur le sol. Elle vomit encore, sans avoir la force d'y faire quoi que ce soit. Elle ne sut pas combien de temps elle resta là.

Le bruit d'une sirène au loin. Deux ambulanciers vinrent la déloger de la flaque où elle trempait pour l'installer sur une civière. Alex n'eut qu'une vague conscience du trajet jusqu'à l'hôpital. Sa mère se tenait à ses côtés, l'inquiétude tirant ses traits. Sa mère qui paraissait vieille. Elle fut ensuite trimballée d'étage en étage, puis installée sur un lit autour duquel tourbillonnaient infirmières et docteurs. On lui parlait sans cesse, mais elle ne comprenait rien à ce qu'on lui disait, jusqu'à ce qu'une femme se penche vers elle et lui demande si elle avait avalé des médicaments. Alex répondit par l'affirmative. Soulagée et honteuse à la fois. Une réelle confusion émotionnelle.

En ouvrant les yeux le lendemain matin, elle mit un certain temps à comprendre où elle se trouvait et ce qu'elle faisait là. Assise sur une chaise d'hôpital, sa mère l'observait gravement.

— Tu es à l'hôpital, ma chérie. Tu te rappelles? On t'a administré un lavement pour nettoyer ton estomac. Comment te sens-tu?

— Fatiguée.

— Repose-toi. Le médecin doit passer te voir.

Étrangement, sa mère ne posa aucune question. Elle ne mentionna pas le mot «suicide» et resta calme, maîtrisée. Ça ne lui ressemblait pas, mais c'était tout aussi bien. La vérité étant qu'elle n'aurait pas su quoi lui dire. Elle ne savait même plus pourquoi elle avait fait ça. Le désarroi qui l'avait poussée à avaler des pilules s'était tu. Remplacé par une sorte de vide; un sentiment de fatigue monumental et une confusion monstre. Alex remettait à plus tard la tâche de démêler tout ce désordre. Pour le moment, ses paupières se fermaient d'elles-mêmes. Elle ne résista pas et s'endormit de nouveau.

Une femme en sarrau la réveilla. Sa mère n'était plus dans la pièce. Ne restait plus que ce visage juvénile qui l'observait. Une toute petite femme qui semblait à peine plus âgée qu'elle. De grands yeux marron, emplis de chaleur, des pommettes rosées et des lèvres fines. La silhouette menue s'adressa à elle avec une assurance qui contrastait avec son allure d'adolescente. Après avoir vérifié son pouls, elle lui palpa l'estomac à deux mains. Celui-ci se braqua instantanément. Aucune envie de se faire jouer dans les tripes.

— Bonjour, Alex, je suis la docteure Messier. Tu peux m'appeler Julie. Comment te sens-tu?

— C'est vous la docteure?

Bête et naïve, la question avait fusé d'elle-même.

La docteure Messier ne sembla pas s'en offusquer puisqu'elle sourit en retour à la question d'Alex. Elle posa une fesse sur le lit. On aurait dit deux amies qui s'apprêtaient à se faire des confidences, sauf qu'elles étaient dans l'aile psychiatrique de l'hôpital.

— Comment te sens-tu, Alexandra?

Alex était en confiance. Elle répondit avec franchise: «Mal... J'ai la nausée et la tête dans la brume.»

— C'est tout à fait normal, répondit la docteure Messier. Ton corps a eu une grosse secousse la nuit dernière. Maintenant, tu dois récupérer et dormir. Ici, tu es en sécurité. Il ne peut plus rien t'arriver.

La docteure resta muette un moment avant de reprendre la parole.

— En réalité, je suis psychiatre. Il faut que je sache si tu as envie de recommencer.

Alex fit non de la tête. De cela, elle était certaine. Quant à expliquer pourquoi, elle ne s'en sentait pas encore capable.

— Dans ce cas, on peut attendre pour en discuter. Il faut que je sache pourquoi tu as voulu mourir. Parce que tu aurais pu mourir, Alexandra.

La docteure n'avait pas peur des mots. Entendre prononcer par une bouche étrangère qu'elle avait souhaité mourir lui donna un choc. Heureusement, on n'en était pas au moment de vérité. Malgré l'odeur stérile qui flottait dans les lieux et la lumière artificielle, Alex se sentait en sécurité. Dans une bulle hors du temps. On prenait sa situation en charge. Sérieusement. Ce qui lui donnait le droit de souffler un peu.

La docteure avait décidé qu'elle passerait deux nuits supplémentaires à l'hôpital. Quarante-huit heures au cours desquelles elle dormit beaucoup. Se réveillant pour de brèves périodes durant lesquelles elle restait emmurée dans sa tête, observant le ciel à travers la fenêtre ou écoutant de la musique. Elle ressentait une profonde lassitude qui l'assommait aussitôt qu'elle entrouvrirait les paupières.

Un bruit inhabituel la réveilla. C'était Béa qui se débattait avec le fauteuil destiné aux visiteurs.

— Oh, merde! Je ne voulais pas te réveiller... C'est cette foutue chaise... Je ne l'avais pas vue et ahhhhh...

Dans son énervement, Béa emmêla son sac à dos dans un pied du fauteuil, ce qui lui fit perdre l'équilibre. Elle bascula sur les fesses en même temps que le fauteuil, dissipant du même coup le malaise qui menaçait de s'installer dans la pièce.

— Même avec beaucoup de volonté, je n'aurais jamais été capable de faire ça, lâcha Alex, qui sentait qu'elle se déridait.

— Ah, et puis merde! répliqua Béa en pouffant.

— Qu'est-ce que tu fais là?

— C'est ta mère qui m'a appelée. Elle m'a demandé de venir te tenir compagnie la fin de semaine prochaine. Si tu veux, bien sûr.

Alex acquiesça.

— Tiens, je t’ai apporté un paquet de trucs. Des revues, des livres, mon iPod, des films, la camisole que tu veux toujours me piquer...

— J’ai déjà un iPod...

— Je sais, c’est juste que je ne voulais pas arriver les mains vides. Je me disais aussi que ça pourrait servir cette semaine. Ta mère m’a dit que tu ne viendrais pas à l’école avant lundi prochain.

Alex sentit ses nerfs se crispier:

— Je ne veux pas retourner à l’école. Les questions, tu sais... Je vais être la *freak* de l’école. Déjà que je détonne pas mal.

Béa étudia le problème avec sérieux:

— Tu n’as pas besoin d’en parler. On inventera quelque chose. Un virus africain qui se manifeste à retardement et dont on ne connaît pas le potentiel épidémique. Comme ça, les gens se tiendront à distance.

Touchée, Alex ne put faire autrement que de sourire à son amie, qui resta avec elle jusqu’à la fin de la période de visites. Par un accord tacite, la tentative de suicide demeura un sujet tabou. Alex n’était pas prête à disséquer sa déprime. Chaque fois que la conversation menaçait de s’engager en terrain miné, Béa manœuvrait pour ne pas affliger son amie.

Les choses se déroulèrent tout autrement avec la docteure Messier, qui refusa de lui donner son congé d’hôpital avant d’avoir obtenu ce qu’elle souhaitait: une vraie discussion ainsi qu’un plan d’attaque. Sous ses apparences douces se cachait une nature volontaire qui savait aller droit au but et ne se laissait pas facilement berner. Alex raconta comment elle s’était sentie chez les Picard et la grande déprime qui avait suivi.

La docteure lui expliqua qu’elle avait fait une crise de panique. Ce qui n’avait rien de banal. Pour une fois, songea Alex, une adulte qualifiée s’intéressait à ce qui se passait dans sa vie. Sans diminuer l’importance de ses problèmes avec ses amis, ou pire, la regarder avec un sourire condescendant signifiant qu’il s’agissait là d’événements futiles propres à l’adolescence. La docteure Messier lui accordait toute son attention, s’adressant à son interlocutrice de quatorze ans de façon aussi sérieuse que s’il était question du réchauffement planétaire.

De but en blanc, elle l’interrogea sur sa consommation d’alcool et de drogues. Consommation qui ne pouvait qu’accroître l’anxiété d’Alex. Il

fallait qu'elle arrête ça.

Suivit l'incontournable discussion sur sa situation familiale. Une situation très complexe, jugea la docteure, qui ne sembla pas étonnée outre mesure par les révélations de sa patiente.

Profitant d'une pause dans la conversation, Alex s'aventura en terrain miné.

— Est-ce que je vais devoir prendre des médicaments... pour la crise de panique, je veux dire?

— Non. Ce n'est pas de médicaments dont tu as besoin. Pourquoi cette question? demanda à son tour la docteure.

— Tout le monde prend des médicaments. Enfin, c'est surtout ma mère. Elle en a BEAUCOUP et... j'ai un peu peur de finir comme elle.

— Le seul fait que tu poses cette question prouve que tu n'es pas comme ta mère. Alex, ce dont tu as besoin, c'est de stabilité et de soutien. De beaucoup de soutien. Il n'existe malheureusement aucune pilule qui puisse remplacer un cadre familial.

— Mais, je ne veux pas changer de cadre familial. Je peux gérer ma mère. En tout cas, je préfère ça à l'Afrique. De toute façon, ce n'est pas à cause d'elle que je suis ici, c'est à cause de la crise de panique, comme vous me l'avez expliqué.

— Peut-être, mais cette crise de panique n'est pas apparue soudainement. Il y a un contexte, un enchaînement d'événements, si tu préfères. Et puis, je ne peux pas m'empêcher de tiquer sur ce que tu viens de dire: à quatorze ans, tu ne devrais pas avoir à «gérer ta mère» comme tu dis. C'est elle l'adulte. Pas toi. Même si tu sembles avoir mûri prématurément pour ton âge.

Finalement, c'était le même laïus qu'Alex avait si souvent entendu. Néanmoins, elle appréciait docteure Messier. Mais elle avait une liste d'attente, d'autres priorités. Non pas que le cas d'Alex soit négligeable, mais il valait mieux qu'elle consulte un psychologue du secteur privé. Cela irait plus vite et, justement, elle avait une collègue à lui recommander.

— Une perle, lui dit-elle avec conviction. Je sais que vous allez bien vous entendre. Les situations complexes, ça lui connaît.

Un rendez-vous avec la docteure Messier fut tout de même fixé afin de s'assurer qu'il y aurait une suite à tout cela. Alex repartit avec un carnet d'adresses rempli de numéros à composer en cas d'urgence.

OceanofPDF.com

CONVALESCENCE

Alex quitta l'hôpital le mardi, accompagnée de sa mère, qui s'était chargée de signer tous les documents requis. Il s'agissait de sa toute première bouffée d'air frais depuis la crise de panique chez les Picard. Il faisait étonnamment beau à l'extérieur. Un soleil discret travaillait fort pour chasser la grisaille. Résultat, des coins de ciel bleu apparaissaient entre les nuages. Une touche de couleur qui donnait espoir. Alex respira un bon coup, emplissant ses poumons de profondes goulées d'air pour chasser les relents d'hôpital qui lui imprégnaient les narines.

Dans l'auto, sa mère jacassait comme une pie. On voyait bien qu'elle voulait que tout se déroule bien, que sa fille resurgisse des décombres. «J'ai la situation bien en main», lui répétait-elle avec assurance, sans pour autant plonger dans le vif du sujet. Toujours cet accord tacite. Et puis, elle avait dû parler à la docteure Messier. Dans tous les cas, sa mère continuait à se maîtriser, ce qui était énorme dans les circonstances. Il fallait lui donner ça.

Des draps propres attendaient Alex, ainsi qu'un immense bouquet de fleurs. Du vase de cristal ayant autrefois appartenu à sa grand-mère maternelle – et auquel Alex n'avait jamais droit – émergeaient des lys blancs, des roses jaunes et de petits boutons mauves dont elle ignorait le nom. La carte de prompt rétablissement était signée Mireille. Il y avait aussi une carte de la part de tante Margot. L'appartement en entier resplendissait de propreté. Le Saint-Père en personne aurait pu débarquer tellement les lieux étaient immaculés. Et, mieux que tout cela, sur sa table de chevet, un cellulaire tout neuf avait pris la place de la carte adressée à Gaëlle. «Pour que tu ne sois jamais seule», avait écrit sa mère.

Après avoir déposé ses affaires, elle se dirigea vers son ordinateur et ouvrit sa boîte de courriel. Celle-ci était pleine. Des dizaines de messages de ses amis qui se demandaient où elle était passée. Des rumeurs de maladie avaient commencé à se répandre. Depuis son hospitalisation, Alex avait eu beaucoup de temps pour réfléchir à ce qu'elle allait pouvoir donner comme

explication. À vrai dire, c'est ce qui lui causait le plus de stress. À ses amis proches, elle pourrait parler de son problème d'anxiété sans pour autant mentionner sa tentative de suicide. Pour les autres, elle s'inventerait des problèmes de santé bénins. Il allait falloir travailler tout ça. Les Picard l'inquiétaient plus que les autres. En même temps, cette sollicitation lui faisait du bien. Cela signifiait qu'elle n'était pas aussi seule qu'elle le croyait.

Il y avait aussi un long courriel de Maryse. Un courriel qui lui fit monter les larmes aux yeux.

Chère Alexandra,

Je m'empresse de t'écrire pour essayer de te réconforter un peu. Je n'ai jamais été aussi inquiète. Je sais bien que tu souffres beaucoup actuellement. Je me souviens de ma propre adolescence comme d'une période douloureuse à traverser. Une période d'apprentissage, d'essais et d'erreurs dans laquelle il est difficile de se retrouver, parce que l'on n'est jamais sûr de rien. Je n'ose même pas imaginer ce que ça doit être pour toi, avec cette situation familiale pas comme les autres.

Ça me fait mal au cœur de te savoir toute seule dans une telle détresse. Quand notre univers est fragile à ce point, tout s'en ressent. On est incapable de se concentrer, de se fixer des objectifs et de les atteindre, parce que le cœur et la tête ne sont pas là.

Alexandra, tu es actuellement en train de vivre de trop gros problèmes. Je sais que tu es capable d'en prendre, mais je réalise aussi que tu as tes limites et que tu n'as peut-être plus la capacité de faire face à tout cela. Ce qui est normal. On ne peut pas te demander de régler tout ça comme si tu étais une adulte. Ce serait exagéré de notre part.

Je pense que tu as besoin de vivre dans un milieu plus stable, avec des adultes qui peuvent t'écouter et te guider. Je ne suis pas un de tes parents, mais je me considère comme une amie fidèle et très proche de toi. Si j'ai un conseil à te donner, ce serait de venir vivre avec nous à Lomé pour quelques mois. Viens te réconforter chez nous, prendre du

mieux, te retrouver, apprendre à t'apprécier avec tes forces et tes faiblesses. Tu en as grandement besoin.

Si je pouvais t'envoyer mon énergie et ma force dans un gros colis, je le ferais dès ce matin.

Je t'aime et ne cesse de penser à toi. Gros baisers d'amour.

Maryse

Les mots de Maryse. La charge émotive du courriel l'avait touchée droit au cœur, la sortant de l'état de paralysie émotionnelle dans lequel elle se trouvait depuis son réveil à l'hôpital. Assise à son bureau, elle pleura sans bruit tout en prêtant l'oreille à ce qui se passait autour d'elle. Le son de la télévision qu'écoutait sa sœur, le va-et-vient nerveux de sa mère qui faisait craquer les lattes du plancher de bois, le grattement du chat contre la porte, le vent qui secouait les arbres. La vie qui continuait, inchangée.

Son père ne tarda pas à appeler, confirmant ce qu'Alex anticipait: un bataclan familial se mettait en branle. Lui aussi était contrarié. Son débit le trahissait. Il parlait encore plus lentement, articulant de façon exagérée comme si Alex avait trois ans. C'était sa façon à lui de gérer ses émotions. Aucun éclat, une maladresse certaine, des phrases un peu trop machinales et, pour les oreilles averties, une nervosité feutrée en arrière-fond.

— Comment vas-tu? demanda-t-il.

— Ça va.

Que dire d'autre?

— Tu es rentrée de l'hôpital ce midi?

— Oui.

— Et maintenant, à la maison, comment ça se passe?

— Bien. Je viens juste de rentrer. Ça fait à peine une heure. J'ai lu mes courriels.

— Tu as bien reçu le message de Maryse?

— Oui. Je voulais lui répondre, mais je me sens trop fatiguée.

— Ce n'est pas grave. Tu répondras plus tard. Écoute, Alex, je voudrais tellement être avec toi en ce moment. J'ai essayé, mais je ne peux pas partir comme ça. En me dépêchant de boucler mes dossiers, je pourrais être à Montréal au plus tard à la mi-décembre, dans un mois.

— Ça ira, papa, je ne suis pas en danger de mort...

Alex réalisa trop tard l'énormité de ce qu'elle venait de dire. Un silence entrecoupé par le grésillement de la communication tomba brusquement.

— Papa, tu es toujours là?

— Alex, je m'en veux de t'avoir laissée toute seule cet été, avec des problèmes beaucoup trop sérieux à gérer. C'est ma faute, je savais bien que la situation allait se dégrader, mais je ne pensais pas que ça irait jusque-là.

— Ça va aller, papa. Ne t'inquiète pas! Ce n'est pas ta faute. Même pas celle de maman. En fait, ça allait plutôt bien dernièrement. C'est moi, c'est tout. Des fois, je me sens juste trop nulle...

— Ne dis pas ça! Je t'aime énormément, tu sais. Tu vas voir, on va t'aider à te retrousser les manches, à reprendre des forces.

La conversation prenait une tournure inconfortable pour Alex, qui ne savait jamais comment réagir quand son père ramollissait. Heureusement, il passa à un registre moins sentimental.

— J'ai pensé que tu pourrais venir passer les vacances de Noël avec nous à Lomé. Avec la mer tout près, tu pourrais récupérer plus facilement. Ce serait parfait pour toi.

L'idée n'était pas mauvaise. Du moment qu'elle avait un billet de retour, elle n'allait pas refuser de passer quelques semaines au chaud. Alex donna son accord à son père.

Avant de raccrocher, il parla logistique. De l'importance de consulter rapidement une psychologue. Qu'elle pouvait, en tout temps, contacter tante Margot. En tout temps, répéta-t-il. Il promit qu'il rappellerait dans le courant de la fin de semaine.

En se rendant à la cuisine, Alex constata que le dessus du four micro-ondes avait été nettoyé. Les flacons de médicaments ne s'y trouvaient plus. Pas même le pot d'analgésiques.

— J'ai fait un petit ménage dans mes pilules. Il était temps de jeter les médicaments périmés et tout, expliqua sa mère, qui épiait sans trop de subtilité les moindres mouvements de sa fille.

Alex parvint à passer le reste de la journée, grignota avec sa mère et sa sœur devant le téléviseur, apprivoisa son cellulaire, se coucha tôt et sombra dans un sommeil de plomb. Elle fit le tour complet de l'horloge. Nora vint la

réveiller en après-midi. En voyant sa mine fripée, Alex la soupçonna d'avoir passé la nuit à la veiller. Pour sa part, elle se sentait étrangement bien, reposée comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps. Sa mère lui proposa une promenade.

— On devrait profiter du beau temps pour faire les boutiques sur la rue Saint-Denis.

— Tu as des sous? demanda Alex, stupéfiée par la proposition.

— Assez pour t'amener faire un brin de shopping. Si je me souviens bien, tu as besoin de nouveaux vêtements.

Une journée sans tracas qui prolongeait la convalescence d'Alex avec, en prime, une mère qui continuait d'agir normalement. Elle céda l'avant-scène à sa fille, ne causa pas d'émoi dans les boutiques en s'exclamant d'horreur devant ses choix vestimentaires ou en ridiculisant le mauvais goût des vendeuses. Alex n'avait qu'à demander pour obtenir ce qu'elle souhaitait. Elle accumula les sacs. Elles firent un saut dans un magasin de chaussures, puis un autre à la pharmacie, où elle prit des produits pour se chouchouter, et un dernier à l'animalerie pour acheter de la nourriture diététique au chat.

C'est là qu'Alex connut son premier véritable coup de foudre. Un élan d'amour qui lui fit ramollir le cœur en moins de deux. Derrière une paroi de verre, un chaton tout noir la fixait de ses yeux verts perçants, l'air tristounet dans son cube dénudé. Une boule de poils touffue qui l'observait avec curiosité, cherchant à attirer son attention en grattant la vitre de sa petite patte mouchetée de blanc, seule touche distinctive sur sa fourrure uniforme. Il suivait le moindre de ses gestes, penchant la tête d'un côté, puis de l'autre lorsque Alex se déplaçait pour mieux le voir.

Pendant que sa mère s'affairait dans une autre section, elle demanda au préposé d'ouvrir la porte afin de fraterniser avec le minet. La boule de poils se lova d'instinct dans les bras d'Alex en ronronnant d'aise sous ses caresses. Si petit et il faisait déjà un bruit de moteur au mazout, pensa-t-elle, attendrie. Impossible pour elle de le laisser retourner dans sa cage solitaire. Elle lui avait déjà trouvé un nom: Carrousel.

Alex cala le chaton dans le creux de son avant-bras et se prépara à amadouer sa mère.

— Maman, regarde!

Comme s'il avait compris qu'il en allait de son avenir, le chaton souleva une tête lourde d'aise pour charmer la mère d'Alex.

— Il fait tellement pitié, tout seul dans sa boîte vide.

Sourire maternel en coin: «Tu veux un chat, maintenant?»

— Je ne veux pas n'importe quel chat. Je veux ce chat, cette petite merveille collée à moi. Mais regarde, maman, comme il est mignon et docile. Il s'appelle Carrousel.

— Docile? répliqua la mère d'Alex, sceptique.

Connaissant sa mère, Alex sentait qu'elle était sur le point de céder. Ne prenant aucun risque, elle y alla d'un argument béton.

— C'est exactement ce dont j'ai besoin pour aller bien. La zoothérapie. C'est prouvé que la présence d'un animal contribue à la guérison. C'est ce qu'ils font avec les vieux et les enfants malades. C'est vrai, maman, ça marche, je l'ai vu à la télé.

— N'exagère pas, s'il te plaît. On est d'accord que ce chat est à toi.

— C'est sûr.

— Pas trop vite, mademoiselle. J'entends par là que tu vas le nourrir matin et soir, changer la litière chaque semaine et t'occuper de l'achat des sacs de bouffe qui sont beaucoup trop lourds pour mon dos.

— Promis, maman. Je peux même contribuer financièrement.

— Ah bon! Et avec quel argent? demanda-t-elle, surprise.

— Je pourrais prendre une partie des sous que papa me verse.

Une ombre passa sur le visage de sa mère. Alex s'empessa de faire diversion en poussant des cris de joie tout en câlinant le chaton. La stratégie sembla fonctionner puisque sa mère retrouva son air de gentille maman avant de passer sa commande au préposé. Le chaton redonna des forces à Alex.

OceanofPDF.com

UNE VRAIE PSY

Plus tard dans la semaine, Alex se rendit boulevard Saint-Joseph pour rencontrer la psychologue recommandée par la docteure Messier. On aurait dit une grand-mère. Cela venait principalement de ses yeux bleus dans lesquels on lisait une sagesse aguerrie. Son regard apaisait. Elle se présenta simplement: Margareth. Un imperceptible accent anglophone, des cheveux courts coiffés en brosse, quelques rides dans le coin des yeux, un cou au creux duquel il devait faire bon se faire consoler. Des hanches solides. Il émanait de cette femme une force tranquille et rassurante. Margareth l'incita à s'asseoir face à elle dans un fauteuil en cuir usé qui craquait sous les fesses.

— C'était le fauteuil de mon grand-père, expliqua-t-elle. Il est un peu spécial.

Les deux femmes se faisaient face. Margareth semblait avoir la vie devant elle, aucunement pressée. Elle souriait en attendant qu'Alex soit prêt. Il était frustrant pour cette dernière de devoir de nouveau déballer son sac, répéter son historique familial, détailler le rôle de chacun, s'assurer que son interlocutrice s'y retrouve, qu'elle cesse de froncer les sourcils à chaque revirement de situation... Toujours cette vieille rengaine. Pourtant, quelque chose lui disait qu'avec Margareth, il en irait différemment.

Avec patience, elle arriva à lui tirer les vers du nez. Pas la peine, pour aujourd'hui, de tenter de couvrir sa vie en entier. Mieux valait y aller à la pièce. Les morceaux se colleraient d'eux-mêmes au fil des rencontres. Programme chargé. Deux rencontres par semaine jusqu'à nouvel ordre, avec possibilité d'en ajouter si nécessaire.

À la fin de la séance, Margareth tendit un cahier à Alex:

— C'est pour noter tes pensées. Des fois, un seul mot suffit pour relâcher la pression.

Alex prit le cahier avec hésitation: «C'est que... je suis plus du type dessin...»

— Ce n'est pas un devoir scolaire, Alex. Ce cahier est pour toi. Tu en fais ce que tu veux. Tu peux dessiner, écrire, déchirer les pages, en faire des avions. Cela t'appartient. Ça peut devenir un outil ou pas. On essaie, c'est tout.

— Entendu, répondit Alex.

Et, avant qu'elle ne fasse un pas de plus vers la sortie, Margareth lui ouvrit les bras. Alex s'approcha et lui rendit son accolade. Au cours des quelques secondes qu'elle passa là, amarrée au corps de sa nouvelle psychologue, une quasi étrangère, Alex sentit ses défenses l'abandonner. Cela faisait du bien tout en donnant le vertige.

— Voilà, dit Margareth en lui frottant le dos, tout va bien aller.

Alex sortit du bureau sans trop savoir si elle avait envie de sourire ou de pleurer. Dans tous les cas, elle s'estimait chanceuse d'être tombée sur Margareth et sentait qu'avec cette psychologue non orthodoxe, elle pourrait faire un bout de chemin. Dans quelle direction, ça, elle ne savait pas trop, mais au moins, il se passait quelque chose. Elle n'était plus seule avec son barda intérieur.

Sur le chemin du retour, la mère d'Alex avait du mal à cacher sa curiosité. On voyait que le rôle qu'elle avait si bien joué depuis qu'Alex s'était retrouvée à l'hôpital, celui de la mère qui maîtrise ses émotions, ne tiendrait pas longtemps. Alex lui concéda un résumé abrégé: «C'est une bonne psy. Je veux continuer avec elle.»

Elle voulait bien reconforter sa mère un minimum, mais sans en dire davantage. Ce qui se disait dans ce bureau, c'était entre Margareth et elle. Ça ne s'expliquait pas, de toute façon, et encore moins à sa mère.

Comme convenu, Béa vint passer la fin de semaine avec elle. Le samedi après-midi, Charlie se présenta à la porte. Alex se sentait en convalescence. Pistée par ses amies, elle avait décidé d'expliquer son absence par une mononucléose, un virus qui causait une grande fatigue et qui pouvait s'étaler sur plusieurs jours, voire des semaines. Et même causer des rechutes. Le prétexte parfait. De toute façon, elle se sentait réellement fatiguée. L'avantage avec la maladie, c'est qu'elle suscitait beaucoup de sollicitude. Le téléphone ne déroutait pas: Gaëlle, Gaumont, Julien... Même les Picard vinrent aux nouvelles.

En fait, Alex prenait du mieux. Du moins, tant qu'il n'était pas question de son retour à l'école, qui était prévu pour le mercredi. Elle tentait d'y penser le moins possible. Autrement, elle se mettait à paniquer. Picotements fébriles dans les bras, resserrement de sa trachée, pensées qui se bousculent. Bref, un inconfort général. Elle s'expliquait mal ce qui lui arrivait. Une phobie de l'école? En tout cas, s'il n'en tenait qu'à elle, jamais elle n'aurait remis les pieds dans cette institution. Malheureusement, sa mère avait déjà étiré au maximum son congé.

Le mardi matin, elle retourna voir Margareth.

— Alors, ce cahier, est-ce qu'il a servi? demanda-t-elle en guise d'introduction.

— Bof... non, pas vraiment, répondit Alex, évasive.

— Tu m'as parlé de dessins l'autre jour. Tu dessines beaucoup?

— Oui, mais ça fait un moment que ça ne m'est pas arrivé.

— Depuis quand?

— Je n'ai ni écrit ni dessiné depuis que ma mère a lu mes courriels dans le bureau de la psychothérapeute de l'école, Julia Corbeil. Une vraie folle.

— Attends un peu. Ta mère a lu tes courriels?

Alex raconta. En cours de route, elle devint nerveuse.

— On peut s'arrêter un moment, proposa Margareth en approchant sa chaise du fauteuil en cuir craquant.

— Non, ça va... Je...

Incapable de prononcer un mot de plus, Alex se mit à pleurer à gros sanglots. Un vrai torrent de larmes. Évoquer cet épisode avait touché une corde sensible.

Tout en lui tendant mouchoir après mouchoir, Margareth lui caressa les cheveux sans la presser, la laissant pleurer.

— Tu sais, commença Margareth alors que la crise de larmes de sa patiente semblait s'apaiser, c'est tout à fait normal que tu n'aies plus envie de sortir tes cahiers à dessin. Tu conserves la peur de te faire confisquer de nouveau ce qui t'appartient. Et je ne parle pas de biens matériels, mais de ton intimité profonde, de ce que tu essaies de construire. Cette personnalité qui se forge, parfois difficilement, c'est cela qui a été atteint. Et tu as raison de dire que c'est grave. Faire confiance prend du temps.

Alex, qui avait cessé de pleurer, planta ses yeux dans ceux de sa psychologue et demanda:

— Qu'est-ce que je peux faire?

— C'est bien que tu arrives à en parler. Même si ça fait mal et que tu pleures. C'est une première étape.

Elle aurait préféré entendre autre chose.

— Inutile de me regarder comme ça, je ne peux pas faire interner ta mère.

Une réponse qui fit sourire Alex. Margareth reprit sur un autre thème: «Le temps file, mais je ne veux pas que tu partes avant d'avoir parlé de ton retour à l'école.»

Elle se figea net: «Je ne veux pas y aller.»

— Pourquoi?

— J'ai peur...

Margareth fit de son mieux pour la rassurer, lui rappelant que le retour se ferait graduellement, qu'il s'agissait d'une semaine de trois jours, que la directrice était informée de la situation et qu'elle serait là pour elle. Elle lui donna rendez-vous jeudi après l'école.

RUSH DE CAFÉINE

En se réveillant le mercredi matin, Alex alla trouver sa mère.

— Je ne veux pas y aller, dit-elle sans trop d'espoir.

— Il le faut, ma petite chérie d'amour. Tu ne peux pas rester cachée éternellement. Presque deux semaines de réclusion, c'est suffisant, tu ne crois pas?

Pas de réponse.

— La docteure Messier a dit que ce serait bon pour toi. Allez, ma grande, courage! Je vais te préparer un déjeuner de championne!

Mais Alex n'avait plus cinq ans. Il lui aurait fallu davantage qu'une crêpe baignant dans le sirop d'érable pour lui redonner l'entrain dont elle avait besoin pour affronter la journée. D'ailleurs, elle n'avait pas faim et se contenta d'un simple café. Le sucre formait un monticule au fond, une petite montagne qui captait toute son attention. Avec sa cuillère, elle faisait tourner le liquide opaque, tentant de dissoudre les grains de sucre. Sa mère jacassait. Alex vida sa tasse d'une traite, enfila son manteau et quitta l'appartement en adressant un dernier salut à sa mère, qui la regarda partir du seuil de la porte.

Les écouteurs fixés au creux des oreilles, elle poussa la musique à plein volume pour empêcher son cerveau de se mettre à faire du tapage. Chose rare, elle arriva à l'avance. Elle partagea une cigarette avec les membres de son comité d'accueil. Charlie et Béa l'escortèrent jusqu'à son premier cours en promettant de ne pas la lâcher d'une semelle. Rien de probant ne se passa au cours de l'avant-midi. À l'heure du dîner, cependant, Alex, qui commençait à sentir une petite lassitude se pointer, eut l'idée naïve d'avaler une boisson énergisante. Un truc emprunté à Gaumont, qui en consommait des litres.

La journée prit alors un mauvais tournant. Mister Brown, le professeur d'anglais, le plus obtus d'entre tous, annonça que l'examen oral allait débiter. Évidemment, Alexandra avait complètement oublié qu'elle devait

présenter un oral de dix minutes portant sur les transports publics. Merde, merde et merde, jura-t-elle! Elle alla tout de suite trouver le professeur, s'attirant par le fait même des œillades de ses camarades. De vraies fouines. Impitoyable, Mister Brown ne voulut rien entendre et refusa obstinément de la laisser s'en tirer sans d'abord passer par l'abattoir.

— *This oral was scheduled ages ago, young lady. You had plenty of time to prepare for that, sick or not*, lui répondit-il avec son accent *british* surfait, tout en replaçant ses lunettes rondes qui lui glissaient du nez.

De retour à son siège, elle eut la certitude que ça n'irait pas. Il était impensable qu'elle puisse se tenir debout devant toute la classe pour improviser un exposé sur un sujet qu'elle ne maîtrisait absolument, mais absolument pas. Ça, c'était carrément au-dessus de ses forces. Qui plus est, c'était une classe avancée; remplie d'élèves méticuleux et rangés qui mangeaient dans la main de Mister Brown comme un troupeau de brebis. Alex, elle, n'avait rien préparé, n'avait rien à dire. Elle ne tiendrait pas plus de dix secondes, et encore. L'attitude du prof était d'une dureté sadique. Elle n'allait quand même pas lui susurrer à l'oreille qu'elle avait passé les derniers jours dans l'aile psychiatrique d'un l'hôpital.

Alors que les minutes s'écoulaient avec une infinie lenteur, elle sentait la panique s'emparer d'elle. Une sueur froide lui coulait dans le dos, ses mains étaient moites et agitées. Elle regretta de ne pas avoir mangé davantage. Le café du matin et la boisson énergisante lui étaient restés sur l'estomac. Encore une fois, c'était la cacophonie dans sa tête et dans son système nerveux, sans parler de son rythme cardiaque qui ne suivait plus du tout. Elle allait mourir de honte devant tout le monde, s'effondrer, défaillir. Mourir. Il fallait que ça arrête, que le professeur intervienne. Le temps se jouait d'elle, glissant lentement, tellement lentement.

Le supplice dura jusqu'à la toute dernière minute du cours. Une élève zélée, qu'Alex détestait, dépassa les dix minutes allouées, allongeant mots savants et statistiques qui paraissaient tout droit sortis d'un ouvrage universitaire. Le professeur fut contraint d'admettre, du bout des lèvres et de son air le plus condescendant que, malheureusement, le temps manquait et que l'exposé d'Alexandra serait remis à la semaine suivante.

Quand le son de la cloche retentit, elle sortit d'un bond de la salle de cours, s'élança vers l'extérieur sans s'arrêter – sans même ralentir en entendant la voix de Béa, qui l'appelait du corridor –, et fila dare-dare à la maison. Cela lui valut deux journées supplémentaires de répit sans école ainsi qu'une séance d'urgence avec Margareth.

— Alexandra, tu ne dois plus jamais toucher à ces boissons énergisantes, encore moins en combo avec du café sur un estomac vide. C'est un billet express pour la crise de panique.

Elle ne se le fit pas dire deux fois et écouta avec attention sa psychologue lui divulguer les secrets de la relaxation et autres techniques destinées à tuer dans l'œuf l'amorce de nouvelles crises. Les trucs de sa psy la requinquèrent.

De retour chez elle, délestée du poids de la panique, elle sentit poindre à l'horizon l'envie de changer d'air. Son régime casanier durait depuis suffisamment longtemps. Elle se sentit prête à un retour en société et décida qu'elle irait chez les Picard dès le lendemain.

Elle passa la journée à attendre le moment de quitter la maison. S'habiller se révéla beaucoup plus facile qu'à l'habitude. Elle n'avait qu'à enfiler un de ses nouveaux kits. En se regardant dans le miroir, Alex fut, pour une fois, satisfaite du résultat. Elle se sentait même, un petit peu, un tout petit peu... belle.

L'ambiance chez les Picard était détendue. Le mot s'était répandu qu'il fallait y aller en douceur avec elle. Sans doute Gaëlle, précieuse Gaëlle, avait-elle orchestré l'affaire. Julien fut le premier à venir vers elle en l'accueillant par une longue accolade. Alex fronça le nez en reconnaissant l'odeur de vieux roquefort qui émanait de ses pieds déchaussés, mais profita tout de même de ce contact qui se voulait chaleureux.

Tout au long de la soirée, elle fut l'objet d'une multitude de petites attentions: une caresse dans le dos, une main dans la sienne, des sourires à profusion. Personne ne l'interrogea sur sa disparition subite. Mathieu avait le profil bas, se faisait même oublier, laissant l'avant-scène à son frère, qui passa une majeure partie de la soirée l'échine courbée sur sa guitare, à partager ses nouvelles compositions. Sa voix grave empreinte de douce mélancolie enrobait l'espace, obligeant les autres à baisser le ton. Jugeant

plus prudent de rester sobre, Alex se contenta de quelques gorgées de bière piquées dans les bouteilles de ses amis et bouda les autres substances. Et elle tint le coup, ne se sentit pas complètement nulle, n'eut pas envie de disparaître. La soirée fut même réussie et cela lui donna envie de récidiver.

Elle y retourna le samedi. L'après-midi seulement, sa mère ayant insisté pour qu'elle s'en tienne là. Son ton suraigu, limite hystérique, signe que l'inquiétude l'étranglait, incita Alex à ne pas entamer de négociations. Pas encore, du moins. Évitant de justesse une rencontre avec Marie-Soleil Vadeboncœur, elle passa le dimanche avec sa tante Margot, qui l'emmena magasiner. Décidément, c'était le remède de l'heure.

Arriva le lundi. Impossible, cette fois, d'échapper au satané retour à l'école, cette invention barbare qui ne cadrerait pas avec la personnalité d'Alex. Elle y alla cependant de meilleure humeur. Elle maîtrisait maintenant les trucs pour calmer l'anxiété et savait que sa mère avait de nouveau parlé avec la directrice de l'école. De toute façon, il ne restait que six semaines avant les vacances de Noël. Possiblement moins, puisque son père avait parlé d'un départ au plus tard le 20 décembre. Ce qui signifiait qu'elle raterait une partie de la période d'examens.

Et, pour être honnête, Alex avait décidé d'arrêter de se battre. Il fallait se rendre à l'évidence. Sa troisième secondaire était irrécupérable. Elle irait à l'école parce qu'elle y était légalement obligée, mais vraiment, réussir était le cadet de ses soucis. Elle y penserait plus tard. Après Noël. De cette philosophie, elle n'avait soufflé mot à personne. Pas même à Margareth.

En semaine, elle avait convenu qu'elle rentrerait pour le souper. Le mardi et le jeudi, elle allait à ses rendez-vous avec Margareth. Elle y pleurait beaucoup. Les larmes coulaient sur ses joues aussitôt qu'elle posait les fesses sur le fauteuil en cuir, ce qui faisait dire à Alex qu'il avait été ensorcelé par l'aïeul de sa psy. Cette dernière l'encourageait et disait que c'était sain de se laisser aller, de sortir sa peine. Ses rencontres la laissaient lessivée, mais paradoxalement, elles lui faisaient du bien.

Les fins de semaine, Alex retournait chez les Picard. Sans forcer. Sébastien se montrait particulièrement agréable avec elle. Il la prenait à part et entamait la conversation sur un ton intimiste, la questionnant sur ses états d'âme. Du coup, Alex le regardait autrement. Intimidée, certes, mais

curieuse de savoir où il voulait en venir. Et bien qu'il ait surtout été question d'elle, Alex cherchait à son tour à en apprendre davantage sur lui, à percer le mystère.

Sa présence suscitait des émotions contradictoires. Elle se sentait osciller entre confort et malaise. Au beau milieu d'une conversation, il pouvait s'arrêter net et la fixer de son regard à deux couleurs. Inexpressif et silencieux. Alex se concentrait alors pour ne pas être la première à baisser les yeux, mais elle n'y arrivait jamais et finissait par dire une énormité afin de dissiper l'inconfort.

— Qu'est-ce qu'il y a? demandait-elle, certaine qu'un bouton particulièrement rebutant venait de lui pousser au milieu du visage.

— Rien. Je te regarde, c'est tout, répondait-il sans ciller.

Alex avait beau faire, elle ne s'y habitait pas. Et pourtant, quelque part, ce regard déstabilisant lui donnait l'impression d'exister. Il avait été le seul à oser l'interroger sur ce qui lui était arrivé.

— Je ne crois pas à ton histoire de mononucléose, avait-il lancé en sourdine alors qu'il zappait avec la télécommande de la télévision.

— On partage une cigarette? avait répondu Alex, pour se donner une contenance.

Tout en lui tendant une cigarette qu'il avait pris soin d'allumer pour elle, il poursuivit: «Plus je t'observe, plus je pense qu'on a beaucoup de points en commun, toi et moi.»

— Euh... c'est que... tu ne trouves pas que c'est relativement nouveau, cet intérêt? Tu ne m'avais jamais vraiment parlé avant que... En tout cas, tu comprends ce que je veux dire? avait bafouillé Alex.

— Pour moi, tu es comme un livre ouvert, répondit-il d'un ton énigmatique. Tu ne veux pas me raconter ce qui t'est arrivé?

— J'ai joué à la roulette russe avec les médicaments de ma mère, lança-t-elle en fixant le plancher.

Il garda le silence sans détourner son regard du sien. Encore cette impression qu'il voyait à travers elle. Cette fois-ci cependant, elle ne tenta pas de briser le silence. Elle respira le plus calmement possible comme le lui avait enseigné Margareth, apprivoisant le malaise. Sébastien s'était finalement approché d'elle avec lenteur, l'avait entourée de ses deux bras,

avait posé une main sur ses cheveux et Alex s'était sentie apaisée, la tête appuyée contre son épaule. Tout au fond d'elle-même, elle avait senti son cœur se réveiller, battre un tantinet plus vite, mais sans que cela ne la fasse paniquer. Elle se demanda s'il pouvait le sentir, si leurs cœurs pouvaient battre à l'unisson.

— J'ai remarqué que tu parles beaucoup de Sébastien depuis quelque temps, lui avait dit Margareth de but en blanc au cours d'une de leurs séances.

Alex n'y avait pas fait attention, mais, maintenant qu'elle y pensait, c'est vrai qu'il occupait de plus en plus de place. Margareth avait poursuivi dans ce qui semblait être une tout autre direction.

— Est-ce que tu as eu beaucoup d'amoureux dans ta vie?

— Quand même.

— Tous des grands amours?

— Non. À Niamey, il y a eu Antoine Bastille, mais finalement, c'était un triple idiot. Je dirais qu'avec Thomas, c'était plus sérieux.

— Et maintenant, tu te sens prête à être de nouveau amoureuse?

La question avait pris Alex par surprise: «Aucune idée. Je n'y avais pas pensé.»

— Bien, avait continué Margareth. Je voudrais que tu y réfléchisses et qu'on reprenne la discussion la semaine prochaine.

Alex avait acquiescé, sans véritablement comprendre où voulait en venir sa psychologue. En fait, la question la contrariait. Au cours des derniers jours, son anxiété avait diminué en intensité. Sébastien meublait les temps morts. Sa présence remplissait les trous dans sa tête, ces trous noirs qui la tenaillaient et la tiraient vers le bas. Alex en venait à oublier qu'elle avait souhaité disparaître de la surface de la terre.

Il arrivait qu'il vienne la voir à l'heure du dîner ou qu'il passe la chercher après l'école pour la raccompagner chez elle. C'est de cette façon qu'il avait fait la rencontre de la mère d'Alex. Arrivée à destination, elle partageait une cigarette avec Sébastien. En relevant la tête, elle avait aperçu sa mère, qui les épiait de l'autre côté de la rue. Elle se dirigeait vers eux, les mains chargées de sacs d'épicerie.

Le face à face était inévitable. Nora, beaucoup plus petite de taille, dut lever la tête pour s'adresser à Sébastien, ce qui joua en faveur de ce dernier. Alex avait bien vu sa mère tiquer devant les tatouages qui dépassaient de son col de chemise, mais, contrairement à ce qui aurait dû se produire, elle s'abstint de tout commentaire. Cela tenait aussi à l'attitude affable de Sébastien qui, une fois les présentations officielles terminées, s'empressa de la décharger de ses provisions et lui offrit d'emblée de les porter jusqu'à l'appartement.

Sans rien dire, il se déchaussa et poursuivit sa route jusqu'à la cuisine, où il déposa les sacs sur le comptoir: «Je vous aide à ranger tout ça, madame Noël?» demanda-t-il avec un large sourire qui n'était pas sans rappeler celui de son frère jumeau. Il était en plein numéro de charme. La mère d'Alex, séductrice aguerrie, entra dans la danse. Elle répondit en prenant la pause.

— Pourquoi pas, Sébastien? Un peu de galanterie ne sera pas de refus.

Alex observait la scène, mi-figue mi-raisin, ne sachant pas s'il fallait se réjouir de la tournure des événements ou en craindre les retombées. Un clin d'œil subtil de la part de Sébastien eut tôt fait de la rassurer. Il resta à souper. Mieux que ça, il prit en charge la préparation du repas. Sans cesser de faire la conversation, il s'affairait, à son aise, hachant l'ail et l'oignon, ébouillantant les pâtes, touillant la salade.

Sa tactique, qui consistait à traiter la mère d'Alex en reine du palais, fonctionnait comme sur des roulettes. Cette dernière en roucoulait de plaisir. Le cou bien étiré pour masquer un début de double menton, elle étalait de grands pans de sa vie comme une prima donna à l'opéra. Un peu plus et elle faisait des arabesques dans le salon.

— J'aurais pu faire carrière dans la danse, je travaillais avec les plus grands chorégraphes, mais j'ai dû m'arrêter à cause des grossesses. Mère célibataire, tu sais, ça te bousille les ambitions, racontait-elle entre deux gorgées de vin.

Alex écarquilla les yeux et manqua de s'étouffer dans son verre d'eau. Il fallait le faire, quand même. Mettre ses échecs professionnels sur le dos de ses enfants. C'était n'importe quoi. De la fabulation totale.

Alex voyait que Sébastien jouait la comédie, que c'était elle qui l'intéressait plus que sa mère. Lorsque cette dernière avait le dos tourné, ils

échangeaient un sourire complice. Mireille avait choisi son camp et elle y allait de ses propres mimiques pour faire rire leur invité. Alex se fit la réflexion que sa mère était d'une prévisibilité enfantine. Il lui suffisait d'un regard intéressé, masculin de préférence, pour s'animer.

Au final, cette rencontre fut payante, lui procurant un ticket pour ses futures sorties. Le nom de Sébastien, véritable «Sésame, ouvre-toi!», lui ouvrait toutes les portes. Il n'y avait que Carrousel le chaton qui était resté insensible à ses charmes. Le poil hérissé sur le dos, il avait poussé un miaulement de protestation à sa vue avant de détalier sous le lit d'Alex. Il y était resté toute la soirée. Elle avait invoqué un sentiment de jalousie pour défendre son minet, qui venait tout juste de lui rappeler la bête de tante Margot.

OceanofPDF.com

SÉBASTIEN ET ALEX

Maintenant que les présentations étaient faites, Alex n'avait plus à se cacher. Sébastien était devenu son passe-temps préféré. Plus qu'un passe-temps, en fait: une obsession. Il fallait qu'elle soit près de lui. Qu'elle le respire et le touche en permanence. Et qu'il se passe quelque chose qui confirme qu'elle n'était pas la seule dans cet état.

Alors qu'ils écoutaient un film dans le sous-sol des jumeaux, il avait tenté un premier rapprochement. Avec délicatesse, il avait entortillé une mèche de ses cheveux autour de son doigt en frôlant son visage, puis une autre et une autre, jusqu'à ce qu'Alex ne soit plus en mesure de résister et ferme les paupières de contentement. Puis s'endorme.

Le silence l'avait sortie de sa torpeur. L'écran de télévision éteint, la pièce était plongée dans le noir. Il avait aussitôt recommencé à lui tortiller les cheveux, la renvoyant au pays des rêves.

Au réveil, Alex l'avait trouvé dans la même position. Il dormait assis, les jambes repliées sur le divan, la tête dodelinant dans un angle peu confortable. Reprenant l'usage de ses sens, elle réalisa que la nuit avait filé et qu'elle n'était pas rentrée chez elle comme prévu. En panique, elle s'apprêtait à sauter du divan lorsqu'elle sentit la main de Sébastien la retenir.

— Du calme. J'ai parlé à ta mère.

— Hein?

— Tu dormais tellement bien que j'ai pris le risque de l'appeler avec ton cell.

— Ah... et elle a dit que je pouvais continuer à dormir calmement chez toi?

— À peu près. Je lui ai expliqué que tu t'étais endormie sur le divan, que mon père était là et qu'évidemment, je dormirais sagement dans une autre pièce.

— OK, mais ma mère, elle a dit quoi?

— Elle a dit que ça irait pour cette fois-ci, mais qu'il ne faudrait pas en faire une habitude.

— Tu n'inventes rien?

— Ben non! Pourquoi j'inventerais ça? répondit-il en s'étirant.

— Elle n'a pas crié comme une hystérique ou menacé d'appeler la police?

— Non. Elle a raccroché et je suis revenu dormir près de toi.

Alex n'en revenait tout simplement pas: «Je ferais mieux d'y aller, quand même. Avec elle, on ne sait jamais.»

— Et moi qui voulais te faire à déjeuner, lança-t-il, déçu.

— Ah non, tu ne peux pas me faire ça. Je suis trop nulle pour dire non... mais il faut vraiment que je parte, sinon...

Sébastien trancha: «Dans ce cas, je t'accompagne.»

Alex le regarda se lever, se demandant ce qui était en train de se passer avec sa vie.

— Sébastien, commença-t-elle, ma mère, elle ne te fait pas un peu, juste un petit peu peur?

Il ne prit pas la peine de répondre à la question, mais lui tendit la main pour l'aider à s'extirper du divan. Ils montèrent les marches et sortirent sans faire de bruit pour ne pas réveiller Mathieu, qui était enfermé dans sa chambre avec une nouvelle recrue.

Sébastien l'apostropha sur le chemin vers chez elle: «Tu t'endors vraiment si facilement?»

— Je n'arrête pas de dormir, ces temps-ci. Je dois me préparer pour l'hiver!

— En tout cas, tu dors dur.

— Pourquoi tu dis ça? demanda Alex, inquiète. Est-ce que j'ai ronflé?

— Pas un son. Tu dors comme un bébé. En fait, tu es belle à regarder...

Elle avait les joues en feu. La conversation les avait menés devant chez elle. Sébastien attendait qu'elle ouvre la porte de l'immeuble. Il n'avait pas l'air de vouloir rebrousser chemin.

— J' imagine que tu vas vouloir monter là-haut avec moi? demanda Alex, qui ne trouvait pas l'idée excellente, vu le manque de discrétion légendaire de sa mère ainsi que son penchant pour les crises devant public.

Téméraire, il répondit qu'il ne partirait pas sans la savoir en sécurité: «Fais-moi confiance. Elle n'osera rien dire devant moi.»

— Bon! Tu l'auras voulu.

La maison sentait bon le café. De la musique classique jouait en sourdine, signe qu'on était dimanche matin et que sa mère s'était levée du bon pied.

— Bonjour, madame Noël, lança Sébastien une fois qu'ils furent entrés, ce qui lui valut un coup de pied de la part d'Alex.

La mère d'Alex répondit à l'appel en s'approchant, sans prononcer un mot ni répondre à la salutation de Sébastien. Au grand soulagement d'Alex, elle était vêtue de façon décente. Elle aurait très bien pu porter une de ses jaquettes de flanelle qui faisait tellement honte à Alex ou encore, et cela aurait été mille fois plus catastrophique, sortir de la salle de bain en tenue d'Ève.

Restait à savoir dans quel état d'esprit elle se trouvait. Son mutisme n'était pas rassurant. Une fois à leur hauteur, elle s'immobilisa et promena son regard sur chacun d'eux, le sourcil bien arqué. Alex avait cessé de respirer, redoutant le pire.

— J'allais justement appeler ton père, dit-elle sur un ton neutre en s'adressant à Sébastien.

— Je lui ai aussi dit de venir se présenter. C'est lui qui nous a reconduits en voiture. Il ne pouvait pas monter à cause d'une réunion de production. Mais vous pouvez essayer de le joindre sur son cellulaire.

Alex ne respirait toujours pas. À l'heure qu'il était, le père de Sébastien était à Dubaï. Inutile de dire qu'il ne répondrait pas à son cellulaire.

— Une réunion, le dimanche matin...

— Vous êtes bien placée pour savoir comment ça se passe dans le milieu artistique. Quand il est en production, il travaille tout le temps.

La mère d'Alex tomba dans le panneau: «Dommage, j'aurais volontiers fait sa connaissance. Il est divorcé, n'est-ce pas?»

On pouvait dire que Sébastien ne manquait pas de sang-froid, pensa Alex, impressionnée. Elle se prêta même au jeu: «Il est célibataire, maman, et en plus, il est beau... Ben, si on aime les vieux, évidemment.» Ce fut au tour de Sébastien de lui donner un coup de pied.

— Sébastien, tu vas peut-être vouloir me répondre, toi, parce que ma fille est une vraie tombe. Je voudrais bien savoir à quoi vous jouez, tous les deux. Vous sortez ensemble, oui ou non?

«Maman!» s'écria aussitôt Alex, mais Sébastien ne broncha pas et répondit du tac au tac qu'il ne pouvait pas répondre à la place d'Alex. Rouge écrevisse, celle-ci rassembla tout son courage pour répliquer que ce n'était pas de ses affaires.

Une fois seule, elle demanda à Sébastien comment il aurait réagi si sa mère avait insisté pour rejoindre son père.

— Je lui aurais donné son numéro de cellulaire et elle serait tombée sur son répondeur. Après, j'aurais fait appeler mon frère. Il l'imité à la perfection. En plus, mon père a une ligne téléphonique privée dans son bureau, ta mère aurait vu son nom sur l'afficheur.

OceanofPDF.com

PRINCESSE

La question posée tout haut par la mère d'Alex obsédait secrètement sa fille. Si elle avait pu mettre la main sur une marguerite, elle aurait joué à l'effeuiller au rythme de «Il m'aime un peu, beaucoup, passionnément, à la folie... pas du tout». Novembre la sauvait du ridicule. Alex était amoureuse. Sébastien s'était emparé de son cœur comme une araignée tissant sa toile et, telle une proie consentante, elle attendait son heure.

Le samedi suivant, chez les Picard, elle émergea de nouveau des limbes dans un lieu incongru, le lit de Sébastien. Il avait dû l'ensorceler avec sa gymnastique capillaire avant de la transporter jusque dans sa tanière. Alex n'était pas au bout de ses surprises. Allongé sur le ventre, à même la couverture, la tête tournée vers le mur, il dormait nu comme un ver, laissant à Alex tout le loisir de détailler son corps. Ses fesses rebondies lui faisaient de l'œil. Son bras droit encerclait Alex par la taille. De cette prise émanait un sentiment de sécurité.

De sa main libre, elle suivit délicatement le tracé de ses tatouages qui descendaient jusqu'à son poignet. Entremêlés, du noir, du rouge, du vert racontaient une histoire dont Alex ignorait la trame. On pouvait s'y perdre. Le doigt posé à mi-chemin sur l'humérus, elle sentit le bras de Sébastien reprendre vie et s'arrêta, les sens en alerte. Il se tourna lentement de manière à lui faire face, reposa sa tête sur l'oreiller et l'attira vers lui en un seul mouvement.

Ce qui se passa ensuite fut entièrement différent de tout ce qu'Alex avait expérimenté en matière de sexe. Pour la première fois de sa vie, elle le fit sans même y penser, s'abandonnant totalement. Sans complexe et sans s'interrompre mentalement pour se rabaisser ou se poser dix mille questions.

Alex était dans les vapes. Heureuse et insouciante. D'une main, il lui souleva la tête, planta son regard dans le sien et lui murmura des mots qui l'achevèrent:

— Tu brilles de partout, ma princesse. Avec moi, tu n’auras plus jamais mal. Je te le promets.

Le coup avait été fatal. Son cerveau avait la texture d’un camembert oublié sur une table de pique-nique en plein soleil. Totalement ramolli.

Il était passé midi lorsqu’elle quitta l’appartement des Picard. Elle trottina d’un pas léger jusque chez elle, souriant aux passants. C’est à peine si elle entendit sa mère l’engueuler à pleins poumons dès qu’elle posa le pied dans la maison:

— Tu étais où, pour l’amour de Dieu?

Candide, elle répondit qu’elle avait dormi chez Sébastien: «J’étais certaine qu’il t’avait avertie comme la dernière fois.»

— Non, mais ça ne va pas, ma fille. Ce n’est pas parce que c’est arrivé une fois que tu peux recommencer quand bon te semble. Et ton cellulaire, il ne sert à rien?

Sa bulle était trop étanche pour se laisser atteindre. Les cris la laissaient insensible. Alex avait envie de continuer à flotter, quitte à emporter sa mère avec elle.

— Maman, je suis amoureuse, murmura-t-elle.

Cette brèche dans la palissade qu’Alex avait érigée entre sa mère et elle fit fondre dans la seconde ce qui s’annonçait comme une reprise des animosités. Abasourdie, sa mère laissa retomber ses bras le long de son corps et la détailla des pieds à la tête, cherchant un signe quelconque de changement. Reprenant une contenance, elle s’élança vers sa fille:

— Mais c’est merveilleux, ma chérie... et pour le sexe, ne me dis pas que vous avez fait l’amour! Mon Dieu, je ne suis pas du tout prête à ça...

La tempête était passée. Alex pouvait continuer à flotter.

Ce fut comme si une main extérieure avait subitement remplacé la vie d’Alex dans sa trajectoire. Elle avait cessé de faire la toupie, de basculer en tous sens. Il lui suffisait de graviter autour de Sébastien, son nouveau soleil, pour être bien. De le respirer, de frotter sa joue contre la sienne, de l’écouter jouer de la guitare, de se laisser hypnotiser par sa voix grave, de s’endormir le nez dans son cou, de fumer ses cigarettes, de se laisser caresser par ses mains. Sans cesse.

L'école était un obstacle à leur amour, ainsi que le fait qu'Alex ait quatorze ans, habite chez sa mère et doive lui rendre des comptes. Et maintenant que sa fille lui avait confié son amour pour Sébastien, Nora se sentait libre de discourir sur la sexualité avec elle. Qu'à cela ne tienne, Alex se pliait à cette fantaisie maternelle si souvent décriée, s'assurant par le fait même de garder sa mère bien en place au fond de sa petite poche.

Se séparer de Sébastien était son seul souci. Il n'était pourtant jamais loin, trouvait toujours une astuce pour allonger les heures, les minutes, les secondes. Tout comptait. Quelques jours après leur première fois, il se présenta à la sortie de l'école pour lui annoncer qu'il la kidnappait pour le dîner. Il lui noua un foulard autour des yeux et la pria de se laisser guider. Alex, qui ne demandait pas mieux, lui emboîta le pas en serrant ses doigts autour de sa main, jura intérieurement contre ses gants qui lui volaient un peu de la chaleur de Sébastien. Mais bon, c'était ça ou des engelures.

— À quoi tu penses pour sourire comme ça? lui demanda-t-il, alors qu'ils marchaient depuis une dizaine de minutes.

— À ma première saucette dans ton bain à remous...

— Comment oublier? Là, je te promets que tu vas aimer ma surprise, lui répondit-il en l'aidant à monter un escalier en colimaçon.

Alex entendit le cliquetis d'un trousseau de clé, se fit de nouveau entraîner en haut d'un escalier, entendit encore le bruit d'une serrure qui s'ouvre et puis:

— Ça y est, tu peux retirer le foulard!

Elle ouvrit les yeux sur la caverne d'Ali Baba. Un appartement aux dimensions vertigineuses que l'on aurait dit tout droit sorti d'un magazine de décoration pour les gens riches et célèbres: «On est où?», demanda-t-elle, médusée.

— Dans l'appartement du collègue de mon père. Il est parti en Asie pour un mois et m'a demandé de m'occuper de ses plantes et de son chat. Viens voir ça, il y a même un foyer avec un tapis en peau d'ours...

Dès lors, Sébastien et Alex en firent leur lieu d'exil. Ils s'y réfugiaient aussi souvent que possible. S'extirper du duvet d'oie requérait des efforts surhumains. Entre la couette et les bancs d'école, le choix était facile.

Sébastien l'aidait à se fabriquer des alibis, rédigeant des mots criants de vérité qu'il signait en imitant le coup de crayon de la mère d'Alex.

— Plus les mensonges sont gros, plus ils sont crédibles, lui assurait-il, en inventant des rendez-vous fictifs avec la docteure Messier.

De toute façon, elle s'en balançait et, curieusement, s'en sortait bien. On lui passait facilement l'éponge. Puis elle essayait de ne pas abuser, de faire acte de présence de temps à autre.

De la fenêtre de l'appartement, ils avaient regardé la première neige tomber. De minuscules flocons voletaient dans les airs, terminant leur chute par un atterrissage flasque au sol. De biens petits flocons qui ne tiendraient pas longtemps, mais qui annonçaient le changement de saison. Alex y voyait l'amorce d'un nouveau départ. Elle pouvait tirer un trait sur le gouffre qu'avait été novembre.

Bientôt, la ville serait d'une blancheur immaculée. Elle était excitée comme une puce, avait envie de construire un igloo, de lancer des balles de neige, de sauter au cou de Sébastien. Elle se contenait, cependant, se contentant de sourire à pleines dents. Parce qu'il avait beau être là, tout entier à ses côtés, elle ne l'avait pas complètement démystifié et elle conservait au fond d'elle-même la crainte que sa bulle éclate. Et alors, qui sait ce qui adviendrait d'elle? Novembre pouvait bien revenir.

Le regard de Sébastien s'obscurcissait parfois sans prévenir. Quelque chose d'insaisissable le ravalait de l'intérieur et alors, il cessait de parler, de regarder Alex avec ses yeux émerveillés. Il était ailleurs et elle prenait peur, se tourmentait. Et si c'était elle, le problème? Si elle ne se montrait pas à la hauteur? Lorsqu'il ressurgissait de ses absences, qu'il la regardait de nouveau, c'était comme si elle remontait à la surface après une longue plongée en apnée.

Il était exigeant en amour, lui demandait d'être tout à lui. Une exigence dont Alex prit la pleine mesure un après-midi de semaine où il était venu l'attendre après l'école. Il avait redressé le col de son blouson pour se protéger du froid. Elle s'approcha de lui, se hissa sur la pointe des pieds pour l'embrasser... et se buta à une mine renfrognée. Redescendant sur terre, elle constata qu'il dévisageait méchamment quelqu'un au loin. Suivant son regard, elle tomba sur Thomas, qui faisait le guet devant la

porte d'entrée. On aurait dit un petit soldat de plomb. À ses côtés, Gaumont sautait d'un pied à l'autre pour se réchauffer sans perdre la scène des yeux. Il était prêt à bondir, observa Alex avec un pincement au ventre. Thomas avait beau tendre ses muscles au maximum, il ne faisait pas le poids. À côté de Sébastien, il avait l'air d'un gamin imberbe tout juste sorti de la pouponnière et pourtant, il s'acharnait à soutenir son regard, ne baissant pas les yeux.

L'affrontement n'avait aucun sens. S'apprêtant à faire une blague idiote pour détendre l'atmosphère, Alex s'arrêta en apercevant un éclat mauvais dans les pupilles mordorées de son amoureux. Cela n'augurait rien de bon. Imperturbable, Sébastien respirait en formant de petits nuages blancs dans l'air glacé.

— Viens, on s'en va, je crève de froid, ici, dit-elle en le tirant par la manche.

Sans réfléchir, elle l'avait obligé à baisser les yeux. Elle perçut toute sa colère contenue alors qu'il détachait son regard de son adversaire pour la suivre. Maladroite, elle laissa tomber ses mitaines sur le trottoir, ce qui lui permit de voir le sourire victorieux qu'affichait Thomas. C'était n'importe quoi; des enfantillages, se dit-elle en se penchant.

L'atmosphère était chargée et Alex cherchait quoi dire. Elle opta pour le silence, tout en se posant mille et une questions. Elle n'avait pourtant rien à se reprocher. Sébastien ne tarda pas à exploser.

— Si je le revois près de toi, je lui casse la gueule, lança-t-il les mâchoires serrées.

La menace la laissa pantoise: «Il n'était pas près de moi, même qu'il ne faisait rien du tout. Je ne comprends pas ce qui te prend.»

Lui empoignant le bras, Sébastien l'obligea à s'arrêter: «Tu ne commenceras pas à jouer à ces petits jeux-là avec moi, Alexandra Demers. Tu penses que je m'amuse, moi, quand je sais que tu passes toutes tes journées avec lui?»

«Ben voyons!» aurait-elle répondu si ce n'avait été de la main de Sébastien qui formait un étau autour de son avant-bras.

— Sébastien, lâche-moi, tu me fais mal!

L'épais manteau qu'elle portait la protégeait de la douleur physique. C'était plutôt son ton, dur et sec, qui l'avait fait sursauter, traversant la barrière de l'étoffe et lui envoyant une onde d'inconfort dans le corps. S'apercevant de son geste, il lâcha son bras comme si celui-ci avait subitement pris feu.

Il la regarda droit dans les yeux :

— Tu ne comprends pas combien je t'aime, Alexandra ?

Deux Alexandra en moins d'une minute. Cela lui fit tout drôle. Habituellement, il l'appelait par son surnom. Comme tout le monde d'ailleurs, sauf ses parents quand ils voulaient l'engueuler. Du coup, elle se sentit coupable. Il ne fallait pas qu'il ait mal à cause d'elle et encore moins qu'il doute, même une fraction de seconde, de combien elle l'aimait en retour.

— Je me fous de Thomas, lui dit-elle, la voix étranglée par l'émotion. Je ne lui parle plus depuis des mois. C'est fini, terminé, oublié depuis vraiment longtemps. On n'est même plus amis. À l'école, on ne se parle jamais, enchaîna-t-elle avant d'être coupée par Sébastien qui lui dit de se taire à coups de «chut, chut, je sais, c'est ma faute».

Et ce fut la fin de ce premier véritable accroc. Ils passèrent le reste de la soirée soudés l'un à l'autre. L'orage était passé et Alex avait résolu d'oublier le geste agressif de Sébastien. En fait, elle l'avait sublimé, y voyant une preuve supplémentaire de son amour pour elle.

Nora, habituée de voir Sébastien traîner dans la chambre de sa fille, passa la tête par l'entrebâillement de la porte pour demander s'il comptait rester pour le souper : «Je pensais commander de la pizza», leur dit-elle. Ils répondirent par l'affirmative, s'attendant à la voir ressortir, mais elle n'avait pas tout à fait terminé.

— Ah, j'allais oublier, ton père a encore téléphoné cet après-midi. Là, il va vraiment falloir que tu le rappelles parce qu'il commence à prendre son ton nerveux avec moi et je n'aime pas ça. Tu sais comment il peut être. C'est à cause des vacances de Noël qui approchent. En tout cas, tu vas le rappeler demain, d'accord ?

Alex acquiesça, pressée de voir sa mère quitter sa chambre et de chasser la réalité temporelle ; cette séparation qui approchait.

— Tu vas vraiment me laisser seul pendant les vacances de Noël? demanda Sébastien en faisant la moue.

Alex fronça le nez, signe qu'elle n'y pouvait rien: «Il faudrait que tu partes avec moi», répondit-elle en appuyant sa tête contre sa poitrine, son endroit préféré au monde: «Tu nous imagines, tout nus sur la plage?»

Il laissa passer un temps.

— Je me suis renseigné, mais je n'ai pas assez d'argent. Les prix grimpent dans le temps des Fêtes, lui répondit-il sur un ton débonnaire.

Sonnée, Alex s'écarta de lui et le regarda: «Tu as vraiment fait ça?» Elle n'en revenait tout simplement pas.

OceanofPDF.com

IMBROGLIO

Évidemment, dans la vie d’Alex, quand une chose se mettait à aller vraiment, mais vraiment bien, il fallait que le reste déraile. Enfin, pas tout le reste, mais une partie importante, du moins. Le lendemain, Charlie et Béa la prirent en otage entre deux cours. Béa prit les devants:

— Alex, on doit absolument te voir ce soir. Ça ne peut pas attendre.

Son ton de cheftaine de jeannettes signalait qu’il était dans l’intérêt de tous de ne pas la contrarier. Alex tenta tout de même de négocier:

— On ne peut pas faire ça un autre soir? Sébastien...

Béa la coupa illico:

— Impossible un autre soir. Sébastien, tu le vois CHAQUE jour de ta vie! Et n’essaie pas de nous faire le coup du rendez-vous chez ta psy. Cette fois, c’est urgent, on doit te parler.

Charlie se tenait coite, mordillant sa lèvre inférieure, signe de malaise profond. Alex abdiqua.

— C’est bon, Béa, pas la peine de t’énerver. Je vais m’arranger avec Sébastien.

Béa réagit au quart de tour:

— Appelle-le maintenant, ça sera fait.

— Inutile, je le vois ce midi, lança Alex sur la défensive.

— Tu as peur de lui ou quoi? répondit Béa.

Piquée au vif, Alex allait riposter quand Charlie se jeta dans l’arène pour calmer le jeu:

— Ça suffit, vous deux. De toute façon, c’est réglé, on se rejoint après l’école. OK, les filles?

Béa et Alex acquiescèrent et s’en retournèrent chacune dans leurs cours respectifs. À l’heure du dîner, Alex se surprit à patiner devant Sébastien. Elle n’arrivait pas à cracher le morceau. Il est vrai que, depuis leur première fois, il ne s’était pas passé un seul jour sans qu’ils se voient. Et deux fois plutôt qu’une. Même les soirs où Alex se rendait chez sa psy, Sébastien

l'attendait au métro pour la raccompagner chez elle. Alex commençait d'ailleurs à trouver que ses rendez-vous avec Margareth lui bouffaient tout son temps. Il lui était arrivé d'essayer d'en sauter un, mais elle n'arrivait pas à mentir. Pas à Margareth. Et elle se voyait mal lui expliquer qu'elle manquait de temps pour voir Sébastien.

Voyant qu'Alex n'était pas dans son état normal, Sébastien lui demanda ce qui la tracassait. Elle se lança: «Les filles veulent me voir ce soir. Il paraît que c'est urgent. C'est sûrement Charlie qui s'est mise dans le pétrin. Tu sais comment elle est. Ça doit être sérieux. Des ennuis avec les flics ou ses parents ou une maladie dont elle ne m'a jamais parlé...» Tout ça en un seul souffle.

— Wow! Alex, respire par la bouche, tu m'essouffles.

Et pendant qu'elle s'appliquait à inspirer et à expirer le plus normalement possible, il lui offrit tout bonnement d'inviter ses amies chez lui: «Mathieu rentrera tard, ce soir. S'il rentre...»

— Ah... je ne pense pas que c'est ce que les filles avaient en tête...

— Tu ne veux pas que je sois là, c'est ça?

— Non! Ce n'est pas ça du tout, c'est juste... C'est les filles, tu comprends, un truc important... Ce n'est pas ma faute...

Alex perdait pied et, pour couronner le tout, son amoureux lui avait tourné le dos et commençait à s'habiller pour aller dehors. Il n'avait toujours pas prononcé une parole quand il enfila son manteau et sortit de l'appartement. Au coin de la rue, Sébastien déclara sèchement qu'il rentrait chez lui.

— On se parle plus tard? demanda Alex avec anxiété.

Il marmonna une réponse inaudible et partit sans se retourner. Alex était mal. Elle retourna à l'école avec l'espoir que cela lui passerait, que tout rentrerait dans l'ordre d'ici la fin de la journée.

Devant son casier, Alex proposa aux filles d'aller chez elle.

— On avait plutôt pensé faire ça chez moi, répliqua Charlie, c'est la soirée cinéma de mes parents.

Alex insista.

— Avoue que c'est encore à cause de Sébastien. Il va attendre dans ta chambre pendant qu'on se parle au salon? demanda Béa.

— Mais qu'est-ce qu'il t'a fait, Sébastien?

De nouveau, ce fut Charlie qui tempéra les ardeurs des deux camps. Les rôles étaient inversés. La Béa qu'Alex connaissait n'avait pas l'habitude de s'enflammer de la sorte. C'était elle, la diplomate du trio. Quelque chose ne tournait pas rond. Alex laissa tomber sa proposition et accepta de se rendre chez Charlie. Mais pas avant d'avoir appelé sa mère, qui en profita pour lui redemander si elle avait contacté son père. Merde! Elle avait encore oublié. Elle mentit: «Tout est beau, je lui ai envoyé un courriel de l'école. J'attends sa réponse.»

Aux filles, elle répondit:

— C'est arrangé, je peux aller chez Charlie, à condition que je puisse emprunter l'ordinateur pour écrire à mon père.

Une réponse qui piqua la curiosité de Béa: «Il s'est passé quelque chose?»

— On doit se parler des vacances de Noël.

Le voyage d'Alex leur offrit le sujet idéal pour meubler la conversation. Il est vrai que son départ approchait. Trop vite, même. Partir, même pour des vacances sous le soleil, n'était plus si urgent.

En ouvrant l'ordinateur de Charlie, elle constata que son père l'avait devancée. Un courriel l'attendait. Le genre de courriel que lui seul pouvait envoyer. Lorsqu'il était en mode «organisation», son père écrivait de façon didactique. On aurait dit un communiqué ministériel. Une énumération de faits et de dates qui commençait par «premièrement» et se terminait par «en cinquième et dernier lieu». Alex dut s'y reprendre à deux fois et en bâillant.

Son père arriverait le 15 décembre à seize heures quarante par le vol AC544 en provenance de Paris. Il prévoyait loger chez son frère Baptiste. Alex le rejoindrait le 17 décembre. Le troisième point concernait un rendez-vous avec la directrice de l'école – information qui fit sourciller Alex. Finalement, le départ pour le Togo était prévu pour le 21 décembre, le jour de son anniversaire. Suivaient les heures et coordonnées de vol. Ouf!

Alex répondit sur-le-champ, adoptant la forme privilégiée. Premièrement, elle voulait connaître la date de son retour d'Afrique. Deuxièmement, elle souhaitait passer la fin de semaine du 19 décembre chez sa mère, en vérité chez Sébastien, mais elle jugea préférable de ne pas entrer dans ce genre de

détails et prétexta un souper de Noël. Plutôt mourir que d’aller dépérir à Saint-Lambert, où habitait son oncle. Elle appuya sur la touche «envoi» et referma l’ordinateur avec le sentiment que décembre était le mois le plus court de l’année.

Au salon, elle demanda aux filles ce qui était si urgent. Le silence retomba aussitôt dans la pièce. Charlie recommença à mordiller sa lèvre inférieure, visiblement aussi mal à l’aise que dans la matinée, devant leurs casiers. Béa brisa le silence: «Sébastien, tu l’aimes comment?» Frondeuse, Alex répondit: «Comme c’est pas permis.»

— Justement, on se pose des questions sur...

— Sur quoi? Vas-y, dis-le que tu ne l’aimes pas!

— Excuse-moi, mais il y a un mois, tu étais à l’hôpital à cause de tu sais quoi. Sébastien débarque dans ta vie et, d’un coup de baguette magique, la vie est belle, tes problèmes ont disparu et nous, tes deux meilleures amies, on n’entend plus parler de toi. Tu ne trouves pas ça bizarre, limite inquiétant?

— Non. Je ne vois pas du tout ce qu’il y a de bizarre à tomber amoureuse. Pis, à ce que je sache, tu n’es pas ma psy, répondit Alex, furibonde.

Elle s’adressa directement à Charlie: «Ne me dis pas que toi aussi tu es contre moi?»

— On n’est pas contre toi, c’est juste que depuis que tu es avec Sébastien, on ne te voit plus du tout. On s’est inquiétées, tu sais, avec ce qui s’est passé. Avant, tu nous disais toujours tout. À la minute où il t’arrivait quelque chose, tu nous mettais au courant.

— Oui mais Charlie, tu le connais, Sébastien, il est GÉNIAL. Je ne suis pas avec n’importe qui.

Charlie ne dit rien.

— BEN RÉPONDS! Tu ne peux pas dire que tu ne le connais pas quand même!

— Je le connais... mais je te connais encore plus et... moi aussi, je me pose des questions. Vous êtes toujours ensemble, matin, midi et soir. Même Thomas...

En entendant prononcer le nom de Thomas, une lumière s’alluma dans la tête d’Alex:

— Ah, c'est ça! J'aurais dû y penser avant, la coupa-t-elle, c'est à cause de ce qui est arrivé hier.

— Rien à voir, répondit Béa.

— Mais tu vois de quoi je parle, hein?

— TOUT LE MONDE sait de quoi tu parles. Ouvre-toi les yeux, Alex. Il ne passe pas inaperçu, ton Sébastien Picard, avec ses tatouages et ses yeux dépareillés. Tout le monde l'a vu dévisager Thomas. Un peu plus et il lui sautait à la gorge. Ce n'est pas normal, ça!

La voix de Béa montait dans les estrades, ses joues s'étaient empourprées.

— Je te parie que tu as eu peur pour ton petit Gaumont chéri. C'est pour ça que tu t'énerves comme ça. J'ai raison, non?

Béa devint livide de rage. Alex ne l'avait jamais vue comme ça et elle hésitait entre l'engueuler encore plus fort ou appeler une ambulance. Qui sait si son amie n'était pas en train de perdre les pédales?

Entre-temps, le silence était retombé sur le salon. Le trio cogitait ferme. À leurs tics respectifs, on voyait qu'elles tergiversaient, ne sachant pas quelle stratégie adopter. Tacitement, elles optèrent pour une trêve. Il y avait tout de même certaines limites à ne pas dépasser. Il y en allait de leur amitié.

Béa répondit finalement à la question d'Alex d'un ton redevenu posé.

— Pense ce que tu veux, mais tout ce qu'on essaie de te dire, c'est qu'on se pose des questions. C'est tout.

Alex regarda tour à tour ses deux amies. Béa, immobile au fond du divan, pliée de partout. On pouvait entendre sa respiration faire de longs allers-retours. Charlie passait d'une position à l'autre sur le tapis du salon, sans cesser de se mâchonner les lèvres. La sonnerie du téléphone les fit sursauter. Charlie fit signe à Béa d'aller répondre. Alex en profita pour prendre ses cliques et ses claques et Charlie se leva pour l'accompagner:

— On n'est pas fâchées, tu sais, dit-elle piteusement.

La main sur la poignée de porte, Alex répondit à son amie: «Vous ne pouvez pas me demander de choisir. Pour une fois qu'il m'arrive quelque chose de bien. Je te jure, Charlie, je l'aime vraiment, c'est la bonne personne pour moi.

— En tout cas, on est là pour toi, ne l'oublie pas.

— Et Béa? demanda Alex.

— Béa, c'est pareil.

— Elle n'a jamais aimé les Picard, et Sébastien, encore moins. Je ne sais pas ce qu'il lui a fait, mais il va falloir qu'elle décroche parce qu'il est là pour de bon, répondit Alex, prête à défendre son amoureux bec et ongles.

— Ça ne l'empêche pas d'être notre amie.

Il était pour le moins étrange d'entendre Charlie jouer les vieilles sages, elle qui avait l'habitude d'être la plus impulsive des trois. Enfin, Alex promit de garder le contact et referma la porte derrière elle avec le sentiment de sortir du banc des accusées. Sur le trottoir, elle hésita quelques secondes. À droite, elle prenait la direction de l'appartement des Picard. En moins de dix minutes, elle y était. À gauche, la rue Roy l'attendait. Elle tourna sur elle-même et rentra prudemment au bercail.

Une fois chez elle, elle alla s'enfermer dans sa chambre pour composer le numéro de Sébastien. Pas de réponse. Idem sur son cellulaire. Elle alla trouver sa mère, qui faisait la vaisselle à la cuisine: «Est-ce que Sébastien a appelé pendant que j'étais chez Charlie?» s'informa-t-elle en tentant de dissimuler son anxiété croissante.

Cela lui valut un regard inquisiteur de sa mère, qui n'avait pas manqué de remarquer la faille dans l'attitude de sa fille: «Quelque chose qui ne va pas, ma chérie?» demanda-t-elle d'une voix douce. Alex esquiva la question du mieux qu'elle put et s'en retourna dans sa chambre. Elle en ressortit deux minutes plus tard en appelant son chat.

— Il est avec moi, cria Mireille de sa chambre.

Alex trouva Carrousel roulé en boule sur les genoux de sa sœur. Le traître ne lui accorda pas le moindre coup d'œil.

— C'est mon chat, beugla Alex, qui avait besoin de déverser son fiel.

— T'as qu'à t'en occuper alors, répondit Mireille, qui jouait à la préado.

Elle ignore sa sœur et s'empara du chat, qui poussa un miaulement de protestation en se débattant. Il en fallut de peu pour qu'Alex se fasse griffer la cuisse, forçant Mireille à abdiquer. Insulté, le chaton alla se réfugier sous le lit. Flairant l'odeur du conflit, la mère d'Alex se jeta dans la mêlée, un linge à vaisselle à la main. La combinaison parfaite pour un drame familial.

Alex battit judicieusement en retraite, avec le sentiment d'être délaissée de tous, son chat y compris.

Le lendemain midi, toujours aucun signe de Sébastien. Elle commençait à ne plus trouver ça drôle. Quinze minutes à poireauter sur le trottoir, exposée au vent glacial, sans tuque ni foulard, c'était long. Et s'il l'attendait à l'appartement? C'était ça. Il fallait que ce soit ça. Au pas de course, elle mit sept minutes quarante-neuf secondes à arriver à destination. Mauvais signe, les lumières étaient éteintes, la porte verrouillée. Les coups cognés résonnèrent en vain.

Au bord des larmes, elle entra dans un dépanneur s'acheter un sac de chips sel et vinaigre. En vérité, en plus de craindre le pire, il y avait aussi le problème de savoir comment tuer le temps. Dehors, elle gelait. À l'école, ce serait la honte. Ayant déserté la cafétéria depuis des semaines, elle n'y était plus à sa place, redoutait les questions et les regards. Elle rasa donc les murs, de crainte de tomber sur Béa et Charlie. Finalement, elle décida de se cacher dans la salle d'informatique.

Dans sa boîte de courriel, elle trouva une réponse de son père. La fin de semaine à Saint-Lambert était non négociable. La famille Demers au grand complet y était conviée pour un repas des Fêtes. Il avait cependant une bonne nouvelle à lui annoncer; elle avait congé d'école à partir du vendredi. Il enchaînait avec son plan d'aller vivre en Afrique jusqu'au mois de juillet.

Ce courriel, c'était la cerise sur le gâteau. Alex n'en avait rien à faire de la réunion familiale à Saint-Lambert et l'école, elle s'en foutait, de toute façon. Quelques jours de plus ou de moins ne faisaient aucune différence. En guise de réponse, elle redemanda à son père quelle était la date de son retour de vacances, histoire de bien lui faire comprendre qu'elle ne voulait rien savoir d'habiter en Afrique. Il n'avait qu'à revenir vivre à Montréal, lui, s'il souhaitait tant que ça la voir.

Sébastien ne l'attendait pas à la fin des classes, mais ça, elle s'y attendait, puisqu'elle avait rendez-vous avec Margareth. Elle plissa tout de même les yeux en scrutant les alentours, au cas où il lui aurait réservé une surprise. En vain. Sans prendre le temps d'enlever son manteau, elle s'effondra dans le fauteuil en cuir de l'aïeul de Margareth, les larmes contenues depuis la veille devançant les explications.

— Je ne comprends pas ce que j’ai fait de mal, parvint-elle à articuler entre deux sanglots. Ça fait vingt-sept heures et quart que je n’ai pas eu de nouvelles, dit-elle après avoir consulté sa montre. Pourquoi ça fait si mal quand il n’est pas là?

Margareth lui tendit la boîte de mouchoirs: «Tu comptes les heures?»

— Les minutes, les secondes. C’est trop long...

— Est-ce que ça t’est déjà arrivé auparavant de compter les heures? Avec Thomas, par exemple?

— Ah non! pas avec Thomas. Avec lui, on se chicanait tout le temps, il n’était pas fort sur la communication et, de toute façon, ce n’est pas du tout la même histoire. Sébastien et moi, c’est VRAIMENT de l’amour. On est faits pour être ensemble. Je n’ai jamais aimé quelqu’un comme ça avant...

Alex dut s’interrompre parce qu’elle sentait qu’elle allait encore perdre le contrôle.

— Bon, qu’est-ce que tu dirais si on arrêta tout? Viens plutôt t’allonger sur le divan. J’ai l’impression qu’une séance de relaxation s’impose.

Elle connaissait le chemin. Quinze minutes plus tard, elle se redressa en respirant plus librement. Margareth était incroyable. Sa voix était capable de venir à bout des pulsations arythmiques d’Alex.

— Ça va un peu mieux? lui demanda Margareth.

— Oui!

Elle ne pleurait plus. Margareth l’invita à se rasseoir et s’intéressa à un autre problème: sa chicane avec Béo et Charlie. Alex répondait à toutes ses questions, relatant chaque bribe de conversation pendant que Margareth prenait des notes, acquiesçait ou demandait des éclaircissements. Elle ne tentait pas de minimiser l’importance de ses conflits d’amitié. D’autres adultes auraient levé les yeux au ciel, blâmant le jeu des hormones, l’adolescence toute banale. Pas Margareth. Elle voyait plus loin.

— Si je comprends bien, tes amis remettent en question ta relation amoureuse avec Sébastien...

— Elles sont jalouses de ce que je partage avec lui.

— Tu crois vraiment ça?

Pour toute réponse, Alex haussa les épaules.

— Tu as toujours eu confiance en tes amies, avant. Pourquoi est-ce que ce serait différent aujourd'hui?

— Elles ne peuvent quand même pas me demander de choisir. Je ne peux pas faire ça.

— Et si Sébastien te demandait de choisir. Tu ferais quoi?

— Il ne ferait jamais ça. Il voulait que je les invite chez lui, ce qui prouve bien que la question n'est pas là.

— Tu le défends beaucoup.

— Je l'aime, ce n'est pas la même chose.

— N'oublie pas que tu connais Béa, et surtout Charlie, depuis longtemps. Elles ont fait leurs preuves. Sébastien, lui, vient à peine d'entrer dans ta vie.

Agacée, Alex jeta un coup d'œil au cadran et vit que l'heure était presque entièrement écoulée. Margareth suivit son regard, mais elle ne bougea pas. À la place, elle lui proposa de refaire quelques exercices de respiration: «Je te sens sur le point d'éclater de nouveau.»

Alex se laissa faire.

Pour conclure, Margareth lui confia un devoir: «D'ici à mardi, essaie de consacrer du temps à tes amies. Au fond, c'est ce qu'elles t'ont demandé. La balle est dans ton camp.»

— Je ne sais pas...

— Ça te donne cinq jours pour y arriver, mais si j'étais toi, je n'attendrais pas trop. Je suis certaine que c'est exactement ce dont tu as besoin en ce moment. Et ça te donnera un peu de recul.

— Et si ça aggravait ma chicane avec Sébastien? C'est de lui que j'ai besoin en ce moment.

— Laisse-lui un peu de temps. Comme tu l'as toi-même remarqué, tu n'as rien à te reprocher, sinon de vouloir partager ton temps entre tes amies et ton amoureux, ce qui est légitime et sain.

— Ce n'est pas facile, soupira Alex.

Margareth lui ouvrit les bras et Alex abdiqua: «La séance a duré longtemps...»

— C'est sans importance, répondit Margareth. Appelle-moi si ça ne va pas, peu importe l'heure, d'accord?

Alex acquiesça. Elle avait repris des forces.

Une fois dans la rue, elle respira un bon coup. L'air froid la fouetta. Ce bloc de courage, elle décida d'en faire usage sur-le-champ, de ne pas attendre qu'il disparaisse et qu'elle se retrouve roulée en boule à pleurer dans son lit. Faisant fi du conseil de sa psy, elle décida d'aller affronter Sébastien. Après tout, leur chicane tournait autour d'un simple malentendu.

Le raisonnement ne sembla pas convaincre son cœur, qui s'emballa à la vue de la sonnette des Picard. La fenêtre entrouverte laissait s'échapper des notes de guitare et un parfum d'herbes. Alex fit le pied de grue devant la porte, dans l'espoir que Sébastien vienne lui ouvrir. Au bout de quelques minutes, elle tourna la poignée – qui, comme à son habitude, n'était pas verrouillée – et s'introduisit dans l'appartement en se disant que la musique avait dû étouffer son coup de sonnette.

Elle vit d'abord Gaëlle, de dos, qui entrait dans les toilettes. Elle continua, sachant qu'elle était à quelques pas seulement de Sébastien. Une porte claqua derrière Mathieu, qui sortait de sa chambre en pyjama. Il fut le premier à apercevoir Alex. Il jeta un coup d'œil furtif au salon avant de la saluer.

— «Alex!» cria-t-il pour se faire entendre par-dessus la musique.

Certain que'il y avait là quelque chose qu'elle ne devait pas voir, Alex fonça. Elle vit Sébastien courbé sur sa guitare. Assise à ses côtés, il y avait une fille! Une parfaite inconnue qui collait son amoureux de près. Alex se figea net, soudainement trop petite dans ses chaussures. Sébastien leva les yeux vers elle, éloigna sa main de sa guitare pour la saluer d'un geste sec et se remit à jouer dans l'indifférence la plus totale. La fille lui fit également un sourire, le plus niais du monde. Encore plus que celui d'Annick Lafond.

«Ah non, pas ça!» songea Alex en reconnaissant les signes précurseurs d'une solide attaque de panique. Elle savait qu'elle devait bouger. Mais elle restait là à cogiter, s'imaginant faire un arrêt cardiaque et tomber raide morte ou quelque chose dans le genre; quelque chose qui obligerait Sébastien à se précipiter sur elle pour lui donner le bouche-à-bouche. Un drame bien costaud qui braquerait les projecteurs sur elle et plongerait le reste de la scène dans le noir.

Rien de cela ne se produisit. Alex resta là comme une grosse nouille, ne sachant quoi faire de son enveloppe corporelle tout en pensant que, comme

sa mère, elle avait un penchant pour la tragédie. Une main s'empara de la sienne. Alex suivit le mouvement. C'était Gaëlle qui tentait de la ramener à la vie.

Dans la cuisine, à l'abri des regards indiscrets, son amie lui demanda ce qui n'allait pas.

— Sors-moi d'abord d'ici.

Gaëlle avait saisi le message et, déjà, l'entraînait vers la porte. Dehors, Alex regarda la maison, puis son amie: «Dis-moi que ce n'est pas en train de m'arriver; je ne peux pas perdre Sébastien.»

— Excuse-moi, Alex, mais je ne te suis pas, là. Il va falloir que tu m'expliques un peu.

— C'était qui, la fille scotchée sur Sébastien?

— La fille? Je pense qu'elle s'appelle Laure. C'est une amie de Mathieu.

— Est-ce qu'elle a dormi là... avec Sébastien?

— Ah... je vois... Le problème, c'est que je suis arrivée deux minutes avant toi. J'avoue que je me suis demandé ce que Sébastien faisait là sans toi. Il s'est passé quelque chose?

— Je ne sais pas trop, mais ça ne va pas du tout. Pourquoi il n'est pas venu me voir? Je m'imagine plein d'affaires, là.

— Explique-moi en détail ce qui s'est passé.

Alex résuma la situation. Parler l'aida à sortir de sa tête juste assez pour ne pas céder à la grosse panique qui menaçait de la clouer au sol. Les exercices de Margareth étaient loin: «Le pire, c'est que je n'ai rien fait, en tout cas, rien d'intentionnel», dit-elle pour une énième fois. «On dirait qu'il veut me punir.»

— On dirait, en effet. Il peut être pas mal intense, Sébastien.

— En attendant, je fais quoi? demanda Alex, prête à tout pour arrêter d'avoir mal. J'ai tellement besoin de lui...

— On va se changer les idées, dit Gaëlle en fouillant dans son sac à dos, j'ai ce qu'il faut.

Elle en ressortit un joint, un flacon contenant un liquide translucide – certainement pas de l'eau – et, pour finir, un pot de médicaments contenant deux petites pilules bien familières à Alex. Depuis qu'elle avait séjourné à l'hôpital, elle n'avait pas touché à la drogue.

— Je sais à quoi tu penses, commença Gaëlle en remballant pilules et alcool, le pot vient de mon frère. Il le fait pousser chez lui et il jure que c'est hyper doux; le meilleur calmant naturel sur le marché, poursuivit-elle en allumant le joint avec son briquet.

La fumée, opaque et parfumée, vint chatouiller les narines d'Alex, qui se laissa gagner par la tentation: «On ne fume pas tout, OK?» dit-elle en s'emparant du joint. Gaëlle lui offrit son plus beau sourire.

Son amie n'avait pas menti. Elle se sentit rapidement décoller de quelques centimètres du sol, portée par un léger nuage dont les vapeurs diaphanes formaient un cocon autour d'elle. Une cloison qui la protégeait de la peur d'avoir tout perdu.

Elle serrait les dents pour retenir ses lèvres de se fendre d'un large sourire, mordillant l'intérieur de ses joues. C'était la faute de Gaëlle, aussi, qui parlait comme un moulin, alignant les mots tellement vite qu'elle en perdait le fil. Verbomotrice sous l'effet du pot, son amie racontait n'importe quoi, pointant du doigt tout ce qui la faisait rigoler. Au mot «arachide», Alex fut prise d'un fou rire incontrôlable. L'hilarité gagna Gaëlle, qui fut bientôt incapable de prononcer un mot de plus.

Se tenant toujours les côtes, Alex réussit à ralentir la cadence: «Ouf, ça faisait longtemps.»

— Vraiment longtemps. Ça fait une éternité qu'on ne s'est pas vues, toutes les deux.

Alex n'allait pas se laisser encore une fois entraîner sur cette pente glissante. Son estomac lui indiqua la voie à suivre: «Tu sais quoi? J'ai vraiment envie de manger une poutine», lança-t-elle pour faire diversion, et parce que c'était vrai. La proposition trouva écho chez Gaëlle, qui entreprit de vider ses poches. En fouillant dans le fond du sac à dos d'Alex, où se cachaient toujours quelques pièces de monnaie, elles réussirent à cumuler la rondelette somme de onze dollars et cinquante-cinq sous.

— On peut se payer deux petites poutines, déclara Gaëlle, qui se dirigeait déjà vers leur restaurant de prédilection rue Rachel, près du parc La Fontaine.

Alex lui emboîta le pas, guidée par les effluves de patates frites. Poussant la cloison plastifiée, elles s'engouffrèrent à l'intérieur. Après un arrêt au

comptoir où un serveur blasé nota leur commande en maugréant à la vue des pièces de monnaie qu'il dut compter une à une, les deux amies allèrent s'asseoir tout au fond du restaurant. La chaleur du radiateur électrique réchauffa Alex. Les poutines firent le reste.

L'estomac plein, Alex, qui était redescendue de son nuage, interrogea son amie: «Tu crois qu'il a couché avec la fille?»

Gaëlle répondit par une autre question: «Êtes-vous du genre “couple fidèle”?»

— Ben oui, répondit-elle, choquée.

Il ne lui était jamais arrivé d'envisager d'autres formes de relation amoureuse.

— Je dis ça comme ça, hein, ne t'énerve pas. C'est juste que les jumeaux, ben, tu sais, ils aiment BEAUCOUP les filles.

Les symptômes de la crise de panique reprirent vie dans la seconde. Les yeux écarquillés, Alex s'agrippa à la table. Son amie changea de tactique: «Enfin, c'est surtout Mathieu qui est comme ça... Tu te souviens, avec Charlie? Sébastien est différent. Beaucoup plus intense. Mais je ne le connais pas très bien. Il est difficile d'approche.»

D'accord, Sébastien était une forteresse sur deux pattes, mais Alex y avait accès. Il le lui avait dit et redit; elle était à lui, sa princesse, qu'il protégerait de tout. Elle ne pouvait pas avoir tout imaginé. Son cerveau enchaînait les questions et les scénarios. Elle en avait le tournis.

— Il voulait venir en Afrique avec moi... finit-elle par dire.

Gaëlle proposa une explication: «À moins qu'il essaie de te faire sentir mal, de te culpabiliser ou un truc du genre.»

— Mais pourquoi? Je n'ai absolument rien fait, hurla-t-elle.

Les rares clients du restaurant se retournèrent pour voir ce qui se tramait à la table du fond. Alex leur fit un air bête.

— Raison de plus pour ne pas tomber dans son piège, trancha Gaëlle d'un ton résolu et pour clore définitivement le sujet. Il me reste du pot, tu veux fumer encore?

— Bah! rendue là, d'accord.

Le parc La Fontaine, début décembre, n'était pas l'endroit le plus hospitalier en ville. Il faisait noir et froid. Le sol, jonché de feuilles mortes

et de mottes de terre glacée, n'était pas invitant. Les deux amies optèrent pour un banc éclairé par la lumière jaunâtre d'un lampadaire. Froid, lui aussi.

— Peux-tu m'aider? J'ai les doigts gelés, demanda Gaëlle en tendant à Alex une feuille de papier à rouler.

— J'ai hâte qu'il neige, dit Alex tout en se débrouillant du mieux qu'elle le pouvait avec le papier, le tabac et le pot. Bon, il n'a pas fière allure, mais c'est un joint.

Quelques inhalations plus tard, Alex, dont les grelottements faisaient compétition au décollage de son nuage, décida qu'il leur fallait un refuge: «Il nous reste un dollar quatre-vingt-dix, on pourrait s'acheter des beignes et faire semblant de boire du café.»

Alex marchait d'un pas rapide, les mains enfouies dans les poches de son manteau, l'esprit vaporeux. Elle pensait à Sébastien. Une fois postée devant la caissière, elle réalisa qu'elle avait fini par braver les conditions météorologiques. Son nuage avait décollé.

Il n'était pas facile de choisir. Gaëlle avait une préférence pour les glacés au miel alors qu'Alex était du type chocolat. La caissière, exaspérée par cette commande qui s'éternisait, proposa aux filles d'opter pour les trous de beignes, au format plus économique. Une solution brillante. Gaëlle sortit le paquet de monnaie de la poche de son jeans, ce qui lui valut un regard méchant de la part de la caissière.

— ... quatre-vingt-trois, quatre-vingt-quatre... merde! On avait pourtant un dollar quatre-vingt-dix tout à l'heure. Alex, essaie de compter à ma place, j'ai dû faire une erreur, dit Gaëlle, égarée par l'exercice comptable.

La caissière poussa un profond soupir d'exaspération avant de plonger sa main dans le pot réservé au pourboire: «Ça ira pour cette fois, allez vous asseoir!»

Gaëlle et Alex se perdirent en remerciements, jusqu'à ce que le client qui attendait derrière elles s'impatiente. Alex s'empara du plateau et se dirigea d'un pas mal assuré vers une table située face à la fenêtre. Un poste d'observation de choix pour dévisager la foule hétéroclite des passants qui empruntaient la rue Saint-Denis. Un monsieur d'un certain âge, dont la bedaine protubérante dépassait de son manteau entrouvert, s'arrêta devant

elles. L'œil lubrique, le teint pas net, il s'attardait, espérant un signe quelconque de leur part. C'est alors qu'Alex fit une chose qui était tout à fait contraire à son tempérament. Approchant son visage de la fenêtre, elle tapa violemment contre la paroi vitrée avec la paume de sa main et hurla à la tête de l'inconnu: «Dégage, vieux cochon!» Gaëlle resta interdite, tout comme les autres clients du restaurant, sur lequel le silence tomba. Alex se réinstalla devant son amie: «Désolée, je ne sais pas ce qui m'a pris... mais ça fait tellement du bien! Je devrais faire ça plus souvent...»

Gaëlle pouffa. Alex aussi. Leurs rires étouffèrent le bruit des talons de la caissière. Le téléphone à la main, elle s'arrêta à leur hauteur et les somma de baisser le ton:

— Vous dérangez les clients, lança-t-elle d'un ton peu convaincant.

L'argument ne tenait pas la route, compte tenu de la vacuité des lieux. Alex s'empressa d'expliquer que c'était la faute du pervers:

— Vous n'avez pas vu le gros monsieur dégueu? demanda-t-elle en prenant un air innocent.

Insensible, la serveuse les pria de faire moins de bruit sous peine d'expulsion. Il en fallut de peu pour que les deux amies perdent leur sérieux une fois de plus. Elles réussirent à retenir leur fou rire le temps que la caissière s'en retourne derrière son comptoir. Après quoi elles s'esclaffèrent à l'unisson. Alex riait tellement fort qu'elle faillit s'étouffer avec un reste de sucre à glacer qui lui tapissait l'œsophage.

— Je me demande vraiment pourquoi j'ai arrêté de consommer, finit-elle par lâcher.

Elles s'éternisèrent dans le café, grignotant les miettes de beignes sur la table, sirotant des gobelets de lait destinés au café tout en s'échangeant confidences et banalités. À onze heures, la caissière revint les voir pour leur annoncer qu'elle fermait. Il était temps de rentrer.

Sur le chemin du retour, Alex sonda ses émotions et arriva à la conclusion qu'il valait mieux que Sébastien ne l'ait pas trompée. Sans lui, elle risquait de redescendre au fin fond du baril. Ce soir, elle avait survécu grâce à Gaëlle, mais elle sentait qu'elle pouvait vaciller d'un moment à l'autre vers des versants plus à pic. Sans compter qu'il était maintenant près de minuit

et qu'elle n'avait pas rappelé sa mère, qui avait tenté de la joindre plusieurs fois.

Ne pas faire de bruit était difficile. Empêtrée dans son épais manteau, le sac à dos à l'épaule, elle cherchait ses clés tout en se disant qu'une fois la porte débarrée, elle n'aurait qu'à se faufiler jusque dans sa chambre sans réveiller sa mère. Un plan voué à l'échec. Elle venait tout juste de tourner la poignée quand son sac chuta au sol. En se penchant pour le retenir, Alex heurta sa tête sur la porte qui était restée entrouverte. Le tout produisit un vacarme pas possible.

De toute façon, sa mère ne dormait pas. Elle l'attendait dans l'entrée de l'appartement. Elle ouvrit la bouche pour l'engueuler comme du poisson pourri. Du lot de vociférations, Alex capta une information à laquelle elle s'accrocha comme une noyée s'agrippant à une bouée de sauvetage.

— Stop! Qu'est-ce que tu viens de dire? demanda Alex sur le pied d'alerte.

— Surtout, ne m'interromps pas! Tu étais où?

— Attends. Il faut que je sache, Sébastien a appelé?

— Oui, et ne me raconte pas de salade, je sais que vous n'étiez pas ensemble. Alors, tu étais où?

Une vague de chaleur submergea Alex. Elle en oublia l'engueulade en cours. Sa mère eut tôt fait de la lui rappeler.

— Mais qu'est-ce que tu as pris, ma foi du bon Dieu? Je vais devoir sévir. Il est hors de question qu'on recommence comme avant. Et tu vas me dire où tu as passé la soirée. Tu m'entends, Alex?

Mais Alex n'entendait plus rien. Si Sébastien avait appelé, c'est qu'elle comptait encore pour lui. Tout allait s'arranger. Il fallait qu'elle lui parle. Ce qui la ramenait au problème de sa mère, qui attendait une explication. Alex plaida coupable.

— C'est à cause de Sébastien, maman. Tu avais bien deviné. On s'est chicanés et j'ai flippé. Il fallait que je parle à quelqu'un et c'est ce que j'ai fait. Plutôt que de rester avec mes angoisses comme je l'aurais fait avant, je suis allée trouver Gaëlle. On a passé la soirée ensemble. Je te jure que c'est la vérité. On a parlé, c'est tout. Et je n'ai pas consommé.

— Et c'est trop te demander de me mettre au courant de tes plans? Sache que tu as toujours quatorze ans et que minuit, en pleine semaine, ce n'est pas une heure pour rentrer.

Dans les circonstances, il aurait été inutile de préciser que son anniversaire approchait et qu'elle était à une semaine et demie d'avoir quinze ans.

— Tu as raison, maman, je ne le ferai plus. Je m'excuse. Vraiment.

Pour appuyer son plaidoyer, Alex prit son air piteux, ouvrant grand les yeux, en attente de sa sentence. Elle eut un succès mitigé. L'heure tardive eut finalement raison de l'argumentaire:

— On reparlera de tout ça demain. Je vais me coucher et tu ferais mieux d'en faire autant. Le réveil sonne à sept heures, lui rappela-t-elle avant de tourner les talons.

Alex se glissa sous les couvertures, le téléphone à la main. Son cœur battait la chamade. Composer le numéro, recommencer parce qu'elle avait appuyé trois fois sur la même touche, attendre que la communication soit établie, sursauter en entendant la sonnerie résonner dans ses tympans. L'anticipation lui faisait perdre la tête. On décrocha au bout de trois sonneries. Silence au bout du fil.

— C'est toi? demanda-t-elle en prenant conscience de sa voix haut perchée.

Toujours pas de réponse, mais le bruit d'une respiration. Sébastien la faisait languir.

— Je sais que tu es là. S'il te plaît, dis quelque chose.

— Pourquoi tu es partie comme ça?

Son départ avait été remarqué. Elle, Alexandra Demers, presque quinze ans, minuscule et plutôt ordinaire, avait un effet sur cette personne grandiose qu'était Sébastien Picard. Compliqué certes, énigmatique, mais tout de même prodigieux. Qu'ils soient présentement sur la voie d'une engueulade n'y changeait rien. S'engueuler valait mieux que rien du tout.

— Je suis partie à cause de cette fille et...

— Quelle fille?

— Laure...

— La fréquentation de mon frère, tu veux dire. Tu crois vraiment qu'entre jumeaux, on s'échange les filles? Arrête tes fantasmes, Alex.

Quoi qu'elle dise ou fasse, il fallait qu'il ait le dernier mot. Avec n'importe qui d'autre, cela aurait posé problème. Mais là, il fallait que l'explication tienne. Elle ne pouvait pas prendre le risque de le perdre. Sébastien donnait un sens à sa vie. Il était devenu sa drogue. En état de manque, elle cligna des yeux et décida d'effacer les heures hallucinantes d'angoisse qui s'étaient écoulées depuis qu'il avait tourné le coin de la rue, la veille.

— Tu m'aimes encore? demanda-t-elle, habitée par le sentiment de jouer sa vie.

Il allait répondre lorsque la porte de la chambre d'Alex s'ouvrit d'un coup sec:

— Tu ne trouves pas que tu en as assez fait pour ce soir? laissa tomber sa mère d'une voix courroucée. Tu vas me raccrocher ce téléphone immédiatement, sinon, c'est moi qui m'en charge.

Alex eut tout juste le temps d'entendre Sébastien lui chuchoter qu'il l'attendrait devant l'école le lendemain midi. Sa mère s'empara du téléphone, appuya sur la touche «*off*» et quitta la chambre en maugréant.

Ouf! Trente-cinq heures et des poussières plus tard, elle pouvait remettre le compteur à zéro.

OceanofPDF.com

RÉCONCILIATION

Tout redevint comme avant. Sébastien était là, plus grand que nature, à l'attendre de l'autre côté de la rue. Il ne traversait jamais, c'était sa façon à lui de se distancier de la mêlée d'adolescents qui traînaient autour de l'école. Sébastien n'en faisait pas partie. Difficile d'imaginer qu'il ait déjà foulé les marches d'une polyvalente; qu'il ait pu, lui aussi, se plier à ces aléas. La tête penchée sur son cellulaire, une cigarette au coin des lèvres, il plissait les yeux pour éviter la fumée et cela lui donnait un air débonnaire qu'Alex trouvait follement attirant. À son approche, il rangea le cellulaire dans sa poche de manteau et la prit dans ses bras sans autre explication. Alex n'en demanda pas non plus.

Il était là, c'est tout ce qui comptait. Enfouissant son nez dans le cuir de son blouson, Alex s'enivra de l'odeur un peu piquante qui s'échappait de ses plis craquants. Il lui souleva le menton et l'embrassa. Main dans la main, ils marchèrent ensemble jusqu'à l'appartement. À deux reprises, il s'arrêta pour la regarder avec cette lueur grave dans le fond des yeux. Alex en était tellement chamboulée qu'elle faillit foncer dans un arbre. Elle pensa: «Faites qu'il ne disparaisse jamais de ma vie. Je ferais tout pour lui.» Pour peu, elle aurait fait appel au petit Jésus du Saint-Père.

Allongé sur la peau d'ours, Sébastien lui annonça qu'il lui préparait une surprise. Il lui demanda de découcher le samedi suivant.

— C'est pour mon anniversaire? demanda Alex.

Sébastien demeura impassible. Muet comme une tombe. C'était la première fois que quelqu'un lui préparait une surprise. Ce qui prouvait que tout irait bien, maintenant. Sauf que ses jours étaient comptés d'ici à son départ pour le bout du monde. Il ne restait qu'une semaine avant l'arrivée de son père et seulement deux fins de semaine à Montréal, dont une qui serait sacrifiée au profit de Saint-Lambert. Une petite mort en soi.

Alex s'en retourna à l'école en soupirant de bonheur. Elle croisa Charlie, qui se préparait à entrer en classe et qui lui demanda si elle avait des plans

pour la soirée de samedi.

— Oui, mais je ne te dis pas quoi.

Son amie accepta de lui servir de prétexte pour la nuit. Alex la remercia d'un sourire et trotta jusqu'à son cours de français. Restait plus qu'à obtenir la permission de sa mère, tâche à laquelle elle s'attela aussitôt ses cours terminés. Se déchaussant à la hâte, elle suivit la voix de sa mère qui provenait du fond de l'appartement. Sans surprise, elle la trouva affairée à l'ordinateur, avec lequel elle s'entretenait à voix haute, autre manie typique de sa mère. Levant la tête, cette dernière pria sa fille de s'approcher:

— Viens voir ça, ma chérie.

Sur la page ouverte de l'ordinateur, il y avait la photo d'un monsieur chauve qui souriait. Il avait l'air parfaitement idiot.

— C'est qui, lui? demanda Alex, sur ses gardes.

— Mon futur chum, annonça sa mère avec fierté.

Sans s'apercevoir du mimétisme, Alex haussa un sourcil.

— Je me suis abonnée à un site de rencontres. C'est formidable, tous ces hommes qui m'écrivent! Lui, c'est le meilleur candidat. Il m'a donné rendez-vous vendredi soir.

— Mais, maman, tu ne peux pas sortir avec lui. Tu ne le connais même pas. Et si c'était un maniaque. Tu y as pensé?

— À mon âge, tu sauras que je n'ai pas de temps à perdre. En plus, il est dentiste. Tu imagines tout le fric qu'il gagne en une année? Rencontrer un dentiste, c'est inespéré, ma chérie. Il faut que je tente ma chance. Et toi, tu voulais me demander quelque chose?

Un dentiste, mon œil, se dit Alex en se demandant si Marie-Soleil Vadeboncœur n'était pas pour quelque chose dans cette histoire. Changeant de sujet, elle entreprit d'amadouer sa mère.

— C'est bientôt ma fête...

— Je sais, ma chérie. Tu aimerais que je t'organise quelque chose à la maison?

«Non! répondit Alex d'un ton sec. Mes amis s'occupent de la fête.»

Reprenant sa voix douce, elle poursuivit. «Je peux dormir chez Charlie, samedi soir?»

— On verra.

— Comment ça, on verra?

— Qu'est-ce qui me dit que tu vas vraiment dormir chez Charlie et non chez Sébastien? Ce serait bien ton genre. Et après tes dernières frasques, je n'ai pas trop envie de t'accorder de permission.

— Quelles frasques?

— Rentrer à minuit un soir de semaine sans m'avertir. Sans parler de la fois où tu as carrément passé la nuit chez Sébastien, à faire Dieu sait quoi sans même me demander la permission. Je suis désolée, mais c'est non.

— Comment ça, non? Tu ne peux pas me faire ça, je pars dans une semaine et c'est ma dernière chance de voir mes amis, implora Alex.

— Alex, cesse de me harceler! Tu pourras rentrer plus tard, mais pas rester à coucher, un point c'est tout.

— C'est quoi, plus tard?

— Je n'ai pas encore décidé.

Alex quitta la chambre de sa mère en grommelant: «De toute façon, je m'en fous.»

— Qu'est-ce que tu viens de dire? cria sa mère.

— Rien, répliqua Alex avant de claquer la porte de sa chambre.

À quelques jours de son départ, Alex n'avait pas besoin que sa mère recommence à se prendre pour la reine du monde et à lui pourrir la vie. Elle appela Sébastien pour lui faire un compte-rendu de la situation. Il promit de trouver une solution. Alex répondit que, de toute façon, elle se contrefichait d'avoir l'accord de sa mère:

— Quoi que je fasse, ma mère aura tout oublié à mon retour de vacances, ce qui me donne le droit de faire ce que je veux!

Arriva le vendredi soir. Sa mère avait besoin d'une gardienne. Alex usa d'une technique en vogue dans son foyer: le chantage.

— Tu me demandes de passer mon dernier vendredi à Montréal à garder Mireille?

— C'est bon, tu gagnes. Si tout se passe bien, tu pourras dormir chez ton amie.

Voilà qui est mieux, pensa-t-elle, satisfaite.

Du salon, elle regardait sa mère se pomponner. L'appartement embaumait le parfum. Elle avait sorti l'artillerie lourde. Vingt ans plus tôt, sa robe

décolletée et ses bottillons en suède vert auraient fait tourner les têtes, mais aujourd'hui, ils juraient cruellement avec le tableau général qu'offrait la quinquagénaire. Les nombreuses couches de maquillage qui la faisaient briller comme une acrobate du Cirque du Soleil n'arrangeaient rien. Le pauvre homme allait prendre peur.

Fin stratège, Sébastien complimenta le résultat de tant d'efforts:

— Vous êtes resplendissante, madame Noël!

— Merci, mon beau Sébastien. On peut dire que tu as le tour avec les femmes, répondit-elle en roulant des hanches au grand désespoir de sa fille, qui n'en pouvait plus de lever les yeux au ciel.

Non seulement sa mère avait l'air grotesque, mais cette façon de se trémousser devant son amoureux commençait à lui tomber sur les nerfs.

— Et si j'ajoutais des paillettes sur mes paupières?

— Non, maman! Surtout pas de paillettes! s'exclama Alex en même temps que Mireille disait: «Oui, oui, oui, des paillettes!»

Une demi-heure plus tard, Sébastien aidait la dame à enfiler son manteau: «Je ne rentrerai pas tard, alors pas de bêtises, les tourtereaux.»

Leur envoyant un baiser de la main, elle quitta l'appartement en laissant un sillon de parfum derrière elle.

Sa mère partie, Alex alla mettre le film en marche et s'allongea sur le divan avec Sébastien. Une épaisse couverture permettait aux mains de Sébastien de s'affairer sur le corps d'Alex, qui avait renoncé à suivre l'intrigue à l'écran. Au contact de ses doigts sur sa petite culotte, Alex se raidit: «Pas ici», murmura-t-elle. Le prenant par la main, elle l'entraîna vers sa chambre.

— Vous faites quoi? demanda Mireille.

— Mêle-toi de tes affaires! beugla Alex en refermant la porte derrière elle et en allumant sa chaîne stéréo.

Au contact du corps de Sébastien, Alex réagissait maintenant au quart de tour. Ils bougeaient à l'unisson, se connaissaient par cœur. Alex accédait enfin à la cour des grands.

Au salon, le générique défilait dans la pénombre. Alex proposa d'écouter un deuxième film. Mireille s'endormit en peu de temps, roulée en boule comme un escargot dans sa coquille. Sébastien la porta jusqu'à son lit. Alex trouvait qu'il se donnait du mal pour rien.

— Ta mère doit être en train de prendre son pied, dit-il en revenant au salon.

— Beurk! répondit Alex.

La pensée de sa mère au lit avec l'homme chauve la dégoûtait profondément.

Elle posa sa tête sur les genoux de Sébastien et s'assoupit. Peu de temps après, un vacarme la fit sursauter. Sébastien était déjà posté dans le corridor, prêt à affronter l'intrus. La porte s'ouvrit sur une version beaucoup moins glamour de la mère d'Alex. Les cheveux défaits, les yeux barbouillés de rimmel, elle tendait les bras à la recherche d'un point d'ancrage pour se maintenir en équilibre. S'appuyant d'une main contre la patère, elle s'écroula de tout son long en entraînant l'objet avec elle, ainsi que les manteaux qui y étaient accrochés.

— Tout va bien, madame Noël? s'enquit Sébastien en tentant de l'aider à se dépêtrer de là.

— Toi, ne me touche pas! cria la mère d'Alex, la voix empâtée. Je ne veux être touchée par aucun homme. C'est clair?

Sébastien s'écarta sur-le-champ.

— Alex, où es-tu? Alex, viens aider ta pauvre mère, je n'en ai plus pour longtemps.

Alex ne bougea pas, dégoûtée par le portrait pathétique qu'offrait sa mère. Quel culot de l'accuser de commettre des «frasques». Au moins, à quinze ans, c'était de son âge de rentrer soûle.

— J'ai besoin d'aide! beugla-t-elle. J'ai été droguée, la drogue du viol, il y avait quelque chose dans mon verre.

— Moins fort, tu vas réveiller Mimi, lui intima Alex.

— Non! Il me faut un bol, je te dis que je vais vomir.

Sébastien offrit de nouveau son aide, mais essuya un refus encore plus cassant. Voyant qu'il n'y avait pas d'autre option, Alex mit la main à la pâte et encouragea sa mère à se mettre debout. Un haut-le-cœur la persuada

rapidement que la stratégie était inappropriée. Alex envoya Sébastien chercher un bol à la cuisine, tout en suivant sa mère qui se dirigeait vers les toilettes à quatre pattes. Elle lui aurait volontiers botté le cul comme à un cheval de trait. La pauvre femme eut tout juste le temps d'atteindre la cuvette avant de se mettre à vomir. De sa robe à moitié retroussée saillait une culotte en soie rouge tendue au maximum de sa capacité. Un spectacle en tous points disgracieux. Alex s'empessa de sortir de là.

— Il vaudrait mieux que tu partes, dit-elle à Sébastien, qui en avait vu suffisamment pour la soirée.

— Tu m'appelles, si ça tourne mal?

— Ça tourne déjà mal, répondit Alex.

Après lui avoir apporté eau, ibuprofène et débarbouillettes, Alex délaissa sa mère et s'enferma dans sa chambre, un oreiller sur la tête pour s'assurer de ne rien entendre de ce qui se déroulait dans les toilettes. Elle venait à peine de s'assoupir lorsqu'elle sentit le matelas se creuser à ses côtés. Telle une baleine échouée, sa mère gisait dans le lit d'Alex, les membres en étoile:

— Je ne veux pas dormir seule, marmonna-t-elle avant de sombrer dans un coma éthylique.

Non seulement émanait-il de ce corps écroulé des relents de vomi et de fond de tonneau, mais l'idée que sa mère dorme à l'endroit même où, quelques heures plus tôt, elle s'était adonnée à des ébats amoureux avec Sébastien avait de quoi lui retourner les tripes et lui causer d'affreux cauchemars. S'emparant de son oreiller, Alex alla se coucher dans la chambre de sa mère, une option qui ne la réjouissait pas non plus, mais qui valait tout de même mieux que d'endurer ses ronflements d'ivrogne.

Chose rare, elle se réveilla avant Nora. En fait, Mireille la tira de son sommeil en la secouant. Elle voulait savoir où était sa maman.

— Il est quelle heure? demanda Alex.

— Onze heures, et j'ai faim.

Dans la chambre d'Alex, l'épave n'avait pas bougé. Mireille fut envoyée en mission de sauvetage, et la mère d'Alex émergea de ce qu'elle qualifia être la pire gueule de bois de l'histoire de l'humanité. Une heure plus tard, elle jura que le dentiste l'avait entraînée chez lui pour la droguer dans

l'intention de la violer et, qui sait, peut-être même de l'étrangler. Sans la présence de son ange gardien, qui l'avait aidée à s'évader, c'en était fait d'elle.

Alex trouvait que l'histoire était cousue de fil blanc, que sa mère avait plutôt l'air ivre que droguée, la veille, mais elle s'abstint de tout commentaire. La bonne nouvelle étant que, la matière grise inondée, elle n'avait plus la force de s'opposer à la requête de sa fille. Elle avait le champ libre pour découcher.

Alex quitta les lieux et se rendit chez Charlie, où l'attendaient Béa et Gaëlle. Sachant qu'elle ne pouvait arriver chez Sébastien avant dix-neuf heures, Alex avait eu l'idée de profiter de la journée pour passer du temps avec ses amies et ainsi tirer un trait sur leur chicane. L'atmosphère était détendue, malgré l'air un tantinet crispé de Béa. Alex se sentait dans une forme remarquable, prête à faire la fête en grand. Quinze ans, elle trouvait que ça sonnait bien, certainement mieux que quatorze. Elle accepta de partager un joint avant de se rendre chez les Picard.

OceanofPDF.com

INTRUSION

L'appartement des Picard était plongé dans le noir. Pas un son non plus. Charlie entraîna Alex jusqu'au salon, Gaëlle ouvrit les lumières et, du même coup, des dizaines de têtes émergèrent de tous les coins en criant: «Surprise!» Des baisers sur ses joues, des ballons au plafond, des «bonne fête» qui fusaient de partout, de la musique. Une vraie scène de film. Cliché, mais drôlement efficace côté émotions fortes. Sébastien se détacha de la cohue pour s'approcher d'elle en lui souriant avec assurance, conscient d'avoir frappé fort.

— Ouvre la bouche, lui intima-t-il avant de déposer un comprimé sur sa langue.

Il répéta le geste avec sa propre bouche et l'embrassa.

— C'était quoi? demanda Alex

— Tu verras, ça fait partie de ta surprise.

— Non, je veux savoir, insista Alex.

— Tu ne me fais pas confiance?

Elle lâcha prise. D'ailleurs, pourquoi s'inquiéter? se répétait-elle tout en essayant de noyer sa fébrilité, un sentiment qui lui rappelait la toute première fois où elle avait pris de la drogue chez Charlie. Le sourire de Thomas lui revint en tête, une image furtive, mais troublante, qui l'incita à lever son verre.

— Mollo avec ça, lui chuchota Sébastien en s'emparant de son verre.

Le comprimé faisait effet. La musique. Des notes teintées de couleurs. Des ondes lancinantes se mirent à voyager le long du corps d'Alex. À la fois éveillée et détendue comme jamais, Alex avait envie d'embrasser la terre entière.

Sébastien la regarda avec des yeux moqueurs. Ses yeux brillaient de mille feux. L'un, vert profond, et l'autre, sombre comme un lac en automne.

— Bonne fête, mon amour, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Occupé à rouler un joint sur la table de la cuisine, Julien lui fit un clin d'œil. Malgré sa barbe rêche et sa dégaine de vagabond, Alex lui trouvait un air attendrissant, une drôle de pousse qui détonnait. Gaëlle et Charlie se trémoussaient dans le salon, au bord du fou rire. Aimantée, Alex alla les retrouver, ébouriffant les cheveux de Julien au passage. Ceux-ci lui laissèrent un fil gras au creux de la main, qu'elle essuya subtilement sur son jeans en réprimant une envie de rigoler. Le temps passait sans qu'Alex en ait conscience; elle expérimentait toute une gamme de sensations.

Des bras familiers l'enlacèrent. Sébastien la souleva de terre et la porta jusque dans sa chambre. De sa poche, il sortit un sachet en plastique qu'il agita devant les yeux d'Alex.

— C'est quoi, ce truc blanc?

— Ne me dis pas que tu n'as jamais essayé?

Alex ne dit rien et le regarda secouer un peu de poudre sur la table de chevet. À l'aide d'une carte, il traça une fine ligne, roula un billet de cinq dollars, bloqua sa narine droite et aspira de l'autre. Un bruit mouillé et énergique. Il fit tout ça avec des gestes expérimentés. Ce n'était pas sa première fois. Une seconde ligne attendait Alex. Sébastien lui tendit le billet.

Un déclic dans sa tête lui signala qu'elle venait de toucher terre. La fête, merveilleuse de possibilités, venait de s'engager dans un cul-de-sac. Son cœur battait plus fort. Les fesses rivées aux draps défaits, elle espérait que la scène allait s'effacer d'elle-même, se dématérialiser.

— J'ai acheté ça pour toi, je pensais te faire plaisir...

Elle était bel et bien foutue; elle n'avait pas le choix. En s'emparant du billet, Alex avança vers la table de chevet. Chemin faisant, elle croisa le regard noir de désapprobation de Béa, qui la fixait du salon. Elles s'étaient juré, l'hiver passé, de ne jamais toucher à ça. Oubliant sa promesse, elle entreprit d'aspirer une partie de la ligne. Un échec. Des picotements la forcèrent à interrompre son geste, ses voies respiratoires ne voulaient rien laisser entrer. De l'index, Alex se frotta le nez et tenta de bloquer sa respiration, mais il était trop tard pour retenir l'éternuement. Elle explosa bruyamment.

— Mais qu'est-ce qui te prend? Tu sais combien ça coûte, ce truc?

— Je suis désolée, mais c'est plus fort que... (nouvel éternuement)... moi!

Alex éternua cinq fois de suite, ce qui l'obligea à se moucher à répétition. Sébastien fit le ménage des restes de poudre en se servant de sa narine gauche et la planta là, seule dans la chambre. Dépitée, elle se rendit à la salle de bain. Devant le miroir, elle sentit qu'elle pourrait se perdre dans la contemplation de son image. La drogue faisait toujours effet, du moins la première, parce que pour ce qui était de l'autre, son contenu avait été soufflé dans une poignée de mouchoirs.

L'euphorie bon enfant avait fait place à autre chose. C'était la faute à ce foutu nez, aussi, cette protubérance ultrasensible et capricieuse héritée de son père. Et puis la poudre, ce n'était pas son truc. La substance blanche évoquait en elle une peur de petite fille, une porte ouverte sur un univers qui lui était inconnu, qui n'était pas le sien et dont elle ne voulait pas. On cogna à la porte.

— Alex, c'est nous, Charlie et Gaëlle, ouvre vite!

Le tableau changea. Charlie s'installa sur le plancher de la salle de bain, les jambes en indien, pendant que Gaëlle se hissait sur le comptoir, où elle entreprit d'appliquer du noir sur ses yeux. Le crayon glissa le long de ses cils en un trait gras et difforme qui lui donna l'apparence d'un clown glauque. Charlie proposa aussitôt son aide, mais s'avéra incapable de se concentrer sur le tracé de la paupière. Alex pouffa, Charlie se mordit les lèvres et Gaëlle finit par éclater à son tour, chassant du même coup la panique qui avait commencé à prendre forme dans la tête d'Alex.

En sortant, Alex tomba nez à nez avec Béa, dont le visage était encore crispé.

— Tout va bien? demande-t-elle avec un sérieux qui contrastait avec l'humeur générale.

— Je sais que tu ne vas pas me croire, mais je n'ai pas été capable d'en aspirer.

— C'est ça, Alex. Allez, bonne fête!

— Tu t'en vas?

— Oui.

Béa l'embrassa sur les deux joues et fila tout droit vers la sortie. Une grande inspiration suivie d'une expiration profonde et Alex délogea la petite bête qui lui chatouillait la conscience. Elle avait d'autres chats à fouetter. Sur le divan, Sébastien semblait avoir retrouvé sa bonne humeur. Il la regarda avec des yeux de loup affamé, se jeta sur elle et l'embrassa comme si c'était la dernière fois. Flageolante, Alex pencha sa tête vers l'arrière et se laissa embrasser. Elle frémit lorsqu'on lui souffla sur la nuque; une main légère lui souleva les cheveux.

— Je tuerais pour avoir des cheveux comme les tiens, lança une voix inconnue.

Une main de fille déposée sur son épaule. Alex se retourna. Deux billes noires l'observaient. Laure. LA LAURE. À quelques millimètres d'Alex, dangereusement proche, carrément à l'intérieur de sa bulle. Et de celle de Sébastien, qui semblait pour sa part s'amuser du spectacle, nullement troublé par l'intrusion. Souriant à Laure, il reprit son manège, embrassant Alex comme si de rien n'était. Une invitation à poursuivre.

Les deux petites mains douces de Laure longèrent les omoplates d'Alex, lui effleurant la taille. Un contact doux et sensuel. Mathieu passa devant eux en sifflant. Manquerait plus qu'il se joigne au trio, songea Alex, qui n'était pas certaine d'apprécier. Elle tentait de se laisser aller. La peau blonde de Laure était soyeuse et invitante.

Les caresses de Sébastien se firent plus pressantes, puis il se leva. Laure l'imita. Chacun d'eux attrapa Alex par la main, l'aidant à se tenir à la verticale. Direction la chambre de Sébastien. Dans le noir de la pièce, des mains, encore des mains et des souffles autour d'Alex.

Il était trop tard pour arrêter la course folle de ces deux corps. Alex se laissa faire, malgré le pincement inconfortable au creux de son ventre. Son cerveau s'activait, ainsi qu'un tumulte de sentiments. Elle n'aimait pas partager, préférait l'amour à deux.

Laure et Sébastien. Et si elle n'avait rien imaginé, l'autre soir? Et si Sébastien lui avait menti? Pendant qu'elle se torturait l'esprit, les quatre mains se faisaient plus baladeuses. Des peaux nues. Alex suivit le mouvement, leva les bras pour aider la personne qui voulait lui retirer son t-shirt. Elle tenta de fermer la porte aux questions, d'arrêter de penser.

Autrement, elle risquait de devenir violente. De piétiner le corps de Laure ainsi que son visage de poupée. Un cri dans sa tête, une plainte qui poussait pour s'échapper. Alex luttait en silence, fermant les yeux pour en voir le moins possible. Elle se détestait et détestait cette fête qui lui volait ses illusions, son amour. Sébastien, elle le voulait pour elle toute seule.

Les soupirs devinrent murmures. Laure gloussa, un rire comme une cascade, insouciant et libre. Sébastien roula sur le côté, embrassa le sein d'Alex, étira le torse pour atteindre Laure à un endroit qu'Alex ne put voir et se laissa choir sur l'oreiller. De la cuisine provenaient les sons étouffés d'une conversation, puis plus rien. Le silence tomba sur l'appartement des Picard. La respiration des deux corps endormis se fit régulière.

Alex, elle, ne pouvait pas dormir. Elle avait trop envie de donner des coups de pied. Ce qui restait de la nuit dura une éternité. Après des heures à faire la statue dans le noir, elle vit la fenêtre, dont les rideaux n'avaient pas été tirés, laisser entrer les premières lueurs de l'aube, suivies de francs rayons de soleil qui caressèrent les paupières de Laure. Cette dernière s'étira comme une chatte en produisant un ronronnement de plaisir qui sonnait faux. Alex ferma les yeux, feignant le sommeil en attendant que la chatte quitte la chambre. Une fois seule avec Sébastien, elle s'endormit, épuisée.

ROAD TRIP

Sébastien la secoua avec gentillesse: «Debout, Belle au bois dormant, assez dormi.» Alex émergea des limbes où elle avait sombré avec la nette impression d’avoir la tête de sa mère, celle de son lendemain de cuite. Une tête à faire peur. Mentalement, elle se vit se diriger vers les toilettes, mais elle abandonna l’idée, qui impliquait trop d’efforts. Là, dans l’immédiat, une soif intense la clouait sur place comme si ses glandes salivaires avaient déclaré la grève générale. Il lui faudrait des litres de liquide pour pallier le problème. Justement, Sébastien lui tendait un grand verre de jus d’orange, qu’elle avala d’une traite. Que faire ensuite? La gravité emporta lourdement sa tête sur l’oreiller, ses paupières se fermèrent pour s’ouvrir d’un coup sec une seconde plus tard.

— Ça va? On dirait que tu as vu un fantôme.

La mémoire d’Alex s’était réveillée sans prévenir, ravivant les souvenirs de la nuit. De douloureux souvenirs. Elle n’aurait jamais dû se réveiller. Pour sa part, Sébastien souriait comme si de rien n’était, heureux, semblait-il.

— J’ai deux nouvelles pour toi. Premièrement, les éléments se sont déchaînés, il y a une tempête de neige démente dehors.

Alex songea qu’il n’y avait pas que les éléments qui étaient déchaînés. Elle attendait la suite.

— Je ne t’ai pas donné toute ta surprise hier... J’ai fait des plans pour l’hiver. Pour nous deux...

Grand sourire énigmatique pour faire durer le suspense. Il la regarda en quête d’une réaction pendant qu’Alex craignait le pire, genre une garde partagée entre Laure et elle.

— Es-tu prête? Je t’avertis, c’est gros. Nous deux, c’est sérieux. Je t’aime et tout. Mais j’ai envie de vivre quelque chose de fort. J’ai comme l’impression de tourner en rond à Montréal. Ça me prend plus, tu

comprends? Qu'est-ce que tu dirais si on partait ensemble? On laisse tout derrière et on fout le camp.

— Partir? Où ça?

— J'ai pensé à tout. Je vais me trouver une voiture d'occasion, un vieux bazou pas cher, j'en ai vu sur Internet pour moins de mille dollars. Avec l'auto, on traverse le pays, direction Vancouver. J'ai des amis là-bas qui peuvent nous trouver des petits boulots. De là, on verra. Tout est possible. On peut traverser aux États-Unis.

— C'est que... avec cinquante dollars en banque, je n'irai pas plus loin que Victoriaville.

— Je m'occupe de l'argent. Ce n'est pas un problème.

N'ayant pas encore absorbé les événements de la veille, le cerveau d'Alex refusait de traiter toute nouvelle information. Le fichier boguait. La seule question qui lui venait en tête était de savoir si Laure serait de la partie, ce qui était absurde. Elle ne pouvait pas lui demander ça.

— Tu ne dis rien? Tu n'es pas contente?

Entre le rire et les larmes, Alex parvint à articuler un semblant de phrase qui ressemblait à n'importe quoi, ni un oui, ni un non. Il prit cela pour de l'émotion et parla sans arrêt de son projet, sans remarquer la tête de traumatisée qu'affichait Alex.

— Au fait, quelle heure est-il? demanda-t-elle au beau milieu de son récit.

— Environ seize heures.

— Quoi! Ma mère va me tuer. Il faut que je rentre.

— Je t'accompagne, comme ça on va pouvoir continuer à parler du voyage.

Pour la toute première fois depuis qu'elle était avec Sébastien, Alex aurait préféré être seule. En plus de se sentir mal en point comme jamais, elle n'arrivait pas à réfléchir sur la situation. Dire cela à Sébastien était cependant au-dessus de ses forces, en plus de comporter un risque de dérapage qu'elle n'était pas prête à gérer. Après un saut de puce par la salle de bain, où elle se doucha à l'eau quasi bouillante, se brossa les dents et avala quatre verres d'eau coup sur coup, elle était prête à partir dans la tempête.

Les bourrasques de vent charriaient des flocons de neige froide qui fouettaient le visage et empêchaient toute conversation. Alex concentrait ses efforts sur les larges enjambées qu'elle devait répéter pour ne pas s'enfoncer dans la neige épaisse qui s'amoncelait sur les trottoirs. Sébastien menait la marche. C'était à se demander s'il avait pris la même chose qu'Alex.

— Je te laisse ici, j'ai rendez-vous avec Julien. On a des choses à régler. Bonne fête, ma princesse, lui dit-il entre deux baisers.

Alex s'empressa de rentrer se mettre à l'abri, les idées figées dans le Jell-O. Devant sa mère, elle joua les automates, répondant aux questions en prenant garde de ne pas s'enfarger dans ses menteries, et feignant un enthousiasme qui aurait paru suspect à toute autre personne que la mère d'Alex. Mais puisque cette dernière ne s'était pas encore tout à fait remise de ses propres excès, elle tomba dans le panneau.

— Tu as l'air fatiguée, ma cocotte.

— Toi aussi, maman.

— Je sais, je vais me mettre au lit bientôt. Ça t'embête si on fête ton anniversaire jeudi soir?

— Pas du tout.

— Je te fais de la crème de blé?

Alex se coucha l'estomac plein et la tête vide, trop épuisée pour réfléchir.

MAUVAIS PRÉSAGE

Exceptionnellement, son rendez-vous du mardi avec Margareth fut devancé. Pour la première fois, Alex avait un secret qu'elle ne pouvait dévoiler à sa psychologue. La proposition de Sébastien commençait à se frayer un chemin dans sa tête. Il en parlait avec un tel enthousiasme qu'il était difficile de ne pas se laisser tenter. Mais le projet devait rester secret. «Personne ne doit être au courant», lui avait-il dit sur l'heure du midi avec un sérieux inégalé. Par ailleurs, pas un mot au sujet de Laure. Alex supposa que l'affaire était classée et n'en reparla pas. Il fallait oublier, voilà tout.

— Alors, cette chicane d'amoureux, comment as-tu réglé ça?

— On s'est réconciliés. C'était un malentendu. Je me suis énervée pour rien, comme d'habitude.

Après un temps mort, Margareth passa à la question suivante.

— Et avec tes amies?

— Ça va aussi, j'ai fait mes devoirs.

— C'est tout?

— Hum, hum.

— Ta mère m'a téléphoné pour annuler le rendez-vous de jeudi. Apparemment, c'est votre souper de Noël.

— Ah... Je n'étais pas au courant.

— Est-ce que ça te convient?

— J'imagine que oui, mais je déteste quand elle décide pour moi.

— Ça se comprend... Si tu veux, on pourrait faire un bilan du chemin parcouru ensemble.

— D'accord, mais je pars seulement deux semaines, on va se revoir en janvier.

— Justement, il faut qu'on parle de ce voyage. Tu as la possibilité de rester en Afrique avec ton père.

Alex s'insurgea. Il était tout simplement hors de question qu'elle s'installe en Afrique. Elle ne comprenait pas pourquoi tout le monde lui

rabâchait les oreilles avec ça. Des plans pour qu'elle prenne la poudre d'escampette avec Sébastien dès maintenant.

— Ma vie est ici. Je commence à peine à aller mieux, je ne vais pas aller m'enterrer là-bas. S'il m'aime tant que ça, mon père n'a qu'à revenir à Montréal. C'est à lui de bouger, pas à moi.

— Tu lui en veux de vivre loin de toi?

— Je ne sais pas. Ça rend les choses compliquées pour rien. J'ai déjà fait ma part en allant habiter au Niger. Maintenant, c'est fini, je reste à Montréal. Un point, c'est tout.

— Et s'il habitait ici, tu choisirais de rester avec lui?

Ah, ça aussi, c'était une question truffée de «si» et de «mais». Il y a un mois de cela, elle aurait répondu par l'affirmative. Mais les choses avaient changé. Encore. Avec son père, la vie ne serait pas simple. Elle voyait ça d'ici: règlements arbitraires, couvre-feux, droit de regard sur ses fréquentations, participation aux tâches ménagères et cours de rattrapage. Ce serait carrément insupportable. De l'autre côté, depuis sa tentative de suicide, ça allait plutôt bien.

— Le mieux serait de me trouver une nouvelle famille, répondit-elle, faute de mieux.

Margareth la regarda drôlement.

— Ta tentative de suicide a créé une onde de choc autour de toi, une petite bombe qui a secoué ton entourage. Et avec raison. Ta mère fait son possible pour se ressaisir. Il y a moins de crises et d'engueulades. Elle se porte physiquement bien, ce qui t'enlève un poids des épaules. Mais pour combien de temps? Tu es intelligente, Alex. Tu es consciente que ta vie, comme elle est organisée en ce moment, ne pourra pas durer. À l'école, tu fais ce que tu veux sans qu'il y ait de conséquences. Mais ce statut particulier est temporaire, surtout qu'au moment où l'on se parle, ton année scolaire est hypothéquée. Tu vas devoir travailler d'arrache-pied pour ne pas redoubler.

Alex se rembrunit, mais Margareth n'avait pas terminé.

— Ne me regarde pas comme ça. Je sais que l'école t'ennuie, mais c'est incontournable, c'est même obligatoire à ton âge. Écoute-moi bien, Alex. Mon métier de psychologue exige que je sois objective et détachée vis-à-vis

de mes patients. Mais ce n'est pas toujours possible. Avec toi, j'ai franchi la frontière. Tu es quelqu'un de spécial. Je sais que tu peux être heureuse, mais il te faut un horizon dégagé. Pas une vie au jour le jour.

Comme c'était souvent le cas lorsqu'il était question d'elle, les yeux d'Alex se mouillèrent sous l'effet de l'émotion. Pour l'aider à contenir le débordement, elle porta son attention sur les motifs du tapis. La réalité des adultes, cette boîte carrée faite de considérations pragmatiques, ne l'intéressait pas. Elle voulait continuer à rêver. Quitte à porter des œillères. Croire qu'elle était seule maîtresse de sa vie, qu'elle pouvait décider de partir avec Sébastien. De le suivre jusqu'au bout du monde.

— À quoi penses-tu?

— À tout ça. À ce que tu viens de me dire. Pour l'instant, je n'ai pas envie de réfléchir ni de prendre des décisions. À part pour l'Afrique. Là, c'est un non définitif.

Margareth lui tendit un paquet de forme rectangulaire. Alex défit minutieusement l'emballage de papier de soie. Le paquet contenait deux cahiers – un pour le dessin et un pour l'écriture –, des aquarelles et une plume fontaine.

— C'est pour ton voyage, pour que tu puisses poursuivre la thérapie sans mon aide.

Alex lui sauta dans les bras et se laissa aller. Elle ne savait pas si elle pleurerait de joie ou de peine, mais les bras doux de Margareth étaient à sa portée, réconfortants.

La tête vide, elle alla rejoindre Sébastien, qui l'attendait à la station de métro.

— Toi, tu t'es encore fait jouer dans la tête. Ça se voit à ton air misérable. Tu lui as parlé de notre voyage?

Alex répondit par la négative, lui prit la main et demeura silencieuse. Songeuse. Ce soir-là, comme pour les suivants, Sébastien accompagna Alex chez elle et s'attarda jusqu'à la dernière minute.

Pour son souper d'adieu, elle eut une nouvelle surprise. Le salon brillait comme une boule de Noël.

— Maman! Mais... comment tu as fait pour le sapin?

— J'ai eu de l'aide... répondit-elle en envoyant un clin d'œil à Sébastien.

Cela expliquait pourquoi il n'avait pas pu la voir à l'heure du dîner. Alex tiqua en pensant que son amoureux avait passé la journée en tête-à-tête avec sa mère. Elle ne pouvait pas faire comme les autres et se trouver un chum, de préférence un homme de son âge? Pour couronner le tout, ils affichaient tous deux un sourire de publicité de dentifrice. Complices et fiers. Il est vrai que la décoration du sapin était réussie. C'était d'ailleurs une des seules choses que sa mère arrivait à faire avec brio, une rare tradition au pays des montagnes russes.

Pour le souper, Nora avait mis le paquet. Du four, elle sortit un poulet à la peau craquante. La vue des choux de Bruxelles fit battre des mains Mireille, ce qui lui valut quelques railleries de sa sœur. Sébastien fit mouche en offrant à la mère d'Alex de goûter la première gorgée de vin. Ils en furent quittes pour une séance de dégustation qui aurait fait crouler de rire n'importe quel apprenti sommelier. On trinqua aux quinze ans d'Alex ainsi qu'à Noël et à la nouvelle année.

C'est avec le rouge aux joues qu'Alex accueillit la bûche au rhum et au chocolat que sa mère déposa devant elle. Après avoir fait le vœu que son histoire d'amour avec Sébastien dure jusqu'à la fin des temps et que Laure disparaisse de la surface de la terre, Alex souffla ses bougies. Elle s'empara ensuite des animaux en pâte d'amandes, laissant à sa sœur le champignon rouge moucheté de blanc, une mesquinerie d'aînée que laissa passer leur mère.

Au salon, pour l'échange de cadeaux, Alex fut encore saisie d'émoi. Sébastien lui offrit un croquis représentant une fée aux yeux d'or:

— La fée, c'est toi. Je l'ai dessinée pour mon prochain tatouage. Il sera terminé quand tu reviendras.

Là, tout de suite, Alex avait une envie folle de le demander en mariage. Ils pourraient se marier sur une pente de ski des Rocheuses ou sur une plage du Mexique. Elle ferait tatouer son nom sur sa peau, n'importe où, même sur son front s'il le fallait. Elle s'apprêtait à ouvrir la bouche lorsque sa mère, avec sa voix d'aristocrate, coupa court à toute effusion.

— Alex, pour le tatouage, n'y pense même pas. Même si c'est minuscule, même si personne ne peut le voir sauf Sébastien, même quand tu auras

quatre-vingt-dix ans et que je serai morte et enterrée. C'est hors de question. Non et non! Pas de tatouage et pas de moto.

Alex se retint de rire en pensant aux tours de moto du temps où elle habitait au Niger.

Prétextant avoir des valises à terminer, elle alla s'enfermer dans sa chambre avec Sébastien. Une heure plus tard, la mère d'Alex vint encore interrompre son histoire d'amour en cognant à la porte. L'heure du départ avait sonné pour Sébastien. Ce dernier osa une question téméraire:

— Je ne pourrais pas, juste pour cette fois, dormir ici...

— Non!

Le lendemain matin, la mère d'Alex la réveilla à six heures. Beaucoup trop tôt.

— Tu as tout pour ton voyage? Tes valises sont prêtes? As-tu pris les vêtements que je t'ai achetés? Je n'ai pas envie que ton père m'accuse de négligence.

Impossible d'échapper à l'hystérie qui s'emparait de sa mère à l'approche d'une visite de son ex-mari. Afin d'éviter une crise, Alex sauta dans la douche et fila sans déjeuner. Elle fut rattrapée dans les escaliers pour un dernier câlin. Un de trop. D'un ton raide et méchant, Alex mit fin aux embrassades.

— Lâche-moi, maman, je reviens après l'école chercher mes valises. Allez, bye!

— Ingrate.

Alex passa la journée à refouler ses émotions. Elle partait quinze jours seulement, se faire chauffer la bedaine au soleil, et en plus, elle échappait aux examens. Elle n'était pas à plaindre. Et pourtant, chaque fois qu'elle saluait quelqu'un, un pincement au ventre lui arrachait une grimace, comme un mauvais présage qui se répétait. Les regards appuyés de ses professeurs la mettaient mal à l'aise. Même l'affreux Mister Brown lui adressa ses vœux pour la période des Fêtes:

— *Don't forget to practice your English, Alexandra.*

Tu parles, elle en aurait volontiers profité pour l'envoyer promener dans la langue de Shakespeare. Évidemment, elle manqua de courage. Au détour d'un corridor, elle croisa Thomas. Il ralentit à son approche.

— Ça y est, tu pars aujourd’hui?

— Lundi, en fait. Là, je vais m’enterrer à Saint-Lambert pour la fin de semaine. Mon père veut me voir et j’ai un souper de famille dimanche soir. Mon avion décolle lundi, répéta-t-elle nerveusement, consciente d’avoir été inintelligible.

— Ta vie est toujours aussi compliquée...

— C’est ça que tu voulais me dire? répondit-elle, piquée par sa remarque.

— Relaxe! Je voulais juste te souhaiter un bon voyage.

— Ah... merci. Toi aussi... Ben, je veux dire, bonnes vacances...

— OK, bye.

— Bye.

Alex tourna le coin avec le sentiment de s’être couverte de ridicule. Thomas, c’était de l’histoire ancienne, une vieille chose qui aurait dû la laisser de glace. Alors, pourquoi tout ce bafouillage? Elle n’eut pas le loisir de s’interroger davantage. Un sac de plastique pendant au bout des mains, Béa l’attendait près de son casier. Trop tard pour faire demi-tour. Alex redoutait un nouveau sermon.

— Tiens, c’est pour ton voyage, lui dit son amie en lui tendant le sac.

Il débordait de vêtements. Des camisoles de toutes les couleurs, des jupes et même la robe tube que Béa portait pour les occasions spéciales.

— Ben voyons! Béa, c’est quoi, tout ça?

— Je te les prête. Ça t’évitera une crise vestimentaire en Afrique. Tu me les rendras à ton retour. De toute façon, je ne risque pas d’en avoir besoin.

Comprenant que c’était sa façon de faire la paix, Alex remercia son amie. Elles se regardèrent dans les yeux. Alex faiblissait. Béa commençait aussi à avoir les yeux mouillés. Une seconde plus tard, Charlie, surgie d’on ne sait où, leur sauta au cou, forçant l’embrassade générale. Trois filles pleurant dans un corridor d’école. Une scène qui faisait tourner les têtes.

Il était temps d’y aller. Alex s’essuya les yeux du revers de la main, respira à fond, força un dernier sourire et, les bras chargés, se dirigea vers la sortie, où elle avait donné rendez-vous à son père.

Elle le trouva devant le secrétariat, en grande conversation avec la directrice de l’école. Manquait plus que ça. Concentré, il se balançait d’un pied à l’autre, les yeux bien plantés dans ceux de la directrice, en faisant oui

de la tête. Comme chaque fois qu'elle voyait son père, Alex oscillait entre une gamme complexe d'émotions. Au bonheur de le revoir se mêlait un sentiment d'inconfort; celui d'être devenue une sorte d'étrangère. Quelque part en elle, une rancœur sommeillait envers ce père qui n'avait pas été là pendant que tout se transformait autour d'elle. Une rancœur qu'elle ne tenait pas à éveiller parce que, d'un autre côté, elle n'aurait pas vraiment voulu de lui. Le temps formait un obstacle invisible, mais palpable, entre eux. Et les traces de culpabilité étaient tenaces malgré les mois qui avaient passé depuis décembre dernier.

— Bonjour, Alex, lui dit-il en lui tendant les bras, un contact auquel elle ne put se soustraire, mais qui fut vite passé.

La directrice les regardait en souriant, attendrie. Elle s'adressa à Alex: «Je voulais te saluer personnellement avant ce grand voyage.»

— Pas si grand que ça.

— Quand même, ce n'est pas tout le monde qui a la chance d'aller jusqu'en Afrique. Tu es pas mal chanceuse.

Alex se contenta de sourire poliment. La directrice poursuivit.

— Je te souhaite de passer de belles Fêtes en famille. Profites-en bien et, surtout, repose-toi.

Les salutations prenaient une tournure sentimentale.

— Joyeux Noël et bonne année à vous aussi! lança Alex pour passer à un autre mode.

Son père l'entraîna ensuite jusqu'à la voiture en forçant l'allure. Elle peinait à suivre et devait marcher au pas de course, en plus de répondre aux questions qui fusaient de partout. Essoufflée, elle prit place sur le siège avant et se dépêcha de mettre de la musique. Ils arrivèrent chez Alex en dix minutes.

— Tu as besoin d'aide pour descendre tes valises? lui demanda son père.

— Ça ira, tu peux m'attendre ici. Je me dépêche.

Se dépêcher était plus facile à dire qu'à faire, étant donné l'hypersensibilité de sa mère et de sa sœur. De vraies bombes à retardement. Mireille se mit à sangloter en étreignant Alex. Sa mère fit pareil. Alex était au plus mal. Mis à part l'agacement, elle ne ressentait rien du tout. Le contact avec son père opérait, favorisant un refroidissement de ses sens. Sa

valise trop lourde à la main, elle les quitta en forçant un sourire et referma la porte avec soulagement.

À Saint-Lambert, Alex n'avait qu'une chose en tête: Sébastien. Il fallait qu'elle trouve une façon de s'échapper de cet étouffoir. L'affaire n'était pas simple. Déjà, il fallait composer avec un système de transport public arriéré, où les autobus passaient aux heures. Mais là n'était pas l'essentiel du problème. Il fallait encore trouver une excuse valable. Considérant qu'elle venait à peine d'arriver, Alex dut prendre son mal en patience.

Elle fit ce qu'on attendait d'elle avec résignation. Elle sourit lorsque son oncle lui tendit une coupe de champagne, trinqua, complimenta sa tante pour les canapés, mit du rose sur sa vie des derniers mois, censura les bouts susceptibles d'échauder sa famille et étouffa du mieux qu'elle put les bâillements d'ennui qui se multipliaient.

Elle dormit sur des coussins alignés sur le plancher du salon et dut se réveiller aux aurores parce qu'apparemment, «la vie appartient aux lève-tôt», parole de sa tante. Incapable de suivre le rythme matinal des Demers, Alex s'éclipsa en douce pour prolonger sa nuit dans le lit qui avait servi à son père. Après un dîner qui tenait place de déjeuner pour Alex, elle obtint la permission providentielle de sortir pour l'après-midi.

— De retour à seize heures!

Alex faillit éclater de rire, mais se retint de justesse devant l'air sérieux de son père. En comptant qu'il fallait une heure pour se rendre chez Sébastien et une autre pour le retour, cela lui laissait tout juste deux heures avec son amoureux. Deux heures pour deux semaines d'absence. C'était ridicule et révoltant. Au moins, cela lui permit d'entendre le beau rire grave de Sébastien. Ils s'enfermèrent dans sa chambre. Alex se rua sur lui, caressa chaque parcelle de son corps, l'embrassa les yeux fermés et l'écouta lui dire des mots d'amour, des promesses de grandes personnes.

Évidemment, à seize heures, elle était toujours là. Assemblant tout son courage, elle composa le numéro de téléphone de son oncle. Son père répondit à la première sonnerie. Elle bafouilla une explication des plus loufoques et demanda la permission de rester une heure de plus. Le non de son père était implacable. Une colère contenue grondait derrière. Cela suffit à la faire obtempérer.

Sur le seuil de la porte, elle posa une dernière question à son amoureux.

— Tu vas faire quoi, quand je ne serai pas là?

— Boire ma peine, ma princesse.

— Pas trop, quand même... tu ne feras pas de conneries, hein?

— Je ne fais jamais de conneries.

En fait, ce qu’Alex souhaitait lui demander, c’était de ne pas revoir Laure. Mais elle n’y arriva pas. Le cœur gros, une impression de fin du monde au creux du ventre, elle partit en laissant traîner ses bottes dans la neige, le t-shirt de Sébastien entre les mains.

Son père ne fit aucun commentaire sur son retard, mais lui lança un regard noir de reproches, ce qui, d’une certaine manière, était encore pire. Elle mangea en famille et dormit une seconde fois sur les coussins du salon.

Le dimanche passa en préparatifs divers. Alex avait la tête ailleurs, commençait à sentir l’excitation du départ. Des fourmillements dans le ventre. Un sourire qui flotte au coin des lèvres en pensant à Lucas, qu’elle avait hâte de revoir, au soleil qui l’attendait. Une minute plus tard, elle fronçait les sourcils en songeant à son amoureux qu’elle ne verrait pas. Tout ça au milieu du brouhaha d’un souper de famille convenu et des questions idiotes de sa grand-mère, sourde comme un pot.

— Comment ça va, à l’école?

— Super, j’ai des notes d’enfer.

— Quoi? Tu vas aller en enfer?

— Mais non, grand-maman.

— Ma petite Alexandra, boutonne ton cardigan, veux-tu?

Prétextant une envie pressante, Alex s’éclipa. Elle mit la main sur un verre de vin qui traînait sur le comptoir de la cuisine et le siffla en douce avant de retourner affronter la cohue. Elle réserva son seul sourire sincère à sa tante Margot, qui lui annonça qu’elle la rejoindrait à Lomé.

— J’ai toujours rêvé d’aller en Afrique. On va bien s’amuser, toutes les deux.

Pour souligner la nouvelle, Margot lui offrit une autre coupe de champagne.

Alex finit par avoir le tournis et alla se coucher. Elle s’endormit en un instant. Elle rêva qu’elle se noyait. Des vagues gigantesques l’entraînaient

au large, la poussaient au fond, l'eau salée s'engouffrait de partout, l'empêchant d'appeler à l'aide. Sa vie coulait à pic. C'est lorsqu'elle fut sur le point d'abdiquer, n'ayant plus la force de lutter, qu'elle sentit deux bras puissants la ramener à la surface. Les bras de son père. Alex se réveilla tourmentée.

— Bien dormi, jeune fille? lui demanda son oncle Baptiste de sa voix de baryton.

Une tasse de café fumante à la main, il lisait le journal en robe de chambre dans le fauteuil du salon, offrant à Alex une vue directe sur ses mollets poilus. Tu parles d'un réveil. Il était grand temps de prendre le large.

Ce qui finit par arriver. Du hublot, Alex regarda le fleuve rapetisser. Dans les airs, son père commanda deux coupes de mousseux et leva son verre à l'anniversaire de sa fille. On était le 21 décembre et Alex fêtait ses quinze ans. Sans raison apparente, elle se sentit au bord des larmes. Elle serra les dents, inspira, expira, but une première gorgée, sourit pour la forme et termina son verre pour ne pas décevoir son père. Puis, prétextant une grosse fatigue, elle ferma les yeux et s'endormit. Un long voyage l'attendait.

DEUXIÈME PARTIE

LOMÉ-ACCRA

OceanofPDF.com

LA BOMBE II

Les mots du père d’Alex résonnaient sans fin dans sa tête.

— Il n’y a pas de billet de retour avant juillet. Je suis désolé, mais c’est comme ça.

Il avait lâché ça d’un ton sans appel. Ce n’était pas un père, mais un bloc de granit. La réalité commençait à s’imprimer dans l’esprit d’Alex en même temps que la révolte. Un monstre en expansion qui lui commanda de se lever d’un bond.

— Je te hais! lança-t-elle à la face de son père avant de courir se réfugier dans sa chambre.

Elle éclata en sanglots. C’était trop gros pour elle. Alex avait beau crier, se pincer, se mordre, le cauchemar persistait. La boule de feu lui donnait envie de tout détruire, de faire des trous dans les murs.

Au cœur de la révolte, il y avait le sentiment d’avoir été trahie. Il n’y avait jamais eu de «vacances de Noël». C’est maintenant qu’elle le réalisait. Elle venait de passer deux semaines entourée de menteurs. Deux semaines à jouer dans la comédie de son père. Et dans celle des autres aussi. Mais elle ne se laisserait pas faire. Elle allait trouver une façon de foutre le camp d’ici. De rejoindre Sébastien.

La maison comptait deux téléphones. Le premier reposait sur la table à café du salon, au rez-de-chaussée. Le second se trouvait dans la pièce qui servait de bureau; une pièce contiguë à la chambre du père d’Alex. À la nuit tombée, Alex s’aventura hors de son refuge. Elle commença par le salon, mais le téléphone n’y était plus. Ne désespérant pas, elle remonta les marches des escaliers en catimini et pénétra dans le bureau.

Là, elle dut s’arrêter. Elle venait de réaliser la gravité de la situation. Le téléphone à touches avait été remplacé par un appareil à cadran noir. Le style de téléphone que l’on ne voyait plus que dans les films en noir et blanc. Comme si cela ne suffisait pas, un cadenas entourait le cadran. Un cadenas!

Alex sentit sa colère redoubler. Sans plus se soucier du bruit, elle s'empara du téléphone et le fracassa sur le plancher. Son père arriva en courant dans la pièce et Alex se défoula, l'insultant comme jamais. Et même là, ce n'était pas assez.

— Alex, il faut que tu te calmes. On reparlera de tout ça demain matin. Je t'expliquerai pour le téléphone... Je...

Alex le coupa: «Non, je ne vais pas me calmer. Tu m'as menti!»

— Je t'ai menti, mais je ne t'ai pas trahie.

— C'est pareil. Je ne veux pas te parler, ni maintenant, ni demain matin, ni jamais. C'est fini, tu n'es plus mon père.

Elle retourna dans sa chambre en claquant la porte. Son petit frère se mit à pleurer. Alex passa le reste de la nuit à rager dans son lit en enchaînant les cigarettes jusqu'à en avoir la gorge en feu. Foutues cigarettes américaines. Elle se creusait les méninges pour trouver une façon de se venger et de rentrer à Montréal. Le désarroi qu'elle sentait poindre lui faisait peur. Elle se savait foutue si elle cédait à la panique et se raccrochait à la colère. Elle écrivit beaucoup dans le cahier, jusqu'alors vide, que lui avait offert Margareth. La fatigue eut raison d'elle au premier chant du coq. Un sommeil de pauvre.

La sonnerie du téléphone la réveilla en sursaut. La voix du père d'Alex laissait filtrer une impatience familière. Alex tendit l'oreille, n'arriva pas à distinguer les propos échangés, mais devina qu'il parlait à sa mère. L'échange fut bref et se termina par le choc du téléphone sur son socle.

Il vint ensuite cogner à sa porte.

— Je sais que tu m'écoutes... Il faut qu'on se parle...

Alex ne broncha pas.

— Je comprends que tu aies besoin de temps... Je comprends aussi que tu sois en colère contre moi. C'est normal... Je... C'est une grosse nouvelle à encaisser. Quand tu te sentiras prête, on pourra parler. Pour le téléphone, je sais que ça a l'air un peu fou, mais... c'est comme ça pour le moment. Tu pourras appeler ta mère demain. La situation est compliquée, Alex...

Alex le laissa poireauter. Elle s'alluma une première cigarette, qui lui fit tourner la tête. Le tabac avait mauvais goût, mais elle s'en foutait. À défaut

d'autre chose, la cigarette l'occupait. Elle se redressa à moitié et resta adossée au mur, dans un sale état.

Le téléphone sonna encore, sans que personne ne décroche. On rappela quinze minutes plus tard. Agenouillée sur le plancher, Alex scrutait le corridor à travers le trou de la serrure. Elle tentait d'évaluer ses chances d'atteindre l'appareil. Mince, jugea-t-elle. Le téléphone s'arrêta quelques minutes avant de se remettre à sonner. La main sur la poignée, elle entendit les pas de son père dans l'escalier et se ravisa. Il décrocha et raccrocha dans la seconde. Le manège dura jusqu'à ce qu'il débranche l'appareil. Le silence qui s'ensuivit plongea Alex dans une déprime abyssale. Elle céda aux larmes, pensant qu'il valait mieux mourir que de subir ça.

Ce fut au tour de Maryse de faire le poireau devant la porte d'Alex.

— Je te laisse un plateau de nourriture, finit-elle par dire.

À l'exception du verre de jus, Alex laissa le plateau intact. Elle décida qu'elle cesserait de s'alimenter. Il allait bien voir qui était le plus fort des deux.

Elle ne mangea rien jusqu'au moment d'appeler sa mère, le lendemain. Celle-ci décrocha à la première sonnerie, la voix hystérique.

— Pourquoi est-ce que personne ne répond au téléphone? Ça fait cent fois que j'essaie de t'appeler. J'ai essayé tous les numéros de ton père, même au bureau. Je suis morte d'inquiétude.

Dans un sanglot, Alex répondit qu'elle n'en savait rien, que les téléphones étaient débranchés, ce qui mit sa mère dans une colère folle. Elle parla de kidnapping international, d'avocats, d'ambassade et de tribunaux. Elle demanda à Alex de prendre une feuille de papier et lui dicta une phrase:

Je veux retourner chez ma mère à Montréal le plus tôt possible. J'ai été amenée en Afrique pour les vacances et on me garde ici contre mon gré.

— Tu vas remettre la lettre à Léon, le chauffeur, demain matin. Il va me l'envoyer par télécopieur de l'ambassade canadienne. Tu lui remets sans faute. Et pas un mot à ton père. C'est le seul moyen d'aider maman à te sortir de là.

— OK... mais c'est qui, Léon le chauffeur?

— Un monsieur de l’ambassade avec qui je suis en contact. Tu peux lui faire confiance. Il va venir récupérer la lettre.

Elle ajouta d’autres trucs sur l’instabilité politique du pays. Une rébellion se préparait, un coup d’État ou quelque chose du genre. Alex n’y comprenait rien. Comment le monde pouvait-il continuer à tourner alors que tout son univers s’écroulait? Elle fit ce que sa mère lui demandait, sans trop y croire. Elle n’avait jamais entendu parler d’un quelconque «Léon le chauffeur» et doutait fortement que son père lui laisse remettre quoi que ce soit à qui que ce soit. Sa mère ne semblait pas réaliser qu’elle était au fin fond de la cambrousse et qu’elle ne pouvait pas prendre la poudre d’escampette comme elle l’aurait fait à Montréal. Avant de raccrocher, Alex s’enquit de Sébastien.

— Tu lui as parlé?

— Bien sûr, ma chérie. On est en contact. Il a essayé de t’appeler plusieurs fois, mais il n’obtient pas de réponse. Il est très inquiet. Tu vas voir, on va te sortir de là et tu vas le retrouver, ton amoureux. Fais exactement ce que je te dis et tout ira bien. Et surtout, ne fais pas de bêtises. D’accord, ma chérie?

Alex posa son doigt sur l’interrupteur et le laissa en place dix secondes, avant de composer le numéro de Sébastien. Une tâche ardue, compte tenu de tous les codes et du cadran à roulettes qui, non content de défiler au ralenti, faisait un tapage du tonnerre. Une oreille suspendue à l’appareil, l’autre à l’affût des bruits de pas, Alex obtint finalement une tonalité. Elle s’effondra lorsqu’elle entendit la voix de Sébastien.

— Alex? C’est toi? Mais qu’est-ce qui se passe?

Alex n’y arriva pas. Elle avait trop de peine. Désarmé, Sébastien monta le ton, jurant qu’il trouverait une façon de la sortir de là, qu’il y avait des lois contre les enlèvements de mineurs. Alex entendit du bruit et prit peur.

— Il faut que je raccroche. Je t’aime...

La conversation avait duré moins de cinq minutes. Elle aurait voulu lui dire de ne pas partir sans elle. D’attendre son retour, parce que dorénavant, elle ne devait plus rien à personne. Seul lui comptait.

Léon le chauffeur ne se montra jamais et tout contact avec sa mère lui fut interdit pour une période indéterminée.

Le surlendemain, Alex reçut la visite de sa tante Margot. Elle ouvrit la porte avec douceur et alla s'asseoir face à sa nièce. Un silence pesant s'installa dans la pièce. Margot était la sœur de son père. Il allait de soi que, d'une façon ou d'une autre, elle était complice du merdier monumental dans lequel était plongée Alex. Il était donc de son devoir de lui en faire baver. Ce qui n'était pas facile. La détester ne lui venait pas naturellement.

Penchée sur son cahier, Alex fit de son mieux pour l'ignorer. En vain. Margot se lança dans un court monologue, expliquant qu'elle s'apprêtait à rentrer au pays, que le travail l'attendait. Sa tante s'empara ensuite d'une bande dessinée et la lut dans son intégralité. Une heure passa, entrecoupée de toussotements et du bruit des pages tournées. Alex s'entendait déglutir. Finalement, Margot se leva de sa chaise et partit comme elle était entrée en glissant un dernier:

— Accroche-toi, tu vas voir, ça va passer... J'ai confiance en toi.

Alex poussa un soupir de soulagement avant de sentir le vide de la pièce l'étrangler de nouveau. Elle vivait une descente aux enfers. La grande dégringolade de sa vie. Les jours passaient et elle avait l'impression de subir une forme de torture tellement elle avait mal. Elle était en manque de Sébastien. Un sevrage dont elle ne voulait pas. Elle le retrouvait dans ses rêves, qu'elle s'empressait de coucher sur papier une fois éveillée. Même en plein milieu de la nuit. Une façon de prolonger le contact.

Elle persévéra dans son projet de ne plus manger. Lorsqu'elle se levait, sa vue se brouillait et elle avait le tournis. Et c'est exactement ce qu'elle voulait, perdre la carte pour obliger son père à agir.

Mais ne rien manger était impossible. Trois fois par jour, Maryse déposait un plateau de victuailles devant sa porte. Des odeurs alléchantes lui parvenaient de la cuisine. Ils faisaient tout pour la tenter. Maryse avait même fait des beignes. Alex les avait repérés lors d'une excursion nocturne. Ils trônaient sur la première tablette du frigo. Quelle merde!

Dans ces conditions, elle visait le strict minimum: un jus le matin, du pain à midi, quelques bouchées des restants de la veille la nuit. Pour s'aider, elle lisait et relisait l'histoire d'une jeune fille anorexique. C'était sa bible, son soutien moral. Elle cachait le livre sous son oreiller et, quand la faim la prenait, en relisait un passage particulièrement convaincant. Et elle fumait.

Sans arrêt. Cela l'aidait à supporter la faim. Et la colère aussi, cette alliée qui ne la quittait plus.

Prisonnière. Et ce n'était pas qu'une métaphore. Au rythme où elle fumait, elle vint rapidement à court de cigarettes. Pas question de demander à son père. Il fallait sortir. Elle ouvrit la porte de sa chambre, descendit l'escalier et quitta la maison d'un pas déterminé en mettant le cap vers l'étal du coin. Panique à bord. Elle n'avait pas fait deux pas que son père apparut derrière elle. Alex poursuivit sa mission en fermant les poings, son père à ses trousses. Les gens les regardaient passer avec curiosité. Rien à faire. Il la suivit pas à pas jusqu'à ce qu'elle soit de retour dans sa chambre.

Alex y resta donc enfermée, refusant tout contact avec l'extérieur. Seul Lucas était autorisé à lui tenir compagnie. Il grimpait sur le lit et lui dessinait des avions. Autrement, elle vivait la nuit, perdait les repères du temps, entraînait dans des crises pas possibles, pleurait.

Une semaine après avoir appris qu'elle était piégée en Afrique, Maryse vint cogner contre sa porte.

— Il y a quelqu'un au téléphone qui aimerait te parler.

Alex alla prendre l'appel dans le bureau.

— Allô?

— Bonjour, Alex, c'est Margareth.

Alex soupira de soulagement. Mais, avant de poursuivre, il fallait qu'elle sache de quel côté se tenait sa psychologue.

— Tu as parlé à mon père?

— Oui.

— Tu étais au courant de ce qu'il allait faire?

— Non.

— Je ne comprends plus rien, ma vie n'a plus aucun sens.

Elles parlèrent longtemps. La ligne grésillait et il fallait répéter souvent, mais c'était mieux que rien.

— Pourquoi est-ce que ça m'arrive? Je venais à peine de trouver une façon d'être heureuse. Maintenant, c'est tout noir. Bien pire qu'en novembre. Et je ne peux absolument rien faire.

— Je sais. Je me suis entendue avec ton père pour qu'on puisse continuer les consultations au téléphone.

— Merci.

— Je t'ai aussi envoyé un paquet par la poste. Tu devrais le recevoir bientôt. Tu fais tes exercices de relaxation?

Ce fut plus fort qu'elle. Alex pouffa.

— Je me trompe ou tu viens d'étouffer un rire.

— Ouais, c'est un *punching bag* dont j'aurais besoin.

— Au moins, je t'aurai fait sourire.

Alex revint à sa colère.

— Je lui en veux tellement. Je ne lui pardonnerai jamais.

— Je sais que tu ne vas pas aimer ça, mais ce sont les paroles de ton père... Il dit qu'il n'aurait jamais pu se pardonner de ne pas avoir tout essayé pour t'aider.

Alex aurait pu vomir sur place tellement elle était dégoûtée.

Alex se raccrochait à Margareth, son seul lien avec l'extérieur, la bombardant de questions à chacun de ses appels.

— Qu'est-ce qui se passe avec ma mère? Est-ce que mon père m'a enlevée? Est-ce qu'il pourrait faire de la prison? Quel temps fait-il à Montréal?

Margareth répondait du mieux qu'elle pouvait: «Ta mère a entamé des procédures judiciaires. Tes parents vont devoir se présenter devant un juge pour trouver une solution. Ton père ne risque pas la prison. Il fait moins vingt degrés Celsius. Et encore plus froid avec le facteur vent.»

— Tu exagères.

— À peine. Il fait vraiment froid.

— Quand iront-ils en cour?

— Je ne sais pas.

— Tu vas y aller aussi?

— C'est possible, mais ne t'inquiète pas, je ne te trahirai pas. Ma position m'interdit de témoigner en faveur de l'un de tes parents.

— Tu peux m'aider à revenir chez moi?

— Ce n'est pas à moi de décider.

Dans l'ensemble, la situation d'Alex demeurerait obscure.

OceanofPDF.com

CORPS À CORPS

Après avoir imposé deux semaines de réclusion à sa fille, son père vint l'informer qu'à partir de maintenant, il lui faudrait participer aux soupers. Il parlait avec calme, ce qui était encore plus énervant. Bien qu'elle soit littéralement sur le point d'exploser, Alex feignit l'indifférence.

Une fois son père parti, elle s'observa dans le miroir. Son visage avait perdu toute trace de bronzage. Blanche comme de la craie, sa peau faisait peur. Deux cercles ombragés creusaient son regard. Des yeux éteints. Bouffis et rougis par les larmes qu'elle ne sentait même plus couler. Elle n'avait pas pris la peine de se peigner depuis des jours et le résultat était lamentable. Une tignasse compacte et indomptable tombait lourdement sur ses épaules, le noir de ses cheveux ternissant davantage ses traits. Palpant son corps, elle sentit ses côtes saillir sous ses petits seins.

Dégoûtée d'elle-même et de la vie, Alex prit le verre d'eau qui traînait sur sa table de chevet et le lança contre le miroir. Celui-ci se fracassa. Suivant son impulsion, elle ramassa un tesson et appuya contre sa peau, à l'intérieur du poignet. De fines gouttes de sang commençaient à perler au moment où son père ouvrit la porte. Il lui ordonna d'arrêter.

— Si tu penses que je vais t'obéir, tu rêves! Plutôt mourir que de vivre ici avec toi.

Son père n'hésita pas. Il saisit les poignets de sa fille et fit tomber le tesson. Alors qu'Alex se débattait avec ses jambes, il l'entoura de ses bras, la souleva de terre et lui fit descendre les marches une à une jusqu'au salon. Ils étaient si proches qu'elle pouvait respirer l'odeur âcre de sa sueur. Cette lente procession, ce corps à corps avec la personne qu'elle détestait le plus au monde, lui donnait envie de vomir. Contrainte à l'immobilité par les bras poilus de son père, elle n'avait pas le choix de se calmer. C'était la seule façon de lui faire lâcher prise.

La blessure au poignet était superficielle. Son père se contenta d'asseoir Alex sur le divan pendant que Maryse faisait disparaître la vitre de sa

chambre. Alex fixait le mur, refusant de croiser le regard de son père qu'elle sentait rivé sur elle.

— Tu peux te fâcher tant que tu veux. Je t'aime et je ne te lâcherai pas.

Alex serra les dents.

Le soir même, elle se rendit dans la salle de bain et fit une fouille en règle de la pharmacie. Son père était déjà passé par là. Il ne restait presque plus rien. Elle finit par mettre la main sur une bouteille de sirop contenant de la codéine. Elle l'avala en grimaçant parce que c'était carrément imbuvable. Ce qu'elle voulait, c'était emmerder son père. Lui faire comprendre qu'elle était aussi déterminée que lui à ne pas abandonner la partie. Avec un peu de chance, elle irait à l'hôpital et cela compliquerait ses plans.

Comme Alex avait l'estomac presque vide, la nausée ne tarda pas. L'adolescente prit de grandes respirations et ferma les yeux. Une bien mauvaise idée. Il lui fallut se précipiter aux toilettes, où elle vomit instantanément. Et à plusieurs reprises. Ce n'était pas comme en novembre. Elle ne perdrait pas connaissance. Elle le savait. Il ne lui restait que ces horribles contractions et son estomac qui n'en finissait plus de se vider.

Dans cet état, ce fut avec soulagement qu'elle accueillit Maryse. La bouteille vide à la main, cette dernière l'interrogea du regard. Alex acquiesça de la tête, ce qui faillit bien l'achever. Sans autre question, Maryse s'accroupit à ses côtés. Elle appliqua une débarbouillette froide sur sa nuque et lui tint les cheveux. Elles restèrent là un long moment, le temps que son système évacue le foutu sirop.

Et ce fut la fin de la phase aiguë de la crise.

BON DÉBARRAS

Le lendemain matin, Maryse offrit à Alex un bol de bouillon de poulet et du pain grillé.

— Tu ne peux pas rester comme ça, le ventre vide.

Alex accepta. Malgré la chaleur, le bouillon était apaisant. Elle en aurait bien redemandé, mais elle se maîtrisa.

Maryse avait du nouveau à lui annoncer

— Ton père part bientôt pour Montréal.

— Combien de temps?

— Au moins deux semaines. Ça dépend du déroulement du procès. Il se bat pour obtenir les droits de garde.

— Je sais... J'espère qu'il va perdre.

— On verra. En attendant, j'ai l'impression que ça va te faire du bien. On va pouvoir passer du temps ensemble.

— Peut-être...

— Une dernière chose, ton père tient toujours à ce que tu descendes pour le souper. Enfin, pas aujourd'hui, mais demain. Ce sera son dernier repas avant le départ.

Assise à côté de Lucas, qui parlait sans arrêt, elle affichait une mine renfrognée. Même si l'odeur des spaghettis la faisait saliver, Alex était déterminée à ne rien manger. Devant son assiette pleine, son estomac gronda.

— Ça a l'air bon, hein? demanda Lucas.

Elle força un sourire. Lucas continua d'animer la conversation avec son accent pointu, allégeant le supplice de sa sœur.

Alex ne savait pas quoi penser de cette histoire de procès. Elle se plaisait à imaginer la condamnation de son père et son retour à Montréal. Sa scène préférée était celle où elle sortait de l'aéroport pour se jeter au cou de

Sébastien. Elle savait la réalité plus compliquée et préférait ne pas y penser, tout en se disant qu'au moins, elle était débarrassée de son père pour quelque temps.

Elle l'entendit qui charriait ses valises dans l'escalier. Le père d'Alex avait toujours été bruyant. Il marchait sur les talons, éternuait au minimum une fois toutes les quinze minutes et souvent en rafale, se mouchait comme une trompette, écoutait la radio en continu. De sorte qu'une fois qu'il eut quitté la maison, Alex se détendit instantanément. Elle allait pouvoir souffler. Le soir même, elle accepta l'invitation de son frère et écouta un film au salon avec lui. Elle avait beau avoir vu le dessin animé des centaines de fois, elle apprécia le changement de routine.

Pour la distraire, Maryse lui proposa une sortie en ville avec un premier arrêt dans un café Internet, où elle pourrait enfin lire ses courriels. Cela faisait maintenant trois semaines qu'elle n'avait pas eu de nouvelles de Sébastien. C'est d'ailleurs ce qui était le plus dur. Cette impression de n'être nulle part, d'avoir disparu de sa propre vie.

Sébastien avait envoyé des tonnes de messages. Il parlait du procès avec un ton combatif. Il avait même rédigé un affidavit. Il parlait aussi de son frère, des fêtes qui continuaient chez lui. Alex ressentit une pointe d'envie. Sentiment qu'elle chassa en ouvrant les courriels de Charlie et Béa. Quand elle eut fini de lire, elle dut s'essuyer les yeux.

Maryse l'amena ensuite dans un petit restaurant avec une terrasse. Alex commanda un jus de fruits. Le soleil sur sa peau lui faisait du bien. De voir le bleu du ciel et les gens dans les rues aussi. Pourtant, quelque chose clochait. Il y avait beaucoup de militaires. Des militaires armés à l'air nerveux. Elle interrogea sa belle-mère.

— Il va y avoir des élections le mois prochain. Le président ne veut pas quitter son poste. Ça commence à chauffer avec l'opposition.

Alex avait d'autres chats à fouetter et changea de sujet.

Le paquet de Margareth arriva le lendemain. Il contenait des livres format poche, des romans policiers ainsi qu'un exemplaire de *Bonjour tristesse*, de Françoise Sagan. Margareth avait ajouté des paquets de bonbons partiellement fondus qu'Alex attaqua sans rechigner. La psychologue avait vu juste.

Alex s'exerçait toujours à manger le moins possible, mais le défi était de taille. Maryse mettait le paquet en cuisinant tous les plats favoris de sa belle-fille. En plus, le livre sur l'ado anorexique avait mystérieusement disparu.

Maryse entreprit de la sortir de l'isolement en lui présentant une amie, «une fille du même âge que toi», avait-elle précisé. Il s'agissait de Magalie, une Québécoise métissée qui habitait avec sa mère dans le village de Kpalimé. À voir son afro et son corps sculptural, on comprenait tout de suite qu'elle était spéciale.

Aussitôt arrivée, elle déballa son histoire en sacrant contre sa vie et le trou perdu dans lequel elle pourrissait. Fatiguée de s'engueuler avec sa mère, elle avait même essayé de fuguer, mais avait été rattrapée une heure plus tard, alors qu'elle s'enfonçait dans la jungle en sandales.

— Tu savais où tu allais? demanda Alex, les yeux ronds.

— Aucune idée.

UN DÉPART PRÉCIPITÉ

Cette nuit-là, Alex fut réveillée par un coup de feu. Il était trois heures du matin. D'autres détonations suivirent, accompagnées de voix d'hommes en colère. Elle alla rejoindre Maryse, qui était postée devant la fenêtre du salon, le téléphone à la main.

— Il va falloir quitter le pays.

— Quoi? demanda Alex, subjuguée.

— Ça devient trop dangereux, ici.

— Mais on va aller où?

— Accra. La capitale du Ghana.

— Oh! Merde!

— Comme tu dis!

C'était un sacré rebondissement. Jusque-là, Alex ne savait même pas que le Ghana existait. Elle n'avait rien vu venir. Et, à vrai dire, elle n'eut pas trop le temps d'analyser ce qui se passait, sa vie qui continuait à foutre le camp. Il fallait bouger rapidement. Elle empila ses affaires pêle-mêle et donna ensuite un coup de main à Maryse, qui avait beaucoup à faire. Heureusement, sa belle-mère ne se laissait pas facilement démonter. «J'en ai vu d'autres», assura-t-elle à Alex sans cesser son va-et-vient. Et pour cause. Elle avait exploré l'Afrique de l'Ouest de fond en comble, avait travaillé en pleine brousse sans eau ni électricité, avait vu des gouvernements tomber.

— Qu'est-ce qui va se passer avec Magalie?

— Elle est en sécurité à Kpalimé.

En fait, ce qui inquiétait vraiment Alex, c'était que Sébastien perde sa trace.

— Pourquoi tu ne lui donnerais pas un coup de fil avant le départ?

— C'est vrai?

— Mais oui. Tu sais, on n'a rien contre lui. Mais la situation est devenue tellement compliquée...

— Si ça ne te dérange pas, je vais l'appeler tout de suite, coupa Alex, qui n'avait pas envie d'échanger des confidences.

Elle ne prit pas de risque et appela directement sur le cellulaire de Sébastien. Il répondit à la cinquième sonnerie, la voix ensommeillée. Étrange, il était à peine vingt-deux heures à Montréal.

— Ah, c'est toi! Je ne reconnaissais pas le numéro.

Alex perçut la distance entre eux.

— Je déménage demain, annonça-t-elle tout de go.

— Quoi?

— On finit les valises et on part au Ghana.

— Au Gha... quoi?

— Au Ghana, c'est le pays voisin.

— C'est quoi encore, cette histoire de débile?

La nouvelle avait achevé de le réveiller. Alex se lança dans des explications compliquées.

— Mais ça n'arrête jamais, avec toi!

Merde! Il n'était pas censé dire ça. Elle essaya autre chose.

— À moins que ma mère gagne le procès et que je revienne à Montréal. On ne sait pas encore...

Les mots sonnaient creux. Comme si Alex avait cessé d'y croire. Néanmoins, le changement de cap secoua Sébastien, qui se lança dans une tirade sur son implication dans le procès. Il écorcha au passage le père d'Alex et louangea sa mère.

Alex prit son courage à deux mains et posa la question qui lui brûlait les lèvres: «Tu m'aimes encore?»

— Est-ce que tu en doutes vraiment? Je me bats pour toi en ce moment. Mais là, je n'ai pas trop le temps de parler. J'ai rendez-vous.

Il y avait du bruit dans l'appartement de Sébastien. Des voix en arrière-plan.

— Ton frère est avec toi? demanda Alex.

— Comme d'habitude. Allez, princesse, je te laisse. Tu m'appelles dès que tu peux, OK?

Alex n'était pas sûre du tout d'avoir aimé ça, cette voix ensommeillée, puis cette manière précipitée de raccrocher et ce rendez-vous nocturne. Pour

la toute première fois depuis la crise, elle s'interrogea sur «eux». Et elle prit peur. Elle l'aimait tellement que ça faisait mal.

Au petit matin, les émotions à l'envers, elle s'installa dans la voiture encombrée. De la fenêtre, elle jeta un dernier regard à la maison. Une maison de malheur. Qu'est-ce qui l'attendait, maintenant? Elle n'en avait aucune espèce d'idée. Un flou entourait tout ce qui se rattachait à sa vie.

Elle ne connaissait personne au Ghana et ne savait même pas où elle allait dormir. Elle suivait parce qu'elle n'avait aucun autre choix, traînant dans son unique valise les vêtements de Béa, les cahiers de Margareth, quelques livres et le t-shirt de Sébastien dont elle ne se défaisait jamais.

Elle avait l'impression de jouer dans un film dramatique qui enchaînait les mauvais raccords. Un film pourri.

Ils mirent une bonne heure à atteindre le poste frontalier. Une distance qui prenait habituellement quelques minutes à parcourir. C'était la cohue en ville. Plusieurs véhicules faisaient la file pour traverser... Des embarcations de toutes sortes, chargées comme ce n'était pas permis. Des poulets vivants s'empilaient sur des mobylettes aux côtés de valises en équilibre précaire. Il y avait aussi beaucoup de gens à pied. Des femmes charriaient de lourds fardeaux sur leur tête avec, sur leur dos, un bébé endormi. Des vendeurs itinérants profitaient du temps d'arrêt pour tambouriner à la fenêtre de la voiture.

Alex demanda à Maryse où allaient tous ces gens. Sa question demeura sans réponse.

Quand leur tour arriva, elles virent les douaniers scruter leurs passeports en les dévisageant. Ils fouillèrent la voiture et argumentèrent avec Maryse, qui, au final, leur tendit une liasse de billets. On les laissa passer.

OceanofPDF.com

BYE BYE *SAFE JOURNEY!*

Militaires en moins, le Ghana ressemblait au Togo. Le dépaysement venait de l'intérieur.

Maryse entreprit de la renseigner sur le pays.

— Le Ghana a été colonisé par l'Angleterre. On y parle encore anglais, surtout en ville. Savais-tu que le Ghana a été le premier pays africain à déclarer son indépendance?

Aucune réponse.

— Alex, tu m'écoutes?

— Euh... oui, oui, c'est un pays anglais.

— Ben non, voyons. L'anglais, c'est la langue coloniale. Les Ghanéens parlent leur propre langue maternelle, par exemple le ga ou l'akan. Kwame Nkrumah, le panafricanisme, ça ne te dit rien?

— Rien du tout. Mais il n'y a pas de problème pour l'anglais. C'est Mister Brown qui serait content...

— Qui?

— Laisse tomber, je me comprends.

La conversation se termina là. Ils s'arrêtèrent à Kokrobite, un village côtier situé à quelques kilomètres de la capitale. Maryse avait trouvé un hôtel qui louait des maisonnettes au bord de la mer. Le site affichait des couleurs vives. Les troncs des palmiers portaient les couleurs du Ghana: rouge, jaune et vert. Un Ghanéen d'une vingtaine d'années vint offrir son aide pour décharger la voiture. Il avait des dreadlocks à la Bob Marley et fit un large sourire en apercevant Alex. Celle-ci lui sourit en retour. Pendant un court instant, elle avait tout oublié de sa réalité. Elle s'empressa de reprendre un air sérieux. Il ne fallait pas la confondre avec une vacancière.

Elle fila se recueillir au bord de l'océan. À gauche, des rochers pointus se faisaient fouetter par les vagues. Un bon endroit pour avoir la paix, songea Alex. À droite, la plage s'allongeait à l'infini. Plus loin, des pirogues bariolées stationnaient sur le sable, des filets de pêche séchaient. Elle

aperçut un groupe de femmes agenouillées, les mains plongées dans de grandes bassines métalliques. Des enfants dénudés jouaient autour d'elles. Un homme suspendait des vêtements sur le mât de son bateau. Lucas lui saisit la main et l'entraîna dans sa course. Il retira ses vêtements et fut rapidement entouré par les autres enfants. L'insouciance de son frère lui faisait envie.

Au retour, Maryse avait une bonne nouvelle à lui annoncer: «Il y a une connexion Internet, tu peux consulter tes courriels à ta guise.» Ce qu'elle fit de façon compulsive. Elle écrivit d'abord à Sébastien, détaillant la plage de Kokrobite. Il lui fallut attendre le lendemain pour obtenir une réponse. Il l'appelait «ma princesse». Une amorce qui jurait avec le reste.

Je ne te raconte pas tout ce qui se passe ici. Comme tu le sais, ça n'a rien à voir avec la mer et les poissons. Moi aussi, j'ai le goût de partir. En tout cas, ça brasse avec ta mère. Elle hait ton père. Elle dit qu'il t'a enlevée et qu'il te garde dans un pays en guerre. Je suis content de pouvoir l'aider. On ne peut pas dire que la vie est de tout repos, avec toi.

Est-ce que tu fais des rencontres dans ton hôtel? Dans mes rêves, tu n'es pas très fidèle...

Alex se mordit la lèvre au sang. Ce n'était tout de même pas de sa faute si elle avait échoué ici. Et cette façon d'évoquer sa mère réveillait un vieux malaise. Cela l'obligeait à se la rappeler telle qu'elle était: envahissante. Le moment était mal choisi pour ressasser ces choses-là. Au fond, se dit-elle, Sébastien avait seulement besoin d'être rassuré. Il vivait beaucoup de stress. Elle lui répondit sur-le-champ et ressentit une pointe de fierté en se relisant: *Sans toi à mes côtés, les rayons de soleil me laissent de glace.* Voilà qui devrait aller, se dit-elle.

Elle engloutit une portion de frites en entier, puis se sentit coupable. Elle pensa qu'elle pourrait toujours essayer de se faire vomir, mais la perspective de s'enfoncer un doigt au fond de la gorge ne lui plaisait pas. Elle se reprendrait le lendemain. Le Ghanéen aux dreadlocks passa à côté de leur table et sourit de nouveau à Alex.

— Tu lui es tombée dans l’œil, glissa Maryse.

Alex se rembrunit. Cette nuit-là, elle rêva de Sébastien et se réveilla avec une envie de pleurer. Elle se rendit directement à l’ordinateur. Sébastien avait répondu. Il était en mode offensif, ne parlait que du procès qui aurait lieu le surlendemain, l’assurait que sa mère était inattaquable et qu’elle l’emporterait haut la main. Alex joua le jeu et se montra confiante. Au fond, l’incertitude la taraudait. Mieux valait ne pas y penser et attendre le verdict.

OceanofPDF.com

LE VERDICT

Le jour venu, Maryse tenta une ouverture: «On peut en parler, si tu veux.» À quoi bon, pensait Alex. Aussi bien attendre et parler après.

Le procès avait lieu en avant-midi, heure de Montréal. Lorsque, à dix-sept heures, le téléphone sonna, Alex eut la certitude qu'il s'agissait de son père. Tout en soulevant le combiné, Maryse garda le regard fixé sur elle. L'anxiété était trop forte. Elle ouvrit la porte et attendit sur le balcon, cigarette au bec. L'attente fut courte.

— Le juge a tranché en faveur de ton père. Il a obtenu les droits de garde, sans condition.

Alex ferma les yeux sous le coup de l'émotion.

Elle ne voulait rien entendre de plus pour l'instant. Elle lança son mégot et partit en courant. Là, tout de suite, elle voulait seulement cesser de penser.

Le souffle court, elle s'arrêta sur la plage. Hautes et puissantes, les vagues écumaient au large. Alex sentit un appel irrésistible monter en elle, l'envie de tester le destin. Sans réfléchir, elle avança dans l'eau, un pas après l'autre, jusqu'à ce qu'elle perde pied. Elle poursuivit à la brasse. Une forte vague l'obligea à plonger, elle remonta pour respirer et plongea encore, tout en continuant à nager vers le large. Nager à l'infini. Sans penser à rien d'autre qu'au mouvement coordonné de ses bras et ses jambes. Une brasse anarchique, interrompue par les vagues de fond qui faisaient tourbillonner son corps. Une autre vague vint la surprendre. Elle n'eut pas le temps de caler la tête. L'eau la fouetta et l'immergea en profondeur. Un bouillon salé lui rentra par le nez et par la bouche, la forçant à cracher. À la surface, des cris parvinrent à ses oreilles.

— Alex! Reviens!

Entre deux remous, elle réalisa qu'elle était loin du rivage et qu'il y avait foule sur la plage. Au même moment, elle sentit quelque chose la frôler sous l'eau. Panique totale. Une autre vague, un autre plongeon et cette fois,

la peur. La mer, elle voulait bien, mais les monstres marins, les requins et autres bestioles, c'était une autre histoire. De toute façon, son corps en avait assez. Elle pivota sur elle-même et plongea dans la direction opposée. Peine perdue, elle faisait du surplace. C'est la fin, pensa-t-elle. C'était trop bête. Encore une vague qui lui fit boire la tasse. En remontant, elle aperçut un nageur qui se dirigeait vers elle. Ironie du sort, c'était le Ghanéen aux dreadlocks. Il lui lança une bouée et Alex s'en empara. Ce n'était peut-être pas la fin, après tout.

— *Let yourself drift, stop fighting the current.*

Se laisser aller! Cela lui semblait suicidaire. Le sauveteur rattrapa Alex et la rassura sur la marche à suivre. De la plage, un autre sauveteur tenait fermement une corde qui était reliée à la bouée d'Alex. La manœuvre prit du temps, mais Alex arriva saine et sauve sur la terre ferme. Le courant l'avait entraînée loin de l'hôtel. Essoufflée et honteuse, elle remonta la bretelle de son maillot qui contenait une demi-tonne de sable.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris, Alex? C'est complètement débile de nager aussi loin. Tu ne t'es pas posé de questions en voyant qu'il n'y avait personne d'autre que toi dans l'eau? Ce n'est pas un lac, Alex, c'est l'Atlantique et c'est DANGEREUX.

La panique, perceptible dans la voix de Maryse, ne fit qu'accroître le malaise d'Alex qui s'empara de la serviette que lui tendait sa belle-mère et s'écroula par terre, épuisée.

Son sauveteur, qui s'appelait Kingsley, lui donna de l'eau. «*You're lucky your mother saw you.*»

Le moment était mal choisi pour se lancer dans des explications sur sa famille recomposée. Elle se contenta de s'excuser en songeant que sa réputation était faite: la touriste idiote qui avait failli se noyer. Elle qui voulait passer inaperçue, elle avait réussi à ameuter tout le village. À bout de force, elle regagna sa chambre et dormit jusqu'au lendemain.

La faim la tira de son sommeil. Impossible de jeûner dans ces conditions. Après avoir avalé son croissant, Alex fit face à Maryse.

— Je suis prête à parler. Qu'est-ce qui va se passer, maintenant?

— D'abord, promets-moi de ne plus faire de niaiseries. Je ne suis ni ton père ni ta mère. Je ne suis pas contre toi. Tu ne peux pas partir comme ça,

braver l'océan ou je ne sais quoi encore sans rien me dire. On est ici ensemble, d'accord?

Alex fit oui de la tête. Maryse donnait rarement des leçons. C'était même la première fois. Si sa mère avait été à la place de Maryse, Alex aurait eu droit à une scène hystérique. Cela lui fit drôle de se rappeler le tempérament de sa mère.

— Je m'excuse. Vraiment. Je ne savais pas que j'étais si loin. J'avais juste besoin de me défouler.

— La prochaine fois, essaie plutôt la piscine. En tout cas, tu m'as fait une de ces peurs!

Maryse laissa passer l'émotion avant d'entrer dans le vif du sujet.

— D'abord, il faut trouver une maison et des meubles. Je vais faire des visites cette semaine à Accra. Normalement, ça devrait aller assez vite. Dès qu'on sera installés, il va falloir t'inscrire à l'école...

Alex la coupa: «C'est pas la peine pour l'école, je ne sais même plus où j'en suis. Mieux vaut que je reprenne ça plus tard, genre l'année prochaine.»

— Alex, là, tu vas m'écouter. Ça ne paraît peut-être pas comme ça, mais c'est la chance de ta vie. Tu peux et tu vas terminer ta troisième année du secondaire, même si je dois m'asseoir avec toi chaque soir pour t'aider avec tes devoirs.

— Tu ne parles même pas anglais.

Maryse se fendit d'un large sourire: «Non, mais j'apprends vite!»

— C'est quel genre d'école?

— Une école américaine. Excellente, paraît-il, avec un enseignement personnalisé et beaucoup d'encadrement.

— Tu veux dire qu'il n'y a quasiment pas d'élèves... Même avec un professeur à moi toute seule, je ne vais rien comprendre. J'ai manqué trop de cours.

Du tac au tac, Maryse répondit que ça ne l'avait pas empêchée de terminer sa deuxième année du secondaire à Montréal, en plein milieu de l'année.

Alex capitula. Restait plus qu'un point à aborder. Maryse la devança: «Ton père prend l'avion demain. Il va passer au moins une semaine à Lomé

pour mettre de l'ordre dans ses dossiers avant de nous rejoindre. Si tout va bien, il sera à Accra dans une dizaine de jours.»

— Je vais prendre mes courriels, répondit Alex.

Alex fonça vers l'ordinateur. Elle y trouva deux messages qu'elle lut l'un à la suite de l'autre. D'abord sa mère.

Je suis sans mot. Je ne comprends pas comment ton père a pu s'y prendre pour embobiner le juge comme il l'a fait. C'est sûr qu'avec l'argent qu'il a, il peut se payer tous les spécialistes du monde. Et son avocate, madame balai-dans-le-derrière-qui-doit-coûter-quatre-cents-dollars-de-l'heure. À côté de ça, qu'est-ce que je peux faire, hein? L'aide juridique, c'est une vraie farce...

Elle continuait de tartiner épais sur toute une page. Il n'y avait rien pour consoler Alex, qui passa au courriel suivant. Le compte-rendu de Sébastien ressemblait à celui de la mère d'Alex. À une différence près. Il concluait en annonçant qu'il partait quelques jours à la campagne avec cette dernière. Se reposer, disait-il.

Quoi? Qu'est-ce que c'était que ce plan foireux? Alex posa sa tête entre ses paumes en exhalant tout l'air de ses poumons. D'un geste, elle repoussa le clavier et se leva sans avoir répondu ni à l'un ni à l'autre. Il lui fallait de l'air.

Elle grimpa sur les rochers et fit face à la mer en tentant de respirer comme le lui avait enseigné Margareth. Et, pour la toute première fois depuis «la crise», elle réussit à se calmer. Du même coup, elle réalisa que la colère monstre que son père avait réveillée en la gardant en Afrique s'était essoufflée. Elle était résignée.

Là, perdue au milieu de nulle part, elle prit des décisions. D'abord, elle arrêterait de jouer les anorexiques amatrices. Inutile de continuer à faire semblant, ça ne prenait pas avec elle. Ensuite, elle allait suivre le conseil de Kingsley. Elle arrêterait de nager à contre-courant.

En un avant-midi, un juge qu'Alex n'avait jamais vu de sa vie avait pris une décision qui changeait le cours de son existence. Comme un pion qu'on déplace sur un échiquier, Alex avait perdu la partie. Échec et mat. Par

contre, pas question de s'attacher à qui que ce soit. Elle était ici toute seule. Un point c'est tout. L'école, elle verrait bien. Pareil pour son père. Elle n'était pas prête à lui pardonner. Elle ne savait même pas comment elle allait faire pour le revoir, encore moins pour vivre sous le même toit que lui. Une journée à la fois, se dit-elle. Ce serait son nouveau mantra.

Restait Sébastien. L'amour de sa vie... qui partait à la campagne avec sa mère. Seuls! Elle n'aimait pas ça, ce malaise qui lui pinçait le ventre, mais elle n'y pouvait rien. Absolument rien. Grande inspiration. Elle ne savait plus où ils en étaient. Impossible que quelqu'un comme lui l'attende pendant six longs mois. Y penser lui coupait le souffle. Elle regarda au loin et résolut d'essayer de ne pas perdre les pédales. Un jour à la fois.

Contre toute attente, Kokrobite se révéla un tonique efficace et Alex prit du mieux. Le nez dans un roman, elle passait ses journées au grand air. En fin d'après-midi, il y avait un match de soccer sur la plage. Une Alvaro à la main – sorte de bière aux ananas –, Alex commentait la partie en compagnie de Lucas. Les grillades au charbon de bois n'étaient pas mal non plus. Et il y avait Internet pour la garder au fait de ce qui se passait à Montréal. Une parenthèse dans le temps. Sans obligation, sans horaire, sans ami, juste un grand vide à meubler à coups de rêveries.

ACCRA

Vint le temps de repartir. Maryse avait trouvé une maison.

— Le centre-ville est à une demi-heure de route. On va faire un tour avant d’aller à la nouvelle maison.

Cette fois, Alex s’intéressa au monde extérieur. Sur les routes poussiéreuses, les étals envoyaient des flashes de couleurs. Un barbier, des bouis-bouis, un tailleur, un pseudo-garage. Chèvres, poules et chiens se fondaient dans le paysage. Des postes de radio posés sur le bord de la route crachotaient de la musique. Une charrue contenant des sacs de terre tirée par un âne avançait lentement, deux enfants poussant à l’arrière. Partout, des bicyclettes. Contraste entre le vert des arbres et la terre couleur rouille.

Maryse s’engagea sur une voie rapide pour accéder au centre-ville. Accra était une ville moderne cernée d’édifices, de commerces et d’hôtels. Un centre commercial attira l’œil d’Alex. Devant une affiche publicitaire faisant la promotion d’une entreprise spécialisée en vidange de toilettes, elle gloussa. La prochaine fois, elle prendrait des photos pour Charlie et Béa. Et pour Sébastien... Encore ce pincement au ventre.

Le trafic devenait plus dense. Un minibus vert fluo frôla la voiture; Maryse jura et changea de voie.

— On approche du rond-point Kwame Nkrumah. Là-bas, c’est le marché de Makolo. Je t’y emmènerai dimanche.

Forte odeur de gazoline. La voiture s’arrêta au feu rouge et Alex en profita pour acheter un cornet d’arachides fraîches à un vendeur itinérant.

Maryse lui montra ensuite le port, animé et puant.

— Il n’y a rien de dégueu là-dedans. Ça sent le poisson et la mer.

— Beurk!

La voiture s’enfonça dans les dédales de James Town, le plus vieux quartier de la ville. Une ambiance éclectique.

Plus loin, des cabanes précaires aux toits de tôle s’empilaient les unes sur les autres. Les habitations s’enfonçaient dans l’horizon.

— Un bidonville, expliqua Maryse.

Alex observait un enfant vêtu d'un t-shirt trop grand pour lui. Pas plus vieux que son frère, il tendait la main aux passants.

Leur quartier était en banlieue. Un gardien prénommé Charles ouvrit la grille pour laisser entrer la voiture. Il marchait pieds nus sur les cailloux. D'un bond, Lucas s'éjecta du véhicule.

— Wow! s'exclama Lucas en courant vers le jardin.

Charles l'arrêta d'un cri: «Attention aux broussailles! Il y a des serpents.»

Alex déglutit. Charles expliqua que les serpents étaient courants, qu'il en avait débusqué un pas plus tard que ce matin-là, un tout vert.

— Où ça? demanda Lucas.

— Dans l'acacia.

Un arbre pourtant invitant.

— Il a attaqué?

— Non. Je l'ai tué avec un bâton.

Bel accueil, pensa Alex en se dirigeant vers la maison de crépi blanc. Impersonnelle. Il n'y avait pas d'autre qualificatif pour la décrire. Malgré les meubles, il s'en dégagait une nette impression de vide. Et même avec l'arrivée de leurs effets personnels, la maison d'Accra resterait pour Alex un lieu transitoire, une chambre d'hôtel sur deux étages. Ou encore un bunker.

— Est-ce qu'on a une connexion Internet? s'informa Alex, qui pensait fort à Sébastien.

— On en aura une, mais je ne peux pas te dire quand, répondit Maryse.

En d'autres mots, ce n'était pas pour tout de suite. De façon générale, il fallait composer avec la lenteur caractéristique des pays chauds. La vie était rythmée par la course, lente et cuisante, du soleil. On s'activait tôt le matin et, de midi à quinze heures, tout s'arrêtait. C'était la sieste. Une certaine activité reprenait ensuite, lorsque la chaleur retombait de quelques degrés. Cette chaleur qui engourdisait, invitait à s'affaler, à marcher lentement et à chercher l'ombre. Ce qui était plus difficile, c'était de toujours devoir attendre. Comme pour cette histoire de connexion Internet, la seule façon de rester en contact avec sa vie d'avant. La patience était de mise.

La chambre d'Alex donnait sur un balcon. Elle découvrit qu'elle pouvait escalader la rambarde et accéder au toit. Elle posa sa valise sur le lit et ferma les yeux. Un gecko l'observait d'un œil, la tête tordue dans un angle singulier. Alex se figea. Bien qu'il fût inoffensif, elle n'aimait pas l'idée de dormir avec un lézard au plafond. À vrai dire, elle n'aimait pas l'idée de dormir avec quelque bestiole que ce soit. Le gecko ne bougea pas lorsqu'elle claqua des mains. Elle décida d'ouvrir la porte du balcon et de revenir plus tard.

Maryse les emmena manger dans une pizzeria. Elle commanda une Star, la bière locale. Distract, le serveur en versa le contenu dans deux verres. Maryse laissa passer.

— C'est l'alcool qui te fait rire? demanda Maryse entre deux bouchées.

Alex sursauta. La bière avait réveillé un souvenir d'enfance. De retour d'un voyage au Burkina Faso, sa maîtresse lui avait demandé de dire quelque chose en mooré. Sans réfléchir, Alex avait répondu «*dolo*».

Avec un grand sourire, l'enseignante lui avait demandé de traduire pour la classe.

— *Dolo*, ça veut dire «bière».

Affaissement du sourire: «C'est ce que tu as retenu de ton voyage?»

— Euh, c'est que mon père aime beaucoup la bière. Il trouve ça meilleur que l'eau.

La maîtresse s'était rabattue sur le récit de vacances d'un autre élève.

Alex ressentit une commotion. Elle venait de sourire en pensant à son père! Elle cala sa bière au plus vite pour chasser ce moment de faiblesse.

Le lendemain, elle avait rendez-vous avec sa nouvelle école. Ce fut pour elle un brusque retour en arrière. L'école américaine d'Accra ressemblait à un jouet pour enfants. Fleurie, propre et ordonnée. Le directeur, un certain monsieur Harris, personnage court sur pattes et bedonnant, parlait avec un accent du sud des États-Unis. Autrement dit, Alex ne comprenait rien à ce qu'il disait. Vint le moment des présentations avec les élèves. Le pluriel était quasi superflu. Deux élèves composaient la classe de troisième secondaire.

Il y avait Aline et son grand sourire cousu de fils de fer. Une Libanaise aux cheveux noirs. Alex écarquilla les yeux en voyant son t-shirt à l'effigie

de Mickey Mouse. L'autre élève s'appelait Graham. D'origine camerounaise, il parlait comme un chanteur de hip-hop en sirotant une boisson gazeuse.

— Et les autres, ceux de quatrième ou cinquième secondaire? interrogea Alex.

Il n'y en avait pas. L'école s'arrêtait là, faute d'inscriptions. Pour socialiser, il fallait se rabattre sur les plus jeunes. La «leader» s'appelait Peggy. Un prénom qui lui allait bien, compte tenu de son air porcin à la Miss Piggy. Et avec ça, une voix nasillarde qui n'arrêtait jamais. Alex apprit sans surprise qu'elle projetait de devenir meneuse de claques à son retour en Amérique.

En comparaison, Alex avait l'air d'une punk anarchiste. Elle portait des anneaux aux oreilles, une camisole noire et un short en jeans que ses amies de Montréal avaient personnalisé. À l'encre indélébile, Charlie et Gaëlle avaient apposé leurs signatures sur les poches de derrière. Alex était de retour à l'école primaire. Et même pas en sixième année. Un cauchemar.

Au moins, il y avait une salle d'informatique. Elle se pressa d'ouvrir sa boîte de courriel. Déception. Non seulement les derniers messages de Sébastien avaient été courts et espacés, mais, depuis qu'elle avait quitté Kokrobite, il ne lui avait donné aucune nouvelle. Pas un mot sur le séjour à la campagne avec sa mère. Avait-il eu lieu? Elle ne savait pas et n'avait pas osé le lui demander, préférant faire comme s'il n'en avait jamais parlé. Il ne fallait pas qu'elle y pense. C'était trop étrange. Faute de mieux, Alex relut ses anciens courriels pour essayer de se convaincre qu'il l'aimait et que tout irait bien. N'empêche, à deux jours du 14 février, elle avait un mauvais pressentiment.

UNE SAINT-VALENTIN RATÉE

Impossible d'ignorer la Saint-Valentin. En plus des cœurs suspendus au plafond, des guirlandes roses et de la musique bonbon, il y avait l'excitation. Cela, plus que tout, tomba sur les nerfs d'Alex. Elle jura en apprenant l'existence de la «danse» en après-midi.

À l'heure dite, Alex s'installa dans le coin le plus reculé de la salle. À peine dix minutes plus tard, elle fut repérée par Aline, qui vint lui confier son secret. Elle était amoureuse de Jordan, un minus qui portait aussi des broches. Alex se fit la réflexion que leur premier baiser risquait de faire mal. En gloussant, Aline expliqua qu'il avait effleuré sa main en dansant et Alex réalisa qu'elle ne pourrait jamais échanger de confidences avec elle. Sexe et drogue ne faisaient pas bon ménage avec le merveilleux monde de Disney. Elle fit tout de même un effort, l'assurant qu'un frôlement de main était un signe qui ne trompait pas.

Lorsqu'il fut seize heures, elle fonça vers la salle d'ordinateurs. À la place du message de Sébastien, il y en avait un de Béa.

Charlie a dit qu'elle t'écrit, mais je suis tannée d'attendre après elle. Aujourd'hui, c'est la Saint-Valentin et je sais que tu vas passer la journée à attendre un signe de Sébastien. Et ça, c'est cruel. Alors, je ne vais pas te laisser attendre pour rien. Mais je t'avertis, ce ne sont pas des bonnes nouvelles.

Sébastien est parti. Il y a pire. Il est parti avec une fille. Laure, je crois, la pseudo-blonde de son frère. Voilà, c'est dit.

Ça fait des mois qu'il vend du pot. Je suis pas mal sûre qu'il vend autre chose aussi. En tout cas, avec l'argent, il s'est acheté un vieux char qui envoie des nuages de boucane noire. Je le sais parce que je l'ai vu parader autour de l'école. Avec un peu de chance, il va finir dans un fossé. Désolée... C'est plus fort que moi. Ça fait une semaine qu'il n'est plus en ville. Il paraît qu'il veut se rendre à Vancouver.

Je sais que ça va te faire de la peine, mais je préfère te dire la vérité. Oublie-le! Crois-moi, il ne te mérite pas. Et, à la défense de Charlie, elle voulait vraiment te le dire, mais ne savait pas comment.

Nous, on t'aime et tu es notre Valentin (Valentine?). Même si tu es à l'autre bout du monde, on pense à toi tout le temps. On a commencé un genre de blogue dans lequel on écrit tout ce qu'on fait. Comme ça, tu vas savoir ce qui se passe à Montréal. Mais tu sais, sans toi, c'est pas pareil.

Alex ne savait pas si elle pleurait à cause du départ de Sébastien ou parce que Béa, soudainement, lui manquait. C'était étrange, d'ailleurs, de ne presque rien sentir. De ne pas être anéantie. C'est que, sans se l'avouer, elle s'était attendue à un truc du genre. Par conséquent, elle ne fit rien. N'envoya pas de message haineux ou suppliant. À la place, elle remercia son amie. Elle s'était endurcie.

Quoi qu'il arrive, elle ne pouvait plus revisiter les zones de déprime qu'elle avait laissées à Lomé. Elle avait eu trop de peine depuis janvier. Et la distance, sournoise, avait fait son œuvre, creusant des sillons dans son cœur, la forçant à réapprendre à respirer, à bouger, à rire sans Sébastien.

Elle rentra chez elle à pied, en se disant qu'elle avait eu son compte pour la journée. Mais non. Il fallait que Maryse lui annonce le retour de son père pour le lendemain.

— Ça va aller? Tu as l'air bizarre...

Pour toute réponse, Alex haussa les épaules.

Le soir venu, elle grimpa sur le toit. Elle avait piqué une bière dans le frigo, qu'elle avala en quelques gorgées. Elle s'allongea sur le dos pour mieux réfléchir. Si elle était revenue à Montréal, elle aurait été la fille sur le siège passager. La place qu'occupait maintenant Laure. Quelle conne, celle-là! Mais est-ce qu'elle aurait eu son audace? Pas sûr.

Avec ça, elle voyait Sébastien autrement. Elle ne doutait plus qu'il l'avait trompée avec Laure, ce qu'il avait pourtant nié. Il avait été culotté de l'interroger sur sa fidélité. Margareth aurait appelé ça de la projection. Elles en avaient déjà parlé, mais il était alors question de sa mère. Au moins, il

n'était pas parti avec sa mère. Tout s'embrouillait. Par ailleurs, un certain malaise l'habitait et beaucoup de questions demeuraient sans réponse.

Alex aspira une bouffée de tabac et observa le ciel. Un truc magnifique, d'ailleurs. De voir tant d'étoiles chassait la déprime. La nuit était silencieuse. Un silence habité. Les grillons, le vent qui froissait les feuilles. Et ce parfum humide. Alex se dit que même en roulant jusqu'à l'autre bout du Canada, Sébastien ne verrait jamais un ciel comme celui-là. Et c'était tant pis pour lui!

OceanofPDF.com

GROS-CÂLIN ET DES AIGUILLES

Alex dormit mal, le ventre entortillé. Maryse n'avait pas dit quand exactement arriverait son père. Si bien qu'elle fit le saut en l'apercevant à la sortie des classes. Comme lorsque Alex était enfant et qu'il venait l'attendre après l'école, son bras accoté sur la fenêtre baissée. Sauf que là, pas question de piquer un sprint pour aller le rejoindre. Mais il fallait lui donner ça, il n'abandonnait pas facilement.

Alex s'arrêta sur le parvis de brique rose et fixa l'horizon, en quête d'une attitude. Il fallait pourtant se rendre à l'évidence. Elle aurait beau s'enfermer dans les toilettes, tôt ou tard, il faudrait l'affronter. En plus, elle était entourée de parents souriants venus chercher leurs petits chéris. Pas l'endroit idéal pour péter une crise.

Cela dit, le malaise était effroyable. Avec des enclumes aux pieds, Alex marcha jusqu'à la voiture et s'installa dans le siège passager. Contorsion de la bouche, visage mi-furax, mi-rien du tout, et silence total. Son père démarra la voiture sans forcer le dialogue. À la place, il mit de la musique.

— C'est le dernier disque de Tiken Jah Fakoly.

La musique masquait le silence et la route faisait le reste. Du vent en plein visage et beaucoup de vie à l'extérieur. Elle posa les mains sur son ventre.

Le moteur tournait toujours lorsque Alex sortit de la voiture. Par la fenêtre de sa chambre, elle vit que son père n'avait pas bougé. Maryse apparut dans la cour et s'engouffra dans la voiture. Son père gesticulait en parlant. Le volant en prenait pour son compte. Maryse faisait oui de la tête, une main posée sur son dos.

Au souper, Lucas s'occupa de la conversation, heureux, lui, de retrouver son papa. Le nez dans son assiette, Alex ne vit pas venir l'entourloupe.

— Alex, raconte à papa la fois où tu as failli te noyer!

— Je n'ai pas failli me noyer...

— Mais oui, tu te rappelles? Deux sauveteurs sont venus à ta rescousse... Moi aussi, je voulais tirer sur la corde, mais maman m'a retenu parce que c'était trop dangereux.

Il continua de parler à la place d'Alex, sauf que le mal était fait. Son père souriait, satisfait de ce moment passé en famille. Alex sortit de table.

Dans sa chambre, elle trouva des magazines de mode québécois et un roman de Romain Gary: *Gros-Câlin*. Peu subtil, le message. Pourquoi pas *La gloire de mon père*, un coup parti? À Lomé, elle aurait tout déchiré en morceaux. Elle s'installa plutôt sur le balcon et lut.

Son mal de ventre ne passa pas. L'estomac lourd de cailloux. Malgré la chaleur, elle partit en quête d'une bouillotte. Maryse dénicha l'objet au fond d'une boîte et lui suggéra d'aller dormir au plus vite.

Son père était déjà parti lorsqu'elle se leva. Il avait du travail à rattraper, expliqua Maryse alors qu'Alex n'avait rien demandé.

— Ton ventre va mieux?

— Pas vraiment.

Alex passa la semaine à jouer au chat et à la souris avec son père tout en s'inventant des maladies graves. Le vendredi, Maryse l'emmena voir un médecin.

Paternaliste, celui-ci l'assura qu'il s'agissait d'un syndrome prémenstruel corsé. Un dinosaure au cerveau abîmé, conclut Alex en sortant du cabinet.

Comme de fait, Alex continua d'avoir mal après avoir eu ses règles. Maryse proposa autre chose: l'acupuncture.

— Le truc avec des aiguilles? demanda Alex.

— C'est ça.

— Pas question!

Mais elle y alla quand même. L'acupuncteur était en fait une femme au nom imprononçable. Björn. Une Suédoise à la carrure de joueur de hockey. Elle lui fit tirer la langue, prit son pouls, examina sa prunelle, posa des questions et déclara qu'elle souffrait d'une fatigue systémique. Alex lui fit un sourire généreux: «Enfin quelqu'un qui me comprend.» Björn lui fit enfiler une chemise blanche et lui montra le lit où s'allonger.

— Desserre les poings. Voilà, maintenant, prends une grande inspiration.

Björn travaillait vite, mitraillant le corps d'Alex en quelques minutes.

— Ouch! cria Alex.

— Je sais, les pieds, c'est sensible. C'était la dernière.

Une paire d'aiguilles pointait contre l'arête de son nez. Alex eut peur d'avoir des trous dans la peau. Puis, elle s'endormit.

— Réveille-toi, Alexandra.

Dans un état comateux, Alex ouvrit les yeux: «J'ai dormi longtemps?»

— Quarante-cinq minutes. Normalement, c'est plus court, mais tu en avais besoin. Retourne-toi sur le dos, je te fais un massage.

L'acupuncture, c'est encore mieux qu'un gros pétard, se dit Alex en sortant de là. Disparu, le mal de ventre.

La semaine suivante, Björn lui fit des points pour dégager le cœur.

— Je n'ai pas de problème cardiaque, rétorqua Alex.

Björn la regarda avec un drôle d'air sans interrompre son travail.

Elle devint en quelque sorte sa thérapeute. Une Margareth sans les mots. Le souvenir de Sébastien se brouilla. Elle ne l'aimait plus. Restait cet enchevêtrement inconfortable de sentiments qui venait de la certitude d'avoir été flouée. Béa avait eu raison de se méfier, Sébastien n'était pas le prince charmant qu'elle s'était imaginé, mais un être sombre capable de mentir en regardant droit dans les yeux. Et elle, aveuglée, aurait pu le suivre au bout du monde. Un truc malsain. Elle n'avait pas encore démêlé tout ça, le malaise, surtout, mais savait désormais qu'elle y arriverait.

La cohabitation avec son père devint tolérable. En évitant les contacts physiques et les tête-à-tête, Alex survivait. Maryse jouait les garde-fous. Lucas avait le bonheur facile et détendait l'atmosphère. Un compromis acceptable.

OceanofPDF.com

SOLITUDE

Alex ne s'était jamais sentie aussi seule. À l'école, elle n'aimait ni le football ni les activités à thème, du folklore pour préados. Alors, elle travaillait. Aline l'aidait en maths et, en échange, Alex l'écoutait et la conseillait tout en mettant en sourdine sa propre histoire. Cela dit, elle l'aimait bien. Cette fille avait un cœur pur. L'autre élève, Graham, pouvait être drôle par moments. Il avait marqué des points en avouant sa dépendance aux boissons gazeuses. Il en consommait en moyenne huit bouteilles par jour. En état de manque, il devenait nerveux et impatient. Une faille intéressante.

Mais là s'arrêtait l'intérêt d'Alex envers le troupeau. Pendant toute une semaine, elle reçut des appels anonymes. Elle entendait des ricanements dans le combiné et criait: «Allô? Qui est là?» Aline fit son enquête et démasqua les fautifs. Deux élèves de deuxième secondaire. À quand les mots du genre «si tu m'aimes, coche à droite, sinon, à gauche»? se demanda Alex avec exaspération.

Travailler donnait des résultats. Alex faillit avoir un malaise en recevant la note de son premier examen de mathématiques: quatre-vingt-sept pour cent. Elle ne put résister à l'envie d'en parler. Son père ouvrit une bouteille et mit de la musique. Question de principe, elle refusa le verre de vin, mais eut du mal à contenir son bonheur.

Alex devint curieuse. Elle marchait dans les rues de son quartier, achetait des glaces roses dans des sacs en plastique. Le salon de coiffure pour dames lui donna une idée. Il y avait là quatre femmes, dont l'une avec des bigoudis plein la tête. Leur bavardage enterrait la musique. En voyant Alex, elles se turent. D'une voix mal assurée, Alex expliqua qu'elle voulait une teinture.

— Quelle couleur?

— Mauve.

Sifflements dans la salle. Pendant qu'elle attendait, la tête poisseuse, elle fit connaissance. Le salon était tenu par Jane et ses sœurs. Gifty, la plus

jeune, avait la beauté d'une top-modèle. Les enfants vinrent examiner la blanche aux cheveux mauves. Alex se dit qu'elle pourrait se faire des amies.

Elle revint traîner au salon. Elle y apprit les rudiments du ga. La prononciation était complexe: *Touyoté? Igno odjeba!* Traduction: «Comment ça va? Ça va!» *Mi dao* voulait dire «je t'aime». Joli, mais inutile.

Les femmes se mirent à trois pour tresser les cheveux d'Alex. Dans le miroir, elle faillit ne pas se reconnaître. Elle n'aimait pas son crâne tout blanc. La coiffure allait mieux à Gifty. Dans la rue, les tresses mauves attiraient l'attention. À l'école, elle passa d'anarchiste à bizarroïde.

Un jour, Jane la prit à part pour lui demander d'aider son fils à immigrer au Canada. Alex réalisa que toute la famille comptait sur son aide et elle se sentit basement utilisée. Déçue, elle retourna à sa solitude. La teinture laissait de longues coulisses mauves dans l'eau de la douche.

Alex agrandit son territoire. Son endroit préféré après Kokrobite était le marché Makolo. Un labyrinthe d'échoppes qui s'étendait sur des kilomètres. Sandales et beignets frits côtoyaient cellulaires, produits d'artisanat, chapeaux de paille et remèdes traditionnels. Des gens partout, des odeurs piquantes qui vous froissaient les narines, d'autres qui donnaient faim. Une cacophonie qui rendait heureux. Il y faisait encore plus chaud qu'ailleurs en ville, mais Alex appréciait le bain de foule.

Elle se mit au tennis et à la natation. Maryse lui inculqua les notions de base de la pâtisserie. Mesurer les ingrédients, crémier le beurre avec le sucre, attendre que les grains se dissolvent, que la texture soit bien lisse. Faire fondre le chocolat au bain-marie, ajouter les ingrédients secs en alternant avec le liquide. Tout était question de patience et de minutie. Du nouveau pour Alex. C'était de la pâtisserie thérapeutique.

MAGALIE ET KPALIMÉ EN TAPE-CUL

En mars, Magalie, son amie du Togo, vint lui rendre visite. Alex put ventiler. Magalie la traita de moulin à paroles, mais elle fit pareil. Elles eurent l'idée de faire cuire de la peau de banane au four pour la fumer. Une bien mauvaise idée. Mélangée avec du tabac, la mixture se consumait dans un nuage de fumée noirâtre. Alex s'étouffa. Aucun effet à signaler, sauf pour le mal de gorge.

Magalie, qui versait dans les sciences occultes, initia Alex au tarot et parla de la couleur des auras.

Les yeux plissés, Alex hésitait: «Je vois du jaune orangé. C'est possible?»

— Oui. Toi aussi tu as du jaune... ou peut-être du vert. Tu as l'aura floue...

Alex perdit son sérieux. Un premier fou rire en deux mois. Elle manquait de pratique et eut mal aux joues: «Je suis rouillée du rire.»

— Et Sébastien? lui demanda Magalie de façon impromptue.

Alex se ressaisit, prit quelques minutes pour réfléchir à la question.

— Sébastien... Il aurait pu me faire faire n'importe quoi. J'étais sa marionnette. Je n'avais jamais été comme ça avant. Tu sais, soumise, genre malade d'amour. En fait, ce n'était peut-être pas de l'amour. En tout cas, je ne rêve plus de lui. C'est drôle, d'ailleurs, la nuit dernière, j'ai rêvé de Thomas, mon ancien chum.

Et Alex raconta à son amie qui était Thomas. Magalie écouta, puis l'interrogea sur sa mère.

— Tu t'ennuies de ta mère?

— Bof! La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, elle avait rencontré quelqu'un. Un Américain plein aux as. Un gros poisson, qu'elle a dit. Tu sais, des fois je me dis que ça me fait du bien d'être ici, d'être loin de tout ça.

Silence.

— Tu ne dis JAMAIS ça à mon père, hein?

— Promis.

Deux jours, ce n'était pas suffisant. Alex promet d'aller la voir à son tour.

Elle s'organisa rapidement. Escortée d'une amie qui était de passage au Ghana, elle se rendit chez Magalie à Kpalimé en tape-cul, sorte de bus collectif. En vérité, une boîte de conserve sur quatre roues. Mieux valait avoir le derrière rebondi pour amortir le choc de la route. Ce qui n'était pas le cas d'Alex. Elle était la seule Blanche dans le véhicule. Une expérience en soi. Il faisait chaud, les arrêts étaient fréquents. Encore les poulets et les bébés sur les genoux des mamans.

Une femme en pagne donna du manioc frit à Alex. Le manioc gisait au fond d'un mouchoir en tissu. Le goût était bon. Elle aurait bien aimé avoir quelque chose à offrir en retour. À mi-chemin, le tape-cul tomba en panne sèche. Le chauffeur partit à pied chercher de l'essence. Une heure plus tard, le moteur se remit en marche sous une pluie d'applaudissements. Il était temps, le tape-cul fondait sous le soleil.

Le dos en compote, Alex fut heureuse d'arriver. Kpalimé, ville montagneuse, était couleur vert jungle. Sur sa mobylette bleu poudre, Magalie entraîna Alex à travers les routes sinueuses. Dans les côtes, elle coupait le moteur. La vitesse, dans les tournants, donnait une impression de liberté absolue. Comme disait son amie, sur photo, Kpalimé était un endroit épatant. Dans la réalité, il fallait beaucoup d'imagination pour tuer le temps.

Au cours de ces deux nuits passées à Kpalimé, elles restèrent éveillées jusqu'aux petites heures du matin. Entre deux allers-retours à la cuisine pour piquer des bières, Alex finit par se soûler. Et ça faisait du bien.

OceanofPDF.com

ABIDJAN

Pour Pâques, Maryse réservait une surprise à Alex: un voyage à Abidjan avec Magalie et la mère de celle-ci. Dans la voiture, elles ne purent échapper à la parenthèse politique. Maryse parla des éléphants blancs d'Houphouët-Boigny. Alex pensa alors à ses éléphants d'ivoire, qui n'avaient rien à voir avec le faste de l'ancien président ivoirien.

Voyant qu'Alex n'écoutait plus, Maryse lui montra les champs d'ananas. Les fruits poussaient dans une forêt de feuilles piquantes, comme des têtes à ressort.

Elle dormit pendant le reste du voyage.

À Abidjan, elle s'amusa comme une gamine. Elle fit même du patin à l'hôtel Ivoire.

— Une patinoire réfrigérée à grands frais, précisa la mère de Magalie.

Patiner était un sport absurde en plein milieu de l'Afrique. Lucas, qui chaussait des patins pour la première fois, perdit l'équilibre, tomba sur les genoux et finit par abdiquer. Il préférait le foot. Le plus étrange, c'était d'avoir froid. Une sensation qui ne manquait pas à Alex.

Après le patin, la détente. La piscine de l'hôtel était un pur luxe.

— On peut dormir ici? demanda Alex.

Échange de regards avec yeux écarquillés entre les adultes. Ils dormirent à l'hôtel Tiama.

Magalie et Alex firent les boutiques dans le chic quartier de Cocody, un mot qui faisait rigoler Alex.

— Si j'ai un chien un jour, c'est sûr, je l'appelle Cocody.

— Moi aussi, déclara Magalie

— Super, on ira les promener ensemble.

Fou rire.

Il y avait dans cette ville des choses très drôles, comme la rue Princesse, le coupé-décalé et le zouglou, un genre musical indescriptible et inimitable pour la Blanche qu'était Alex. Magalie s'en sortait mieux.

Arriva le moment de se dire au revoir pour de bon. Magalie s'apprêtait à repartir au Québec. Plus précisément, à Lachine, pas tout à fait Montréal, mais pas loin non plus. Elles se reverraient.

OceanofPDF.com

QUARANTE-CINQ TOURS

Une routine s'était installée à Accra. Faite de banalités: le plein de sommeil, les dessins dans les cahiers de Margareth, la natation, les devoirs et les examens qu'elle réussissait. Des passe-temps qu'il fallait inventer.

Dans le jardin, elle regardait Lucas martyriser les bébés lézards. Il les suspendait par la queue et attendait que celle-ci cède. «Il paraît que ça repousse tout seul», expliquait-il.

De temps à autre, Alex s'exerçait à marcher pieds nus, le port de tête fier comme les Africaines. Elle arrivait tout juste à faire le tour du terrain et finissait par faire des bonds de gazelle sur la chaussée brûlante. Un spectacle qui faisait beaucoup rigoler le gardien. «Il faut laisser durcir la corne sous les talons», lui répétait Charles, démonstration à l'appui.

Pas sûre qu'elle y arriverait.

Il y avait parfois des soupers chez des collègues de son père. Lors d'une de ses sorties, Alex croisa un groupe de stagiaires. Sept Québécois dans la vingtaine venus expérimenter l'Afrique. Alex avait le fixe sur l'un des stagiaires. Il portait un foulard rouge dans ses cheveux et parlait politique. Il manquait quelques années à Alex, mais elle se dit que plus tard, elle ferait comme ces stagiaires. Et qu'elle rencontrerait quelqu'un comme lui. Du coup, elle réalisa que Sébastien, c'était du passé. Elle était guérie.

Perchée sur le toit, Alex contemplait ses souvenirs avec un recul qui lui faisait du bien. L'absence de conflits qui durait. Était-ce cela la stabilité?

Un soir, elle surprit une conversation entre ses parents. Il y était question de Nora. Elle descendit au salon.

— Qu'est-ce qu'elle a fait encore, ma mère?

— On parlait du procès, répondit son père.

Alex apprit des choses. Par exemple, que la directrice de l'école était à deux doigts de déposer une plainte à la Direction de la protection de la jeunesse pour négligence parentale. Entre septembre et décembre, Alex avait cumulé cinquante-quatre absences et dix échecs scolaires. Au palais

de justice, la mère d'Alex s'assoyait sur les genoux de Sébastien. Pincement familial au creux du ventre en s'imaginant la scène. La honte de sa mère qui revient... et qui passe.

Au fond d'une boîte, Alex dénicha la collection de quarante-cinq tours de son père. Avec l'impression de reculer dans le temps, elle apprit à manipuler le tourne-disque. Toute la jeunesse de son père était là: Bob Dylan, les Rolling Stones, Velvet Underground, les Beatles, Johnny Clegg. Elle écoutait certaines chansons en boucle.

La découverte provoqua un événement étrange dans la maison. Un dimanche, à l'heure de l'apéro, son père décapsula une bière et mit un disque. Un truc du siècle dernier, *Life is Life*, à plein volume. Une vague de joie traversa le salon. Maryse et le père d'Alex soudainement rajeunis. La cage thoracique comme une caisse de résonance, Alex avait envie de chanter à tue-tête, le cœur gonflé de bonheur.

Life is life, nanananana!

OceanofPDF.com

SAISON DES PLUIES

Depuis mai, de grosses averses ponctuaient les journées. Le ciel était lourd. On pouvait respirer l'humidité dans l'air. Le séjour d'Alex en Afrique tirait à sa fin. Comme promis, son père avait mis un terme à son contrat pour rentrer à Montréal avec sa fille.

À moins d'un mois du départ, Alex reçut un paquet de la part de sa mère. Un cadeau bizarre: une paire d'oiseaux décoratifs, tout en plumes. Alex les secoua au cas où elle aurait caché quelque chose à l'intérieur. Sans succès. Aucun bruit. Aucune surprise.

Sa mère avait aussi envoyé de l'argent.

Ma chérie,

Pourrais-tu m'acheter des bijoux en or ou en argent dans le même style que mes bracelets de Lomé? Tu peux prendre vingt dollars pour toi.

À ton retour, on ira en vacances aux États-Unis. Jack a une merveilleuse maison au Connecticut.

Ta maman qui t'aime.

P.-S.: Pense aussi à rapporter un cadeau pour ta sœur.

Perplexe, Alex alla trouver Maryse.

— Elle veut des bijoux en or.

— Rien de moins... Quel est le budget?

— Quatre-vingts dollars.

Maryse poussa un soupir en secouant la tête.

— Ce n'est pas assez?

— Elle s'imagine que les prix n'ont pas bougé depuis les quinze dernières années. Quelle image elle a de l'Afrique...

— Il va quand même falloir que je lui achète quelque chose.

Maryse proposa un batik. Il y avait un atelier en ville tenu par une coopérative de femmes. De larges bandes de tissus séchaient au soleil. Une odeur de cire chaude. Alex choisit un batik orange et mauve orné de

symboles ashantis. Un cadeau authentique. Il restait tout juste assez d'argent pour acheter un collier de jade pour sa sœur.

L'achat de souvenirs rendait plus concret le départ. Alex avait pensé qu'elle laisserait sa peau en Afrique. Mais non. Ça ne s'était pas passé comme ça. Et maintenant, elle n'était plus si pressée de partir.

Il fallait de nouveau faire ses adieux. Quoique, pour une fois, elle ne laissait pas beaucoup d'amis derrière. Il y avait Aline et Graham, à qui elle promit d'écrire. Ce qu'elle laissait ici appartenait au domaine de l'intangible.

Lors de son dernier jour d'école, elle trouva son bulletin dans son casier. Contrairement aux autres élèves, elle ne l'ouvrit pas sur place. Il était facile de ne pas réussir à Montréal. Les échecs étaient banals. Mais ici, elle ne pouvait plus feindre le détachement. Au cours des derniers mois, elle était devenue studieuse.

Elle attendit d'être seule dans sa chambre pour décacheter l'enveloppe. Elle dut cligner des yeux pour s'assurer d'avoir bien lu.

C'était pourtant écrit, noir sur blanc: Alexandra Demers avait RÉUSSI SA TROISIÈME SECONDAIRE AVEC SUCCÈS!

Elle s'accorda un moment pour savourer son triomphe. Il fallait le faire, tout de même. Un automne de déboires, une transplantation forcée en Afrique, le néant pendant un mois, le Ghana et puis ça: LA RÉUSSITE!

Alex descendit les escaliers à toute vitesse et beugla la nouvelle au salon, tournant comme une toupie avec Lucas. Une grande joie partagée.

— Je te laisse l'annoncer à ton père. Il va rentrer en soirée, lui dit Maryse, qui n'en finissait plus de sourire.

— Euh, je pourrais laisser mon bulletin sur la table, proposa Alex. Elle redoutait toujours les tête-à-tête avec son père.

— Comme tu préfères.

Alex était perchée sur le toit quand elle aperçut les phares de la voiture. Quelques minutes plus tard, elle entendit des pas familiers dans l'escalier, suivis de trois coups cognés contre la porte.

— Tu peux entrer, dit-elle.

Le père d'Alex tenait son bulletin à la main.

— J'ai quelque chose pour toi, lui dit-il en tendant un baluchon en tissu à sa fille.

Le baluchon cliqueta dans les mains d'Alex. Elle l'ouvrit avec précaution. Tout au fond, soigneusement enveloppés, elle trouva sept nouveaux éléphants d'ivoire. Son trésor reconstitué. Elle se mordit la lèvre. La boule dans son ventre prenait de l'expansion.

— Comment as-tu fait?

— J'avais prévu le coup. Je savais que tu réussirais. Je te félicite, Alex.

Les yeux noisette de son père brillaient. Des yeux bons. En serrant le baluchon entre ses mains, Alex remercia son père.

— Cette fois-ci, je ne les apporte pas chez ma mère!

OceanofPDF.com

LAVAGE DE CERVEAU

Le jour du départ arriva. Alex était dans sa tête. Elle emmagasinait des souvenirs du Ghana. Deux vols séparaient Accra de Montréal. Un long voyage qui marquait toute la distance entre ces deux continents.

L'avion gronda en atterrissant sur le tarmac de l'aéroport Montréal-Trudeau. Alex respira profondément. Aussitôt débarquée, il fallut prendre la route. La voiture de location contourna la ville. Sur le pont Champlain, Alex baissa la vitre. L'air était chaud.

— Alex, ferme la fenêtre, la clim tourne, dit son père.

Il avait mis son poste de radio préféré et écoutait les nouvelles.

Pour les parents d'Alex, qui rentraient d'un séjour de trois ans en Afrique, le programme était chargé. Il fallait repartir à zéro. Trouver une maison, des écoles, du travail. En guise de transition, ils avaient prévu de passer le mois de juillet au chalet de l'oncle Baptiste, en Estrie. Alex devinait que c'était aussi une stratégie pour repousser les retrouvailles avec sa mère et amortir le choc du retour. Montréal attendrait.

Après avoir piqué un plongeon dans l'eau froide du lac, Alex se sentit prête. Elle s'isola dans le bureau de son oncle et composa le numéro.

La voix de sa mère résonna dans l'appareil: «Aleeeeeeeeex!»

— Ma chérie d'amour, je suis tellement contente de t'entendre. Enfin! Où es-tu?

— Au chalet, chez mon oncle. Je t'avais dit que j'allais là.

— Oui, mais moi, je m'ennuie. Je veux te voir, ma chérie. Et ta sœur aussi.

La mère d'Alex n'avait pas changé. Malgré ce qui avait été convenu, elle tenta de la persuader de venir la rejoindre. Il fallait absolument qu'Alex se joigne à elle pour le voyage au Connecticut. Quand elle refusa pour la troisième fois, sa mère s'insurgea.

— Ma foi du bon Dieu, mais qu'est-ce qui t'est arrivé? Ton père t'a fait un lavage de cerveau ou quoi?

C'était curieux. Avant, Alex serait tombée directement dans le panneau. Une crise aurait éclaté. Mais aujourd'hui, non. D'une voix sereine et détachée, Alex s'entendit répondre:

— Tu sais, maman, c'est exactement ce dont j'avais besoin!

Sa mère en resta bouche bée.

Dans le salon, son père ouvrait une bouteille de vin rosé. Toute la famille était réunie autour de la table. Le rire profond des Demers. Il y avait mieux encore. Charlie et Béa viendraient passer la fin de semaine avec elle.

Maryse l'apostropha en douce: «Ça va, Alex?»

Pour toute réponse, Alex vida sa coupe de vin et sourit.

OceanofPDF.com

Éditrice-conseil: Pascale Morin
Correction d'épreuves: Caroline Hugny et Joëlle Bouchard
Couverture, grille intérieure et mise en pages: Louise Durocher
Photo de l'auteur: Julia Marois
Photo de couverture: Shutterstock/solominvictor

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF:

Messageries de presse Benjamin
101, rue Henry-Bessemer Bois-des-Filion,
Québec, J6Z 4S9
Téléphone: 450-621-8167

Bien qu'inspiré par certains faits et personnages historiques,
cet ouvrage est une œuvre de fiction et le fruit de l'imagination de l'auteur.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés;
toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par
quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm,
est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

10-13

© 2013, Recto/Verso, éditeur
Charron Éditeur inc.,
une société de Québecor Média

Charron Éditeur inc.
1055 boul. René-Lévesque Est, bureau 205
Montréal, Québec, H2L 4S5
Téléphone: 514-523-1182

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-924259-26-9

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres –

Gestion SODEC –

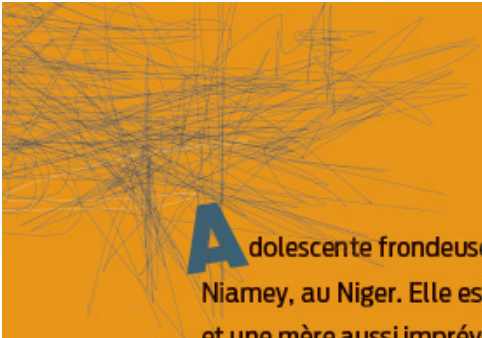
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises

culturelles du Québec pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

OceanofPDF.com



Adolescente frondeuse de 14 ans, Alex partage sa vie entre Montréal et Niamey, au Niger. Elle est profondément tiraillée entre un père cartésien et une mère aussi imprévisible qu'excentrique. Après deux années passées en Afrique, Alex décide de rester à Montréal à la fin des vacances de Noël. Elle entreprend de redécouvrir la ville, en quête d'indépendance et de sensations fortes. Ce n'est certainement pas sa « folle de mère » qui pourra lui barrer la route ! Habitée par des émotions contradictoires, Alex subit les contrecoups d'un excès de liberté, où parfois l'amour ne suffit pas.

Ce roman exprime avec finesse et authenticité la colère et la révolte d'une jeune fille jetée trop tôt dans le monde des adultes.



BRIGITTE VAILLANCOURT est née et a vécu en Afrique. Titulaire d'une maîtrise en science politique, elle a finalement pris racine à Montréal, où elle s'est mise à l'écriture. *Ta mère est folle* est son premier roman.

OceanofPDF.com